

1184

SEM

LA

RONDE DE NUIT

120 DESSINS DE SEM - GRAVURE DE L. ANDRÉ

OUVRAGE INÉDIT

LE LIVRE DE DEMAIN

ARTHÈME FAYARD & C^e ÉDITEURS PARIS



PRIX : DEUX FRANCS CINQUANTE CENTIMES.

303

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



la grande

GOVERNMENT PRINTING OFFICE : 1917
THE NATIONAL ARCHIVES
COLLECTION OF THE
GOVERNMENT PRINTING OFFICE
WASHINGTON, D. C.
1917

OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS
DANS LA MÊME COLLECTION :

RENÉ BENJAMIN : GASPARD
21 bois originaux de Renfer.

COLETTE : MITSOU
16 bois originaux de Hermann-Paul.

HENRY BORDEAUX : UNE HONNÊTE FEMME
de l'Académie française
25 bois originaux de Paul Baudier.

GÉRARD D'HOVILLE : LE SÉDUCTEUR
38 bois originaux de Guy Arnoux.

RENÉ BOYLESVE : LE MEILLEUR AMI
de l'Académie française
28 bois originaux de Raphaël Drouart.

SEM : LA RONDE DE NUIT
Ouvrage inédit
120 dessins de l'Auteur.
Gravure de L. André.

MYRIAM HARRY : L'ÎLE DE VOLUPTÉ
24 bois originaux de Pierre Falké.

HENRI DUVERNOIS : CRAPOTTE
23 bois originaux de Achille Ouvré.

ANDRÉ CORTHIS : LE PARDON PRÉMATURÉ
25 bois originaux de Paul Vigoureux.

HENRY BORDEAUX : LA MAISON
de l'Académie française
40 bois originaux de Paul Baudier.

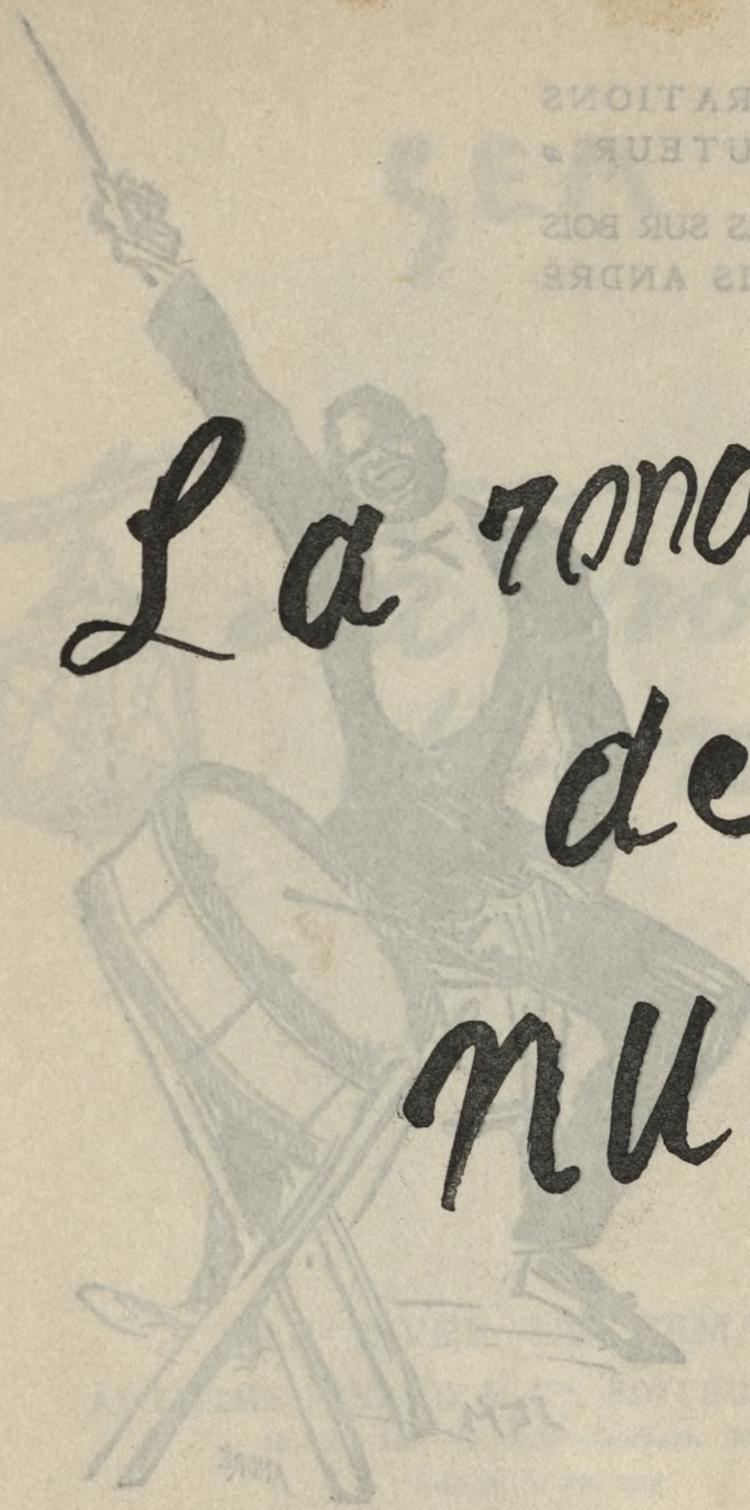
A PARAÎTRE :

CLAUDE FARRÈRE : LA BATAILLE
Bois originaux de Roubille.



ILLUSTRATIONS
DE L'AUTEUR
GRAVÉES SUR BOIS
DE LOUIS ANDRÉ

La ronde de nuit



ILLUSTRATIONS
DE L'AUTEUR
GRAVURES SUR BOIS
DE LOUIS ANDRÉ



SEM



La ronde
de nuit



LE LIVRE DE DEMAIN
ARTHÈME FAYARD & C^{IE}, ÉDITEURS — PARIS
18 - 20, rue du Saint-Gothard, 18 - 20

Copyright by Sem 1923

821.133.1-32

821.133.1-32

S44



Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"

SEM

VERBES DE MAINTAIN
ARTISTES
EDITEURS - PARIS
18 - 30
COURT DE LA RUE

81/944



à Colette
en témoignage
de ma vive
admiration

JEM







AVANT-PROPOS

Nous avons réuni dans ce volume un choix des articles que SEM a écrits avant, pendant et après la guerre. La diversité de ces essais qui présentent, sous des aspects les plus variés et parfois les plus opposés, le talent d'écrivain si aigu et si particulier du dessinateur ajoute encore à l'intérêt de ce recueil

NOTE DE L'ÉDITEUR.



Cet article est la description un peu poussée d'un dancing clandestin. Il a été écrit au lendemain de la guerre, après l'armistice. A cette époque, pour économiser la lumière électrique, disait l'ordonnance de police, tous les lieux de plaisir devaient être fermés le soir à onze heures précises. Comme cela gênait les noctambules enragés, on essaya d tourner la loi. Des tenanciers ingénieux organisèrent des dancings plus ou moins dissimulés, dénommés noblement « clubs », qu'ils éclairaient avec des lampes à pétrole et des bougies.

me comme un dernier écho du jazz-club. Les deux
intervenants, défilant les couples les portant galva-
ment : « Allons, restez, voyez, c'est tout ! »

Pour comme la suite une partie : cinq hommes et six
femmes du monde. L'une d'elles, toute égarée, s'adres-
sant :

— C'est déprimant ! On va se retirer ! Par moyen
d'aller au club comme ça ? Un peu, Monsieur les vi-
vants, aller se faire !

Avril 1920.

11 HEURES : les dancings ferment. C'est l'heure régle-
mentaire, inexorablement imposée. La musique et
l'électricité sont coupées net d'autorité. On sort
à regret, lentement. Des groupes stagnent desheu-
rés, ne sachant où aller. Des femmes encore vibrantes, que
la danse interrompue brusquement laisse inassouviées et
toutes secouées de cadence, se soulagent en esquissant, sur le
trottoir luisant de pluie, les suprêmes convulsions d'un tango
rentré. Encore sous pression, ces dames lâchent de la vapeur.

Emmitouffées dans leurs fourrures, elles dansent entre
elles, échangeant voluptueusement la caresse chaude et
parfumée de ces poils de bêtes qui les couvrent. Renards
contre hermines, loutres contre zibelines, elles se frottent
impudemment et se trémoussent au bruit des autos qui
démarrent, dans le vrombissement et les pétarades des mo-
teurs, les coups de trompe et de klaxon, — tout un tinta-
marre discordant qui trouble le silence nocturne de l'ave-



nue, comme un dernier écho du jazz-band. Les agents interviennent, délient les couples, les bousculent galamment : « Allons, mesdames, voyons, circulez ! »

Nous sommes là toute une bande : cinq hommes et six poules du monde. L'une d'elles, tout érupée, s'exaspère :

— C'est dégoûtant ! On n'a pas sa ration ! Pas moyen d'aller au dodo comme ça, à demi ratée. Messieurs les viveurs, où peut-on aller se finir ?

— Je sais une adresse, chuchote l'un de nous en grand mystère.

On s'empile, comme l'on peut, dans deux autos, qui filent dans la nuit, à travers un Paris à demi éteint. On passe l'Etoile, puis les fortifs. Maintenant c'est la banlieue.

Dans notre limousine, nous sommes tassés les uns sur les autres. Je suis assis sur les genoux d'une dame qui, elle-même, est installée sur ceux d'un monsieur. C'est un entrelacs de pantalons et de bas de soie, un enchevêtrement de jambes, un vol-au-vent d'abatis et de croupions. Ces dames ont dansé toute la soirée comme des folles et elles transpirent dans leurs fourrures. Ça sent la sueur, les dessous de bras, l'ambre antique et la pharmacie ; car l'une d'elles me glace la figure de son souffle saturé d'éther. Naturellement, toutes, par le nez et la bouche, fument à pleines bouffées. On ne distingue rien dans ce nuage opiacé à travers les glaces troubles, brouillées de pluie.



Il y a bien une demi-heure qu'on roule dans le vague.

— Où sommes-nous?...

Notre guide entr'ouvre la portière et crie des indications au chauffeur, qui s'é gare. La femme à l'éther s'impatiente :

— Dites donc, vous ! C'est au diable, votre truc ! Où nous menez-vous ? Vous allez nous faire assassiner !

Je regarde au dehors. Nuit noire et mouillée. Nous errons sur un interminable boulevard de banlieue absolument désert. Au brouillard on devine qu'il doit longer les berges de la Seine. Pas un bec de gaz allumé. C'est lugubre. Ça sent la vase et le noyé...

Le chauffeur, tout à fait perdu, s'arrête en détresse. On attend l'autre auto, qui nous suit de loin. Enfin, elle nous rejoint et l'on repart lentement. Tout à coup notre guide frappe à la vitre : c'est là, paraît-il.

Le long d'une grille, des limousines sont arrêtées, lanternes éteintes. Les chauffeurs, le col relevé, toussent, crachent, battent la semelle dans une mare de boue, sous la pluie glacée. Ce groupe, en pleine nuit, dans cette banlieue de crime, a quelque chose de suspect. On dirait un transport de justice.

Nous mettons pied à terre dans un véritable cloaque. C'est probablement un reste de l'inondation (1). Les femmes, haut troussées, enfoncent les talons de leurs légers souliers de bal dans cette gadoue où elles s'embourbent. Elles ont des petits cris dégoûtés. On pousse une porte rouillée, et

(1) A cette époque la Seine débordée inonda les berges.



nous pénétrons dans un vieux jardin moisi. Un falot, fumeux et grelottant au vent de la rivière, est accroché à un arbuste. On ne voit pas grand'chose, mais on devine que ce jardin est abandonné depuis des années. Les allées disparaissent sous les herbes et les broussailles, et nous marchons à tâtons sur un lit épais de feuilles mortes et pourries. Il se dégage de ce jardin funèbre une vague impression de cimetière désaffecté...

Nous nous risquons prudemment, en nous suivant à la queue leu leu dans ce noir mouillé, à travers les branches mortes, sur ce sol élastique et fangeux.

Nous percevons maintenant un bruit étrange, que le moteur de l'auto, encore en marche, couvrirait tout à l'heure. Je crois d'abord que c'est le clapotement de la pluie dans la boue. Mais non, c'est un bruit cadencé, étouffé, comme s'il venait de l'intérieur d'une maison qu'on ne peut encore apercevoir. A mesure que nous avançons, cela devient plus distinct. C'est une sorte de pulsation sourde, monotone, obsédante, à coups précipités, qui inquiète dans le silence de cette banlieue déserte et endormie. C'est un rythme à la fois lugubre et sautillant comme une ronde de farfadets. De temps à autre des hurlements bizarres, des tintements de cloches fêlées, des claquements de bois sec, pareils à un bruit mat d'ossements entrechoqués, éclatent soudain et font penser à un sabbat nocturne de revenants... Un chien hurle dans la nuit...

Il fait noir, noir, de plus en plus noir... Ah ! voici un autre falot qui vient vers nous en se balançant. Il





L. ANDRÉ

est porté par un personnage dont la tête est dans l'ombre. Il nous met sa lanterne sous le nez et nous inspecte, sans souffler mot. En même temps nous distinguons, à travers l'enchevêtrement des broussailles, la maison.

Autant qu'on peut la voir dans cette nuit pluvieuse, à la lueur dansante du falot, c'est une assez modeste maison de campagne à un seul étage, de ce vilain style Napoléon III. A demi pourrie par les brumes de la Seine toute proche, elle a, comme le jardin inculte où elle se cache, un vague aspect délabré, un je ne sais quoi inexprimable qui fait penser qu'elle est inhabitée depuis des temps. Toutes les fenêtres sont hermétiquement closes et ce charivari spectral paraît plus inexplicable, plus troublant, venant de cette maison muette et éteinte, dont la triste façade de plâtre mouillé semble morte. Avec sa forme sage, son apparence de tranquillité honorable, cette falote villa, d'où filtre ce mystérieux tapage étouffé, a un faux air de maison hantée. Elle évoque la petite maison maudite du Grand-Guignol dont le nom seul vous glace d'effroi.

Nous suivons l'homme à la lanterne jusqu'à un perron de pierre moussu, feutré de feuilles mortes. La porte s'entr'ouvre.

II

Nous voici dans un petit vestibule glacial, humide et sombre, à peine éclairé par la lueur vacillante et fumeuse d'une petite lampe à essence, pareille à celles qu'emploient



les cuisinières pour descendre à la cave. Cette lampe est posée sur une table de jardin en fer rouillé, chargée de registres et de paperasses. Un individu en smoking, vague figure de croupier, y est assis et parlemente à voix basse avec un groupe de femmes et d'hommes très élégants, qui se pressent autour de lui, maintenus par une petite barrière en bois blanc hâtivement installée. On fait queue. Tout ce monde paraît très impatient et discute avec vivacité. Notre guide s'approche du pseudo croupier et lui parle avec l'autorité d'un habitué privilégié.

En attendant le résultat de ces pourparlers, j'examine ce vestibule. Le sol carrelé blanc et noir, souillé de boue, est jonché, comme le perron, de feuilles mortes et piétinées. Les murs moisis, lézardés, sont peints d'une triste couleur chocolat. Dans un coin gisent des objets confus : une vieille voiture d'enfant démantibulée, un jeu de tonneau pourri par les pluies, une boule de jardin en verre étamé, toute craquelée. Au plafond, d'antiques toiles d'araignée, lourdes de poussière accumulée. A gauche, au fond, un escalier de bois, sans tapis, conduit au premier étage, et, auprès de cet escalier, une porte, couleur chocolat comme les murs, avec, tracé à la craie, ce mot : « Lieux ».

Et toujours ce bruit cadencé, cette pulsation obsédante entendue dans le jardin et qui s'enfle maintenant, devient plus puissante, fait vibrer la cloison de droite, ébranle une porte à deux battants, barrée et défendue par l'individu au smoking. Autour de sa table, on se presse, on s'impatiente de plus en plus. Les conciliabules deviennent plus vifs, les instances



plus pressantes. Des femmes supplient. Le cerbère reste inflexible; mais notre guide lui souffle dans l'oreille je ne sais quel mot de passe. On montre des cartes, il y a des froissements de billets de banque, nous signons notre nom sur le registre, et le verrou glisse. Par la porte entr'ouverte, un furieux tintamarre de bacchanale jaillit en trombe, avec des tourbillons de vapeurs suffocantes. Prestement, un à un, nous nous glissons dans l'entre-bâillement de la porte, qui se referme violemment sous les protestations des malheureux indésirables, jaloux et furieux.

Du coup, je suis projeté au milieu d'une inimaginable cohue tournoyante d'hommes et de femmes en tenue de soirée qui, dans une demi-nuit brouillée de fumée, dansent furieusement, entraînés par un orchestre nègre déchaîné.

Bousculé, roulé par ce cyclone, étourdi par le tumulte, aveuglé par la fumée, je m'aplatis dans un coin. Un peu abrité, je cherche à me ressaisir, à voir clair dans ce brouillard assourdissant, secoué par cette cadence enragée. De mon coin, posté en observateur, je note sur mon carnet les impressions qui m'assailent comme elles viennent, dans une confusion, un tohu-bohu bien dans le caractère de ces scènes tintamarresques et nocturnes. Je crains, en mettant un peu d'ordre dans ces notes, de ralentir le mouvement endiablé et d'atténuer le déchaînement du bruit. Pendant que je vais vous faire l'inventaire détaillé du local, gardez donc dans votre oreille le bourdonnement du tambour, dans vos yeux le picotement de la fumée et l'obsession de ces couples



tournant et se convulsant dans ces demi-ténèbres. Vacarme, fumée, ombre sont les notes dominantes de la description que je vais tenter.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le violent contraste entre l'élégance raffinée des femmes emperlées, en robes de grande marque, les hommes très chics en frac ou en smoking de coupe anglaise impeccable et la misérable vulgarité du lieu.

Les nuances délicates et fraîches des toilettes, la soyeuse transparence des bas, les feux des pierres précieuses, l'éclair des dents entre les lèvres carminées, l'or oxygéné des chevelures, le linge éclatant sur le noir des souples cheviotes mettent une vive note de luxe et de haute vie sur ce fond de laideur bourgeoise, sur ce plancher cru et poussiéreux.

Finis, le bouge classique à apaches, le bastringue à chaloupée. Périmé tout cela, très avant-guerre. Le dancing clandestin est un mauvais lieu d'une horreur inédite, d'une perversité paradoxale, d'une saveur autrement rare, raffinée et complexe, très significative de cette étrange époque où sévissent le jazz-band et le mouvement dada. C'est l'assommoir moderne.

D'abord, le décor.

Figurez-vous trois médiocres chambres, trois petites pièces nues, basses de plafond, communiquant entre elles par des portes dont on a enlevé les battants. Comme dans le vestibule, un air d'abandon et de délabrement, et toujours cette impression indéfinissable que *c'est inhabité depuis longtemps*. Les murs sont tapissés d'un affreux papier à ramage, moisi et décollé par l'humidité, un de ces papiers

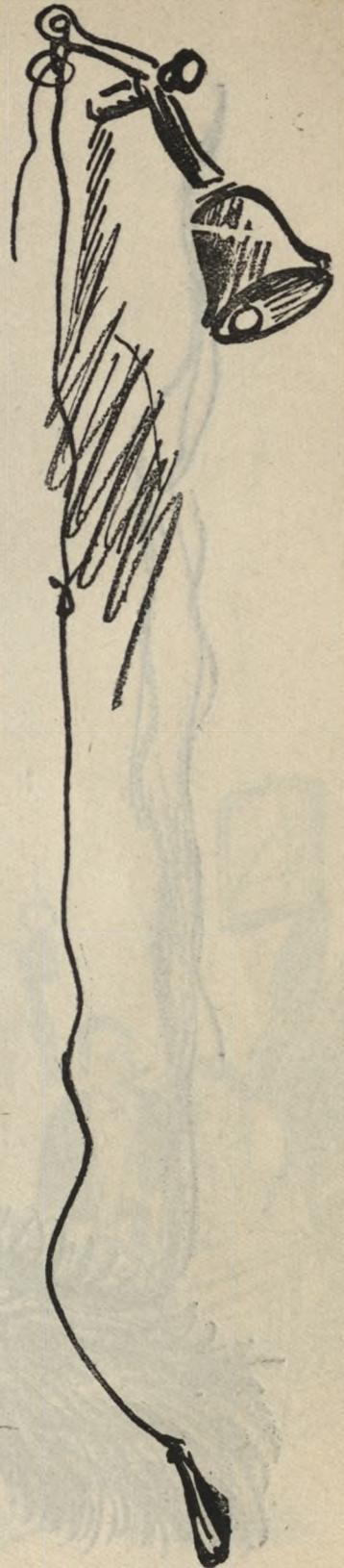


désuets, à la mode vers 1870, et qu'on retrouve encore dans certains vieux appartements de province ou sur les cloisons éventrées des maisons en démolition. Ce papier évoque en moi, je ne sais quel épouvantable souvenir... Ah ! oui, je sais !... Cela me rappelle les chambres à crime, peintes en couleurs crues, avec un abominable réalisme, sur les immenses pancartes éclaboussées de sang vermillon que les chanteurs de complaints montraient autrefois dans les foires, en les frappant de leur longue gaule à grands coups sourds et funèbres, au temps de Fualdès, de Lacenaire et de Tropmann.

Des placards vides bâillent. Des bouts de fil de fer rouillés, pleins de mouches mortes, vestige d'anciennes sonnettes à cordon, se tordent en spirales au plafond gris sale. Toujours la même couleur chocolat sur les plinthes et les boiseries des fenêtres, qui sont hermétiquement aveuglées, calfeutrées par d'épais rideaux disparates, et même par un vieux couvre-pied ouaté en andrinople.

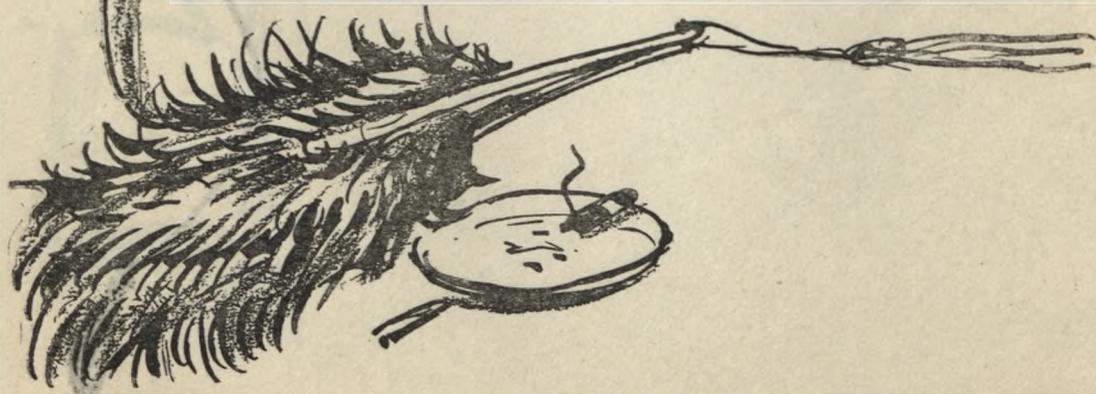
III

Dans l'étroit espace laissé libre pour les danseurs, ceux qui ne dansent pas sont assis sur des chaises grossières en bois blanc toutes dépaillées, autour de petites tables boiteuses de marchand de vin, couvertes de toile cirée à carreaux rouges, et que des bougeoirs de cuisine, rongés de vert-de-gris, éclairent vaguement. Il y a aussi quelques guéridons de jardin en fer rouillé. Toutes ces tables, pressées à se toucher, refoulées contre les murs par le flot des



danseurs sont encombrées de bouteilles de champagne et de verres de bistrot, de gros verres à « vinasse », qui apparaissent plus communs et lourds maniés par des petites mains soignées, aux ongles roses, étincelantes de bagues. Sur ces nappes canailles, gluantes de vin répandu, empouacrées de débris de charcuterie, des étuis à cigarettes en émail, des troussees d'or incrustées de pierreries, d'énormes éventails en plumes moussueuses, aux nuances exquises d'oiseaux de paradis, traînent parmi des assiettes ébréchées — des vieilles assiettes de campagne à vignettes et à rébus — pleines de sandwiches gras et de cervelas.

L'atmosphère, déjà alourdie par les émanations de tous ces couples en sueur, est surchauffée par des feux de coke qui rougeoient derrière des grilles dans des petites cheminées de faux marbre, surmontées de glaces gauchies, sans reflet, étamées comme du fer-blanc. Sur ces cheminées, même encombrement, même fouillis somptueux et ignoble. Des piles de chapeaux de femmes en velours, en satin, en étoffe d'or, hérissés d'aigrettes, piqués de grandes épingle à têtes brillantes, des tas de sacs brodés de perles, des bâtons de rouge, des fume-cigarettes en jade ou en écaille, jetés là à la galopade dans la hâte et l'emportement de la danse, baignent dans des coulures de champagne au milieu des verres et des litres vides. Des sandwiches déjà mordus sont posés à même le marbre crasseux. Le panache d'un éventail, au contact d'un bout de cigarette qui achève de se consumer, prend feu et infecte l'air d'une odeur de plumes cramées... Il y en a d'ailleurs partout de ces mégots dorés,

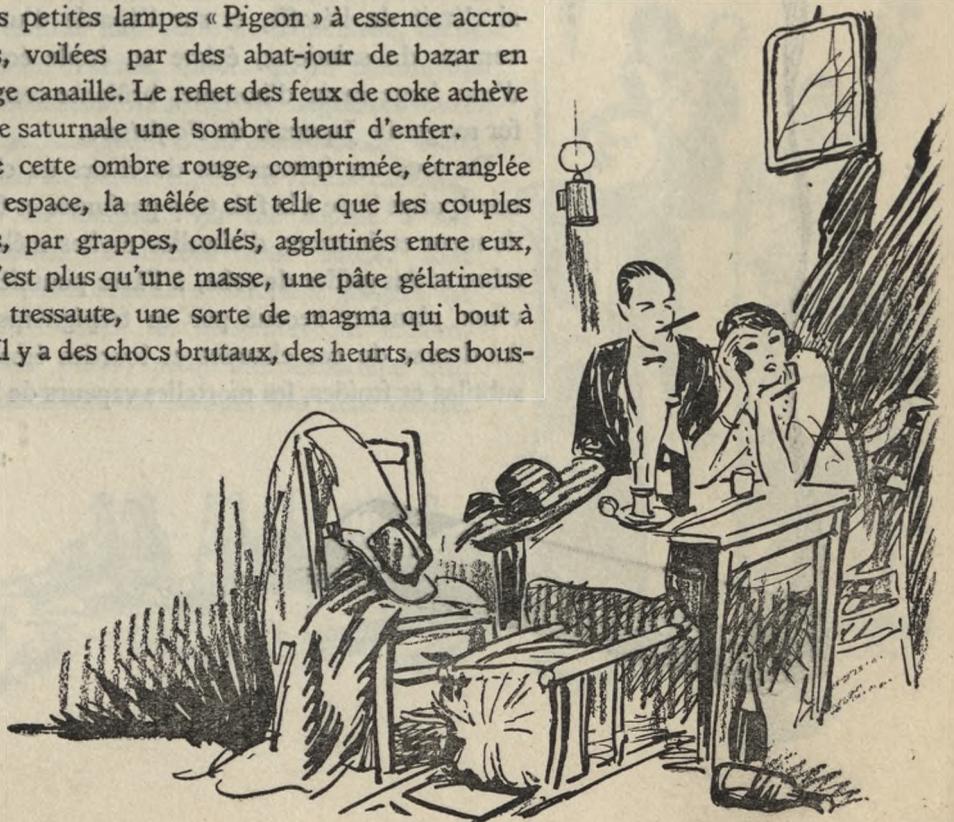


ils pullulent. Les cendres des foyers en sont pleines et le sol poussiéreux en est jonché. C'est un gaspillage, une orgie de cigarettes inouïs. Les femmes surtout fument sans répit, dansent la cigarette aux lèvres ou tenue entre deux doigts.

Dans un coin, sur deux chaises accouplées — deux vieilles chaises de jardin en fer oxydé — sont empilées des fourrures de prix, où se mêlent la blancheur précieuse de l'hermine, les reflets argentés du chinchilla, le brun cendré, glacé de gris de la zibeline.

Dans la chambre centrale, où je devine l'ancienne salle à manger à la suspension en zinc d'art qui est encore accrochée à la rosace du plafond, est installé l'orchestre nègre avec tout son outillage à vacarme. Entre les rangées des tables, où s'accouident les femmes et les hommes saoulés de bruit et de champagne, tourne et se convulse la cohue des danseurs dans une demi-nuit rougeâtre. Car ces chambres ne sont éclairées que par les bougies posées sur les tables et quelques rares petites lampes « Pigeon » à essence accrochées aux murs, voilées par des abat-jour de bazar en papier d'un rouge canaille. Le reflet des feux de coke achève de donner à cette saturnale une sombre lueur d'enfer.

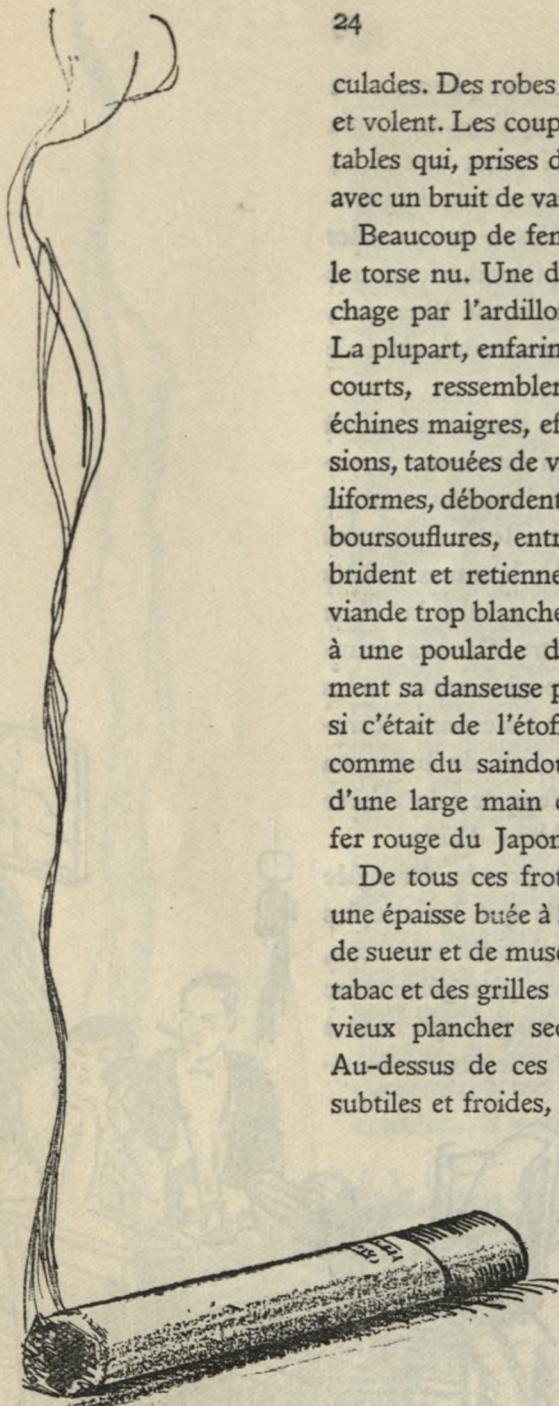
Au milieu de cette ombre rouge, comprimée, étranglée dans cet étroit espace, la mêlée est telle que les couples dansent par tas, par grappes, collés, agglutinés entre eux, dos à dos. Ce n'est plus qu'une masse, une pâte gélatineuse qui tremble et tressaute, une sorte de magma qui bout à gros bouillons. Il y a des chocs brutaux, des heurts, des bous-



culades. Des robes se déchirent, des chevelures se répandent et volent. Les couples carambolent furieusement contre les tables qui, prises de vertige, tournent aussi et se renversent avec un bruit de vaisselle brisée.

Beaucoup de femmes, décolletées jusqu'à la ceinture, ont le torse nu. Une d'elles, la chair éraflée dans un rude accrochage par l'ardillon d'une boucle, saigne comme un boxeur. La plupart, enfarinées de poudre de riz, avec leurs cheveux courts, ressemblent à d'équivoques mitrons. Il y a des échines maigres, efflanquées, tiquetées de boutons et d'érosions, tatouées de vieilles cicatrices. Des dos bombés, mameliformes, débordent comme des poitrines flasques, en grasses boursoufflures, entre les minces attelles de velours qui les brident et retiennent les jupes. Une grosse dame, avec sa viande trop blanche, mâchurée, truffée de *gnons*, ressemble à une poularde demi-deuil. Un danseur empoigne rudement sa danseuse par la peau du dos, à large pincée comme si c'était de l'étoffe, et sur l'épaule d'une rousse, blême comme du saindoux, éclate en étoile écarlate l'empreinte d'une large main d'homme, brûlante comme la marque au fer rouge du Japonais de *Forfaiture*.

De tous ces frottements de chairs en chaleur se dégage une épaisse buée à la fois trop parfumée et fétide, des relents de sueur et de musc, d'aisselles moites mêlés à la fumée du tabac et des grilles de coke, à l'âcre poussière qui monte du vieux plancher secoué par ce trépignement frénétique..., Au-dessus de ces chaudes et lourdes émanations planent, subtiles et froides, les mortelles vapeurs de l'éther...



Délogé de mon coin par cette tornade, je cherche un abri derrière le piano. Infortuné martyr du jazz-band ! Ses bourreaux lui ont enlevé ses deux panneaux et, par la blessure béante, on voit tressauter ses cordes détendues, tout son pauvre système nerveux surmené, mis à nu. Dans une pesée de tout son corps en branle, à grands coups appuyés de ses larges pattes calleuses, un nègre hilare et féroce broie le clavier branlant, jauni comme les dents d'un vieux cheval. Oui, il me fait l'effet d'une rosse de picador, cette pauvre bête de piano, avec son ventre ouvert, écorché vif, d'où jaillit, comme un flot de sang, un torrent de notes bouillonnantes. Pendant que ce sauvage lui administre cette raclée à tout casser, un autre nègre, gratteur de banjo, installé dessus à califourchon, les jambes balantes, de ses larges souliers carrés l'éperonne sans pitié, précipite son galop trébuchant de pauvre bique exténuée, à bout de souffle. A côté, le joueur de saxophone, les joues gonflées à craquer comme une outre de cornemuse, meugle lugubrement à perdre haleine, tandis qu'un démon noir, agitant des bras innombrables, armés de baguettes tourbillonnantes, se démène furieusement au milieu de son établi à tintamarre. Je reçois en pleine figure ce fracas cadencé, comme une volée de claques. Ça me secoue à me déplomber les dents. D'ailleurs tout danse, tout rebondit dans ces trois chambres étroites, gorgées de bruit à éclater : les verres, les bouteilles qui encombrant le dessus du piano, jusqu'aux musiciens qui, eux-mêmes, se dandinent en mesure sur leur chaise,



dans un perpétuel balancement, jusqu'aux lueurs rouges des lampes et des bougies qui hoquent en cadence, sous le coup de vent de cette trombe. Ce tremblement de lumière, aggravé par la saccade continue de ce bruit fragmenté, me donne mal au cœur comme la vue d'un film tourné trop vite, à la diable. Je suis complètement abruti. Le tapage infernal, compressé sous ces plafonds trop bas, explose comme dans un détonateur. Les minces cloisons vibrent. Toute cette pitoyable maison de plâtre humide, vidée de ses meubles, sonne le creux. C'est un hourvari assourdissant. Mes entrailles tressaillent, sursautent, comme si j'étais enfermé tout vif dans la caisse bourdonnante d'un énorme tambour... Et dehors c'est le silence noir et mouillé de la banlieue déserte, de la Seine endormie...

Saturé de bruit, je fuis cet orchestre du diable. J'ai remarqué dans le coin à côté une petite porte basse, par laquelle passent et repassent, les bras chargés d'assiettes et de bouteilles, les vagues messieurs, mi-barmans, mi-croupiers, qui font le service. Je pousse discrètement cette porte et m'aventure dans un petit escalier roide qui descend au sous-sol. Brrr ! Qu'il fait froid et humide dans ce caveau ! Ça sent la tanière et le rat. Je devine une ancienne cuisine convertie en une resserre à débarras. Au milieu des toiles d'araignées, je distingue des outils de jardinage, pelles, râteliers, arrosoirs, une cabane à chien vermoulue, un vieux lit-cage déclinqué... Au centre, un banc de menuisier sert de table. Au milieu des tas de copeaux, à la lueur d'un falot, un homme y tranche, à même le bois, du jambon et des

tartines de pain, manipule à pleines mains crasseuses des sandwiches abondamment saupoudrés par la poussière qui tombe du plancher trépidant là-haut sous les pas des danseurs. Partout des piles écroulées d'assiettes sales, une débâcle de bouteilles de champagne, dont les goulots dorés luisent faiblement dans l'ombre.

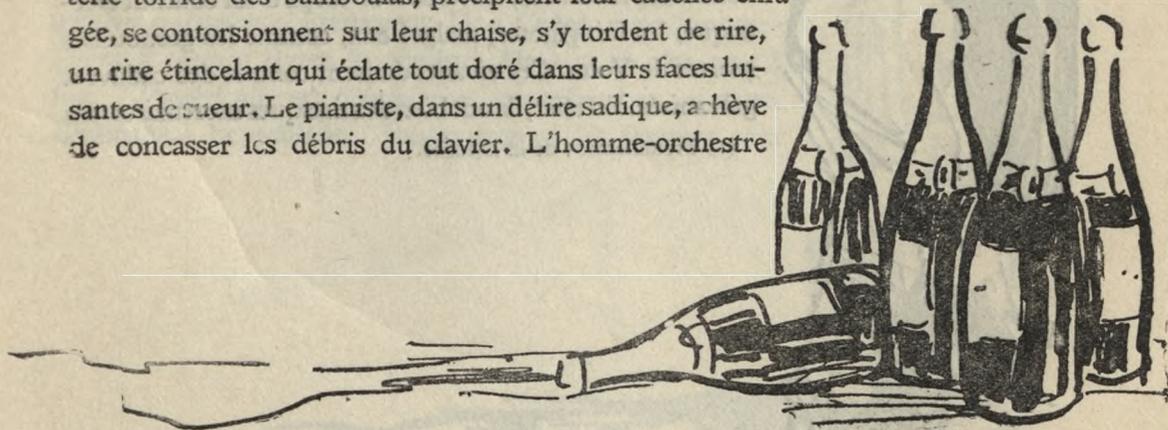
IV

L'homme aux sandwiches n'a pas l'air satisfait de mon intrusion dans son officine. Il grogne. D'ailleurs toute cette vaisselle barbouillée de mangeaille dégage d'affreux relents de rot. Eœuré, je remonte.

J'observe tous ces gens. Les femmes surtout m'intéressent. C'est un mélange de grues, de demi-grues et même d'authentiques femmes du monde. Jusqu'à présent celles-ci s'étaient tenues dans un coin à part. Mais maintenant ces dames et ces demoiselles s'accouident aux mêmes tables, s'offrent des cigarettes, se prêtent leurs danseurs...

Après ce court instant d'accalmie passé dans la sourdine du sous-sol, le bruit et le mouvement du dancing me paraissent plus effarants.

Les nègres, grisés par leur propre vacarme, en proie à l'hystérie torride des bamboulas, précipitent leur cadence enragée, se contorsionnent sur leur chaise, s'y tordent de rire, un rire étincelant qui éclate tout doré dans leurs faces luisantes de sueur. Le pianiste, dans un délire sadique, achève de concasser les débris du clavier. L'homme-orchestre



redouble ses trilles de tambour, frappe à tour de bras grosse caisse et tam-tam, fait vibrer ses cymbales, déclenche des pieds et des mains les déclics de ses engins à casser les oreilles, tandis que son camarade, au travers d'un porte-voix improvisé, fait d'une partition roulée en cornet, hurle à blanc une chanson nègre, s'égosille en vain dans le fracas des instruments qui couvre ses braillements suraigus. Cette frénésie est contagieuse, car tous les danseurs chantent ou sifflent en mesure. On dirait qu'un gaz hilarant se répand soudain dans les chambres, qu'un vent de folie souffle sur tous ces gens et les fait tourbillonner comme des feuilles sèches. Une crise de joie épileptique se déclare. C'est comme une panique de gaieté, mais une gaieté nègre qui a quelque chose de simiesque, de bestialement lubrique. L'exaltation est à son comble. Le démon du rythme règne en

maître et s'impose irrésistible. C'est lui qui mène le branle, fait trembloter ces épaules, houer ces croupes, agite, à son gré, ces possédés qui se contorsionnent avec des obscénités grotesques de macaques en folie. C'est le miracle du Jazz qui s'opère. Ces gens visiblement n'ont plus de contrôle sur eux-mêmes. Ils obéissent à une force mécanique, comme un volant tourne sous l'impulsion d'un accumulateur. C'est la cadence du *Shimmy Shake* (1) qui s'insinue dans leurs membres, traverse leur corps d'un courant électrique, les fait gigoter, malgré eux, comme les grenouilles mortes de Volta. Ces vivants dansent comme des cadavres galvanisés. En effet, ils ont bien des masques mortuaires, ces

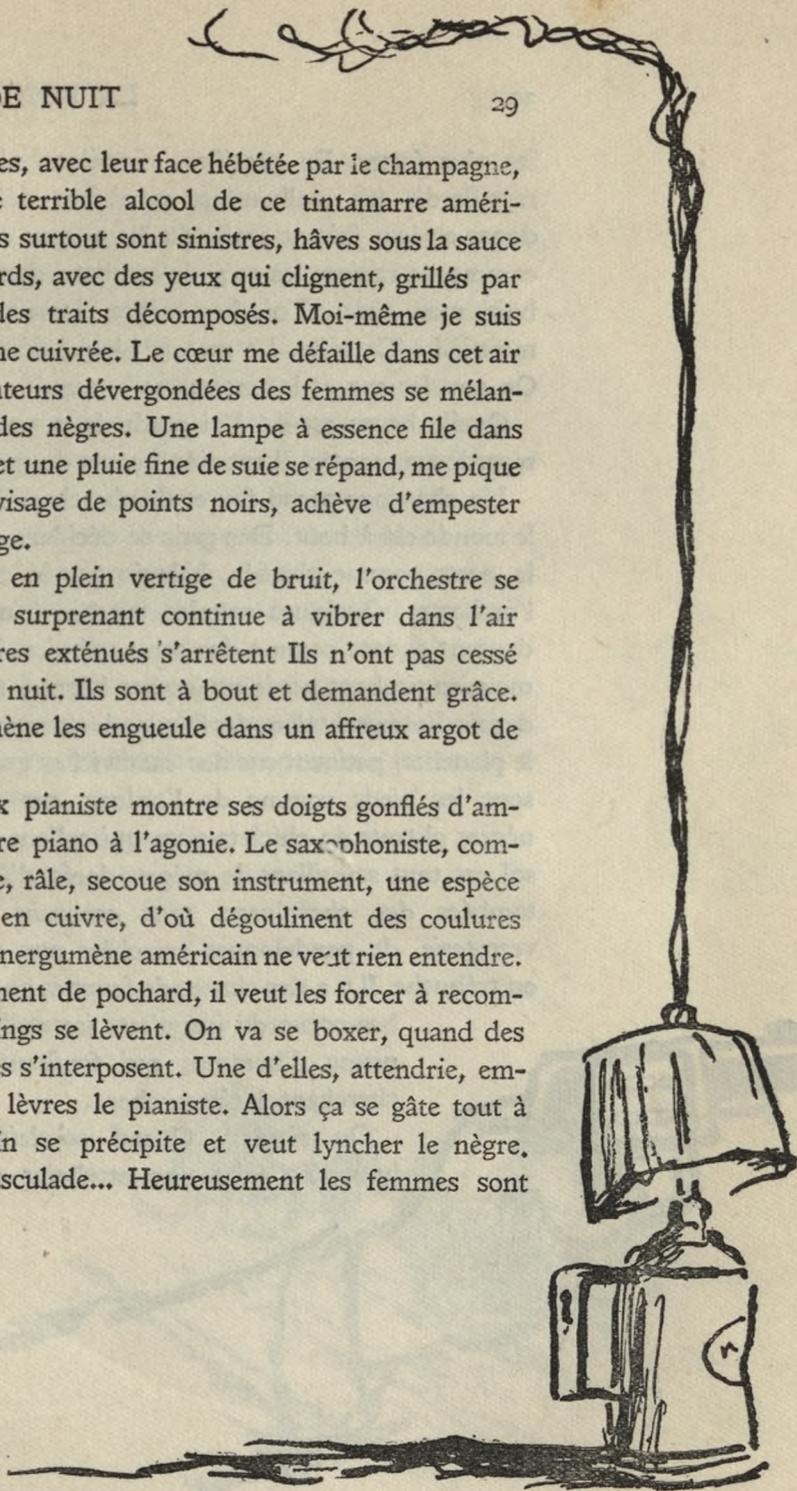
(1) Tremblement de la chemise.



danseurs macabres, avec leur face hébétée par le champagne, assommée par le terrible alcool de ce tintamarre américain. Les femmes surtout sont sinistres, hâves sous la sauce fermentée des fards, avec des yeux qui clignent, grillés par la fumée, dans des traits décomposés. Moi-même je suis fini. J'ai la bouche cuivrée. Le cœur me défaille dans cet air raréfié où les senteurs dévergondées des femmes se mélangent à la sueur des nègres. Une lampe à essence file dans son verre noirci et une pluie fine de suie se répand, me pique les mains et le visage de points noirs, achève d'empester ce brouillard rouge.

Mais soudain, en plein vertige de bruit, l'orchestre se tait et le silence surprenant continue à vibrer dans l'air ébranlé. Les nègres exténués s'arrêtent. Ils n'ont pas cessé de jouer toute la nuit. Ils sont à bout et demandent grâce. Mais un énergumène les engueule dans un affreux argot de Brooklyn.

Le malheureux pianiste montre ses doigts gonflés d'ampoules, son pauvre piano à l'agonie. Le saxophoniste, complètement aphone, râle, secoue son instrument, une espèce de grande pipe en cuivre, d'où dégoulinent des coulures de salive. Mais l'énergumène américain ne veut rien entendre. Avec un entêtement de pochard, il veut les forcer à recommencer. Les poings se lèvent. On va se boxer, quand des femmes indignées s'interposent. Une d'elles, attendrie, embrasse à pleines lèvres le pianiste. Alors ça se gâte tout à fait. L'Américain se précipite et veut lyncher le nègre. Brouhaha... bousculade... Heureusement les femmes sont

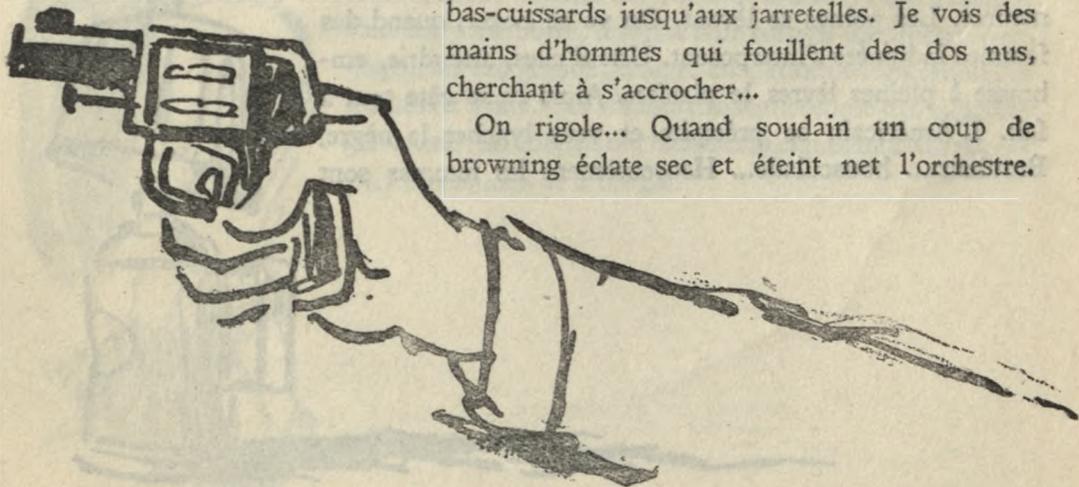


les plus fortes. En gentilles infirmières, elles essayent de ragailhardir les malheureux musiciens défaillants, de les doper en leur faisant avaler du champagne coupé de whisky, comme on ranime les coqs de combat à demi morts. « Allo! bois, mon chéri. Toi, bon nègre, jamais malade, jamais mourir ! » Ça colle. Le moteur bloqué démarre à nouveau. On met les gaz et le tintamarre reprend...

Quelle heure est-il? J'ai perdu la notion du temps. Je regarde ma montre. Il est cinq heures du matin.

Un abat-jour prend feu et flambe clair. C'est la fin. Tout le monde est à bout. Des gens se décident à partir, passent la porte comme chassés, balayés par le coup de vent de l'orchestre. Quelques couples avachis, à moitié endormis, dansent encore comme des somnambules. Mais ils dansent mou, en titubant sur leurs jambes bègues, flasques, en pâté de foie. Ils glissent dans des flaques de champagne qui poissent le plancher, patinent sur des sandwiches gras qui s'écrasent sous les pieds comme de l'ordure, sur des glaviaux de nègres gluants de chiclets-gum qui collent aux semelles. Le sol est tout scintillant de mégots dorés, d'épingles d'écaille tombées des chevelures, tout craquant des débris de verroterie, de pendeloques arrachées aux robes. On bute, on trébuche. Il y a des chutes de femmes qui montrent leurs bas-cuissards jusqu'aux jarretelles. Je vois des mains d'hommes qui fouillent des dos nus, cherchant à s'accrocher...

On rigole... Quand soudain un coup de browning éclate sec et éteint net l'orchestre.

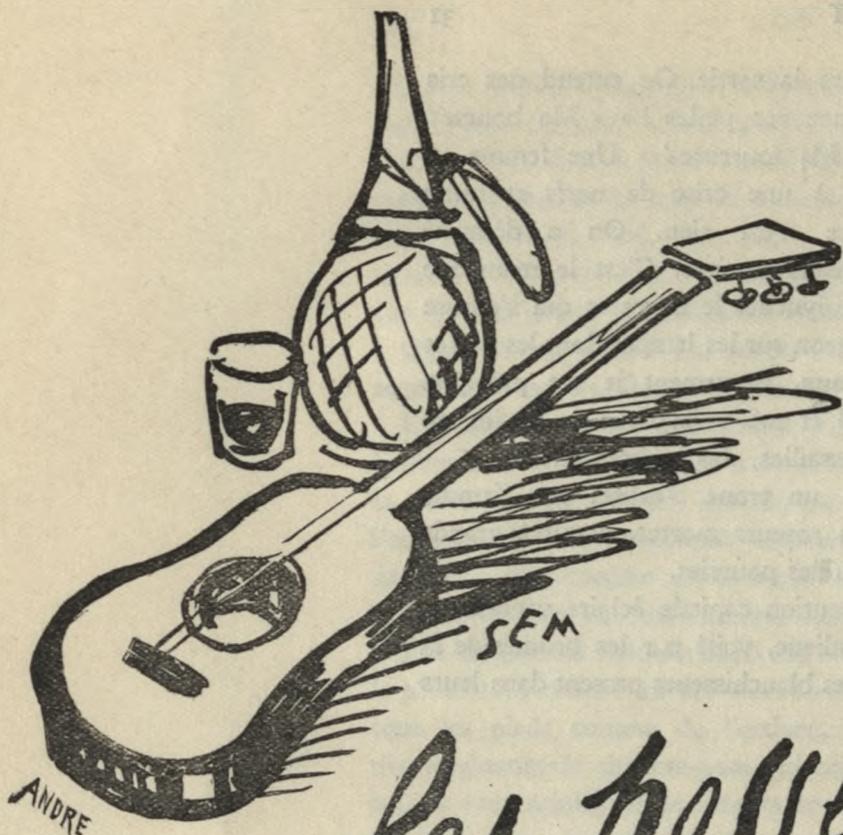


Panique. On se jette vers la sortie. On entend des cris aigus de femmes. « Cachez vos perles ! » « Ma bourse ? où est ma bourse ? » « Ma fourrure ? » Une femme se tord par terre en proie à une crise de nerfs et hurle affreusement... Mais ce n'est rien. On a désarmé l'homme qui est complètement ivre. C'est le maniaque qui voulait tout à l'heure lyncher le nègre et qui s'amuse maintenant à tirer au pigeon sur les lampes dont les verres éclatent en mille morceaux. Bravement je me précipite vers l'escalier du sous-sol et me voilà dans le jardin où fuient, à travers les broussailles, des ombres affolées.

Le front appuyé sur un tronc d'arbre, une femme décolletée, montrant des roseurs mortes, vomit à grands hoquets sur un tas de feuilles pourries.

Une aube livide d'exécution capitale éclaire vaguement le long boulevard de banlieue, voilé par les brumes de la Seine. Des maraîchers, des blanchisseurs passent dans leurs voitures et regardent...





Les possédées

avril. 1912

Cette série d'articles aurait dû précéder La Ronde de nuit dans ce volume auquel elle a donné son titre. Les Possédées parurent en effet huit ans avant La Ronde de nuit, en 1912, année mémorable qui vit le tango argentin, nouvellement débarqué à Paris, y risquer ses premiers pas compliqués.

Éclairant les faces, laissez maintenant à travers les pa-
sages des ombres enlées, enlées au rythme d'un
musique obsédante, qui trouble la paix bougeuse des rêves.
Ainsi, premiers aspects de cette mélodie, l'air de ces
fauxes subitement enlées, leur démarche devient un
luxe, balancé. Répétés par la calice impérial, comme
tout l'impulsion d'une suggestion mystérieuse, elles se
dirigent vers l'appartement impérial, se dirigeant en
fauxes, résonnantes d'impulsions, jusqu'à ce que la porte
à peine entrouverte, leur permette le temps d'entrer dans
l'appartement, encore avant, pour dans leurs yeux.

I
15 Avril 1912

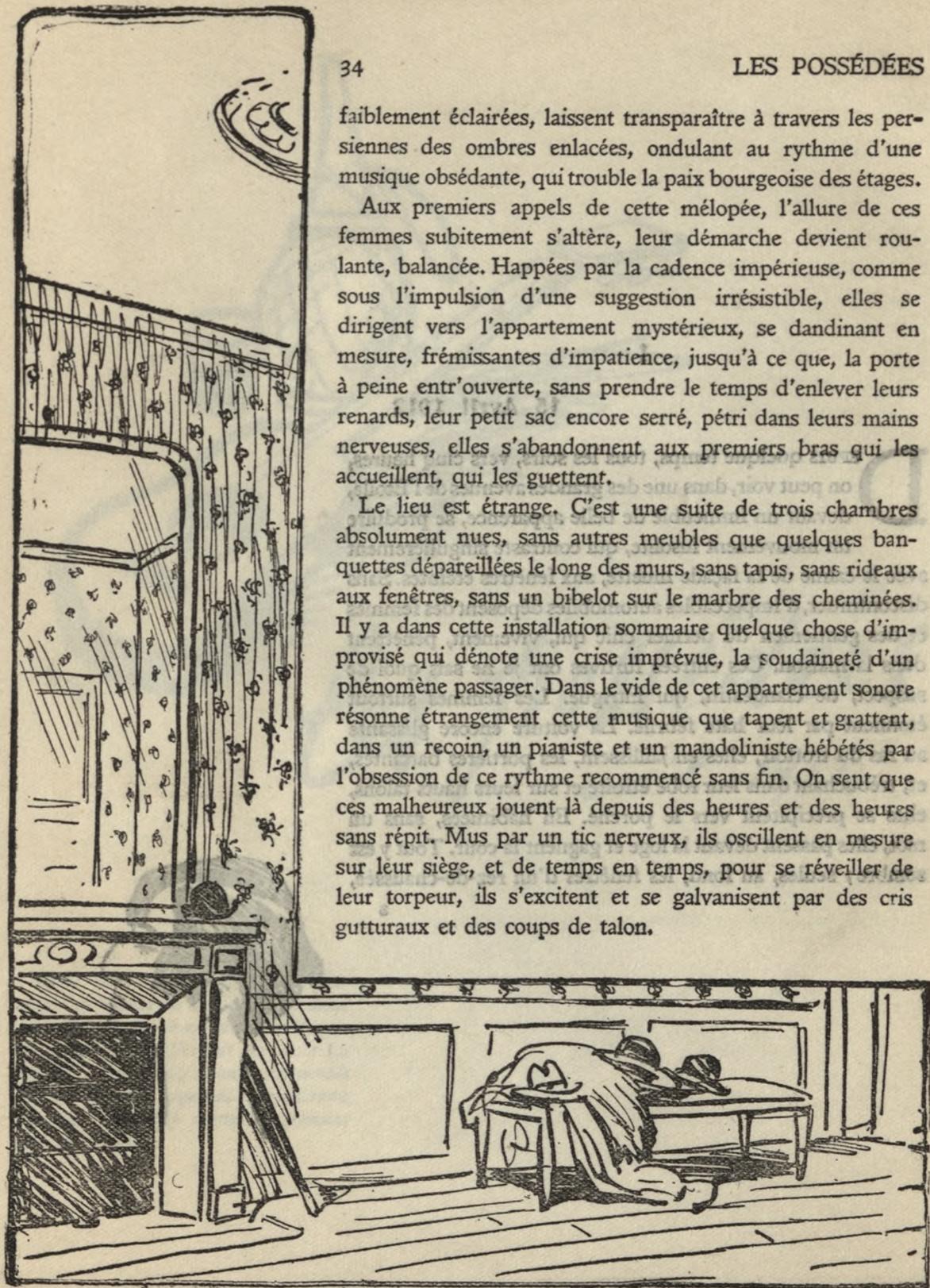
DEPUIS quelque temps, tous les soirs, vers cinq heures,
on peut voir, dans une des grandes avenues de l'Etoile,
devant un immeuble de belle apparence, se produire
un mouvement insolite, qui contraste singulièrement
avec le calme de la façade muette, aux fenêtres éteintes. Sans
discontinuer, d'impeccables automobiles déposent des femmes
et des gentlemen du dernier chic qui, vivement, pénètrent
dans la maison. Ces entrées furtives ont je ne sais quoi de
suspect, de clandestin, qui intrigue. Les femmes surtout
étonnent par leur hâte fébrile. La voiture encore glissante
au ras du trottoir, elles en jaillissent, les portières battantes,
et, trébuchant dans leur robe étroite et sur leurs hauts talons,
elles se précipitent vers le porche. En habituées, sans un
mot, elles passent devant la loge et gagnent la cour. Tout y est
sombre ; seules, au fond, les fenêtres d'un rez-de-chaussée,



faiblement éclairées, laissent transparaître à travers les persiennes des ombres enlacées, ondulant au rythme d'une musique obsédante, qui trouble la paix bourgeoise des étages.

Aux premiers appels de cette mélopée, l'allure de ces femmes subitement s'altère, leur démarche devient roulante, balancée. Happées par la cadence impérieuse, comme sous l'impulsion d'une suggestion irrésistible, elles se dirigent vers l'appartement mystérieux, se dandinant en mesure, frémissantes d'impatience, jusqu'à ce que, la porte à peine entr'ouverte, sans prendre le temps d'enlever leurs renards, leur petit sac encore serré, pétri dans leurs mains nerveuses, elles s'abandonnent aux premiers bras qui les accueillent, qui les guettent.

Le lieu est étrange. C'est une suite de trois chambres absolument nues, sans autres meubles que quelques banquettes dépareillées le long des murs, sans tapis, sans rideaux aux fenêtres, sans un bibelot sur le marbre des cheminées. Il y a dans cette installation sommaire quelque chose d'improvisé qui dénote une crise imprévue, la soudaineté d'un phénomène passager. Dans le vide de cet appartement sonore résonne étrangement cette musique que tapent et grattent, dans un recoin, un pianiste et un mandoliniste hébétés par l'obsession de ce rythme recommencé sans fin. On sent que ces malheureux jouent là depuis des heures et des heures sans répit. Mus par un tic nerveux, ils oscillent en mesure sur leur siège, et de temps en temps, pour se réveiller de leur torpeur, ils s'excitent et se galvanisent par des cris gutturaux et des coups de talon.



Dans cette atmosphère fiévreuse et vibrante, des hommes et des femmes, dont l'extrême élégance contraste avec la nudité de ce vague local, étroitement accouplés, ondule, serpentent, semblent ramper verticalement l'un contre l'autre, pareils à des ombres projetées sur un rideau qui frissonne ou reflétées dans l'eau mouvante. Leurs corps, enlacés, entrelacés, poitrine à poitrine et ventre à ventre, se frôlant, s'encastrent par des torsions appuyées, réglées et savantes, tournent lentement, se convulsent presque sur place aux accents de cette incantation triste et exaltée.

Singulier bal ! Pas un rire, pas un éclat de voix, nulle rumeur de fête. Rien que cette musique morne et angoissante et le glissement des pieds sur le parquet. Ces évolutions déconcertantes, cette quasi-immobilité tourmentée n'ont de la danse ni son emportement, ni son allégresse physique, ni son délire de mouvement. Ces gens attentifs, qui se frottent, se pétrissent mutuellement avec tant d'application opiniâtre et méthodique, pratiquent-ils du massage abdominal ? Est-ce un traitement ? De la culture physique ? N'est-ce pas plutôt un moyen de volupté ? Est-ce un sport ou un vice ? Sont-ce des névrosés, des exhibitionnistes ou des maniaques ? Devant ces contorsions mystérieuses et lascives on se sent mal à l'aise, avec une envie nerveuse de rire, comme si le geste caché de l'amour était brusquement dévoilé en public ; on éprouve même cette sorte d'épouvante glacée qu'inspire la mimique incompréhensible des fous. Au milieu de tout cet inconnu



inquiétant, on a la conscience d'être un intrus, un indésirable, un réprouvé, et on a envie de s'évader de ce cénacle inclassable, qui tient à la fois de la fumerie d'opium, de la maison de santé ou... d'autre chose...

Mais bientôt cette première impression se modifie, se transforme. A mieux observer ces étranges danseurs, leur air sérieux et absorbé, leur frénésie contenue, bridée par le rythme mesuré, la sobriété minutieuse, calculée, de leurs mouvements scrupuleusement respectueux du rythme, souples, mais d'une précision pour ainsi dire liturgique ; à voir leur expression ardente de conviction et de foi, on en arrive à comprendre qu'ils accomplissent là une sorte de rite sacré. Les femmes, en proie à une exaltation mystique, les regards en dedans, penchent des visages extasiés, les yeux clos sur un rêve intérieur, graves et recueillies comme des communiantes à la sainte table... tournante. Il se dégage de toutes leurs attitudes, même les plus sensuelles, quelque chose de supérieurement chaste, de noble, de religieux. J'ai retrouvé là exactement le même trouble indéfinissable ressenti jadis quand, pour la première fois, je vis les derviches tourneurs, dans une mosquée de Brousse, et il m'apparut que j'assistais, en plein Paris, à l'office d'une secte, que j'avais pénétré dans un sanctuaire, une des milles chapelles de ce culte nouveau qui passionne la ville et fait tourner les têtes, les âmes et les corps.

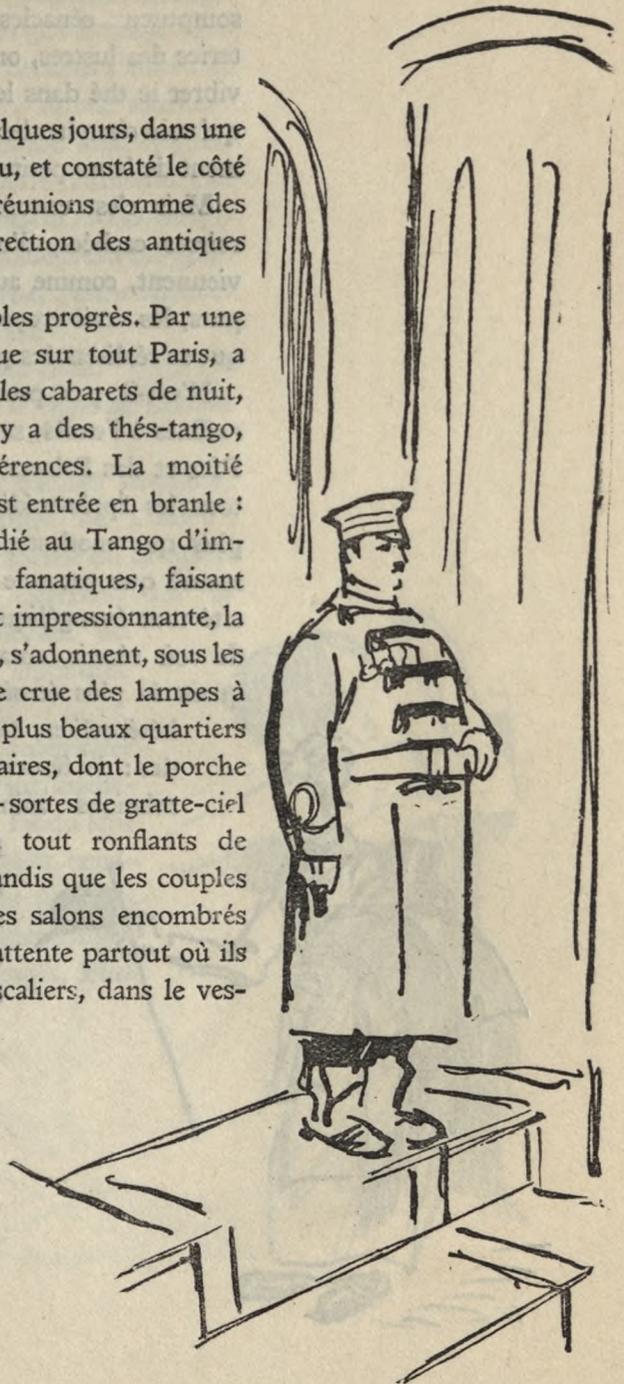
Vous l'avez deviné, le Tango !...



II

Vous avez pénétré avec moi, il y a quelques jours, dans une des chapelles secrètes de ce rite nouveau, et constaté le côté extatique et religieux qui fait de ces réunions comme des sortes de vêpres païennes, une résurrection des antiques mystères d'Eleusis.

Depuis, cette névrose a fait de terribles progrès. Par une marche foudroyante, elle s'est répandue sur tout Paris, a envahi les salons, les théâtres, les bars, les cabarets de nuit, les grands hôtels et les guinguettes. Il y a des thés-tango, des expositions-tango, des tango-conférences. La moitié de Paris frotte l'autre. La ville entière est entrée en branle : elle a le tango dans la peau. On a dédié au Tango d'immenses cathédrales où un peuple de fanatiques, faisant ondoyer, avec une inconscience vraiment impressionnante, la houle d'innombrables derrières en transe, s'adonnent, sous les yeux de mille voyeurs, dans la lumière crue des lampes à arc, à cette mimique d'alcôve. Dans les plus beaux quartiers de Paris on a inauguré de hauts sanctuaires, dont le porche est gardé par des suisses bardés d'or, — sortes de gratte-ciel artificiels, superposant quatre étages, tout ronflants de guitares, bondés de convulsionnaires, tandis que les couples qui n'ont pu trouver de place dans les salons encombrés miment le tango de tout leur corps en attente partout où ils découvrent un recoin libre, dans les escaliers, dans le ves-



taire, dans les lavabos. D'ailleurs, tout tangué dans ces somptueux cénacles d'agités. On entend tinter les verroteries des lustres, on voit osciller les tableaux sur les murs, vibrer le thé dans les tasses. Jusqu'aux grooms de l'entrée, qui vont chercher les autos en esquissant un timide dandinement de leurs petites fesses écarlates.

Mais c'est encore dans l'intimité de ces modestes parois cachées, d'une discrétion tout aristocratique, que viennent, comme aux catacombes, se réunir les fidèles, les purs, les vrais croyants de cette primitive Eglise. Et c'est là que se réalisent les plus étonnants miracles.

N'est-il pas prodigieux, le spectacle de tous ces gens raffinés à l'excès, saturés de luxe et de confort, habitués des Ritz et des Palaces, acceptant de s'enfermer régulièrement tous les après-midi dans ce vague local d'une installation plus que modeste, rudimentaire, et dont le service n'est assuré que par une humble servante ahurie, d'une simplicité tout évangélique ? N'est-ce pas encore plus surprenant de voir réunis, entassés dans ces trois chambres nues, risquant la plus étroite promiscuité, les spécimens les plus hétéroclites, les plus incompatibles de tous les mondes : de féroces snobs, jaloux jusqu'à la rage de leurs relations minutieusement triées, des aristocrates pleins de morgue, imbus de tous les préjugés de caste, de vagues viveurs, rabatteurs de casinos et de claquedents, une princesse du sang, un grand d'Espagne, deux duchesses, des acteu-



ses, des industriels, des officiers, des jeunes filles et des grues, des aventurières cosmopolites et des bourgeoises, confondus dans la même ivresse, le même délire du tango ? Etrange mixture, curieux arlequin ! Tous ces gens si bizarres s'enlacent, s'étreignent, s'incrustent les uns dans les autres, tournent et ondulent, recueillis et graves, sans heurt, sans dégoût, avec la plus parfaite aisance et la plus exquise harmonie. Ces dames et ces demoiselles se prêtent leur danseur favori, échangeant des demi-sourires complices, des confidences à mi-voix :

« — Prenez mon Pepe, princesse, il mène, c'est un délice !

« — Tu parles, Irma, s'il va fort le gosse !

« — Oh ! *Fernando, what a lovely media-luna !*

« — Petite mère, si je pouvais attraper le corte de Loulou Christi !

Et la jeune fille, sous les yeux de sa maman attendrie, s'abandonne aux bras du danseur attitré de Loulou ; elle retrouve, au contact de la chevioté râpeuse du complet, imprégnée du parfum évocateur et défendu, sur le corps souple de l'Argentin encore vibrant du tango précédent, un reste de l'ardeur initiatrice de la jolie artiste qui vient de s'y pâmer.

Et d'ailleurs, n'en doutez pas, ces gens, après avoir mêlé leur souffle, leur transpiration, leur jus, enchevêtré leurs genoux, tressé leurs jambes, fondu leur chair hérissée de désir, après avoir été brassés, amalgamés, touillés pendant des heures par le doux mécanisme de ce barattage en musique, reprendront, à la sortie, avec leur vestiaire, leurs préjugés, leurs



dédains et leurs distances, et, — ayant secoué cet envoûtement à l'air salubre du dehors, — ne se connaîtront plus.

III

D'où nous vient-il donc, ce tango prestigieux ? Quel est l'apôtre propagateur de ce rite étrange ? Qui nous a inoculé le microbe de cette névrose ? J'ai tenté d'éclaircir ce petit point d'histoire parisienne, de saisir l'origine de cette épidémie et d'en suivre l'évolution.

Et d'abord précisons. Il y a tango et tango. Le tango espagnol, à boléro et à castagnettes, aussi désuet qu'Otero et Tortojada, n'est plus qu'un vieux tambourin crevé, souvenir poussiéreux des cotillons d'antan. Seul existe le tango argentin, l'idole du jour.

Tout le monde sait que les gauchos, moitié pâtres, moitié picadors, *meneurs de bœufs et dompteurs de cavales*, sont les paysans de l'Argentine, qui n'a pas toujours été le pays aux « estancias » modèles, décrites si brillamment par Jules Huret. Il y a à peine un demi-siècle, la pampa s'étendait, vaste désert d'herbages où ces farouches paysans vêtus de cuir, chaussés de bottes terriblement éperonnées, menaient une vie nomade et sauvage. Comme les pasteurs de tous les temps et de tous les pays, depuis le Tityre de Virgile jusqu'aux Berbères de nos jours qui promènent leurs moutons sur les hauts plateaux de l'Atlas, jusqu'au *petit pâtre brun sous son rouge béret*



dans la verte douceur des soirs sur la Dordogne, ces gauchos ont aimé, au déclin du jour, exhaler dans des chants tristes et simples, les vagues rêveries de leur âme élémentaire si près de la nature, subissant, comme leurs bœufs qui mugissent à l'agonie du soleil, la mélancolie des crépuscules. C'est sur la guitare espagnole qu'ils ont trouvé les accents d'une mélodie grave et passionnée, caractérisée par un rythme très spécial qui rappelle un peu l'habanera et aussi les chants tristes et sauvages des Indiens aborigènes. Les paysans du pays appellent ce rythme la *milonga*. Eh bien, le tango n'est qu'une dérivation, un développement de ce thème, et c'est dans la *milonga* qu'il faut reconnaître l'origine bien rustique de cette danse qui bouleverse l'élégant Paris. Nous voici très loin des savantes contorsions des jolies madames et de leurs beaux Argentins aux cheveux laqués.

Le tango, du fond des campagnes, parvint jusqu'à Buenos-Ayres avec les convois de bœufs qu'escortaient jusqu'à la capitale ces bardes des pampas. Ils le jouaient et le dansaient dans les tavernes avoisinant les abattoirs, et nous verrons, dans un dernier article, cette mélodie berceuse des rêves de solitaires, cette danse pastorale, s'avarier au contact de la basse population des bouges et dégénérer, avilie par des contorsions obscènes, jusqu'à devenir une sorte de chauloupée argentine.

IV

Au risque d'être excommunié, et bravant les anathèmes, j'ose profaner une idole et laïciser le divin tango. Mais,



avant de risquer ce geste d'iconoclaste, j'hésite, pris de scrupules. Pourquoi éteindre la lampe du sanctuaire et ne pas laisser à cette danse, qui ne fait de mal à personne, bien au contraire, sa poétique légende pastorale, son parfum sauvage des pampas ? Pourquoi être le sinistre empêcheur de tanguer en rond ? Hélas ! c'est mon pénible devoir d'historien de dire impitoyablement l'impure vérité, que mon précédent article vous a fait entrevoir, et je demande pardon d'avance aux gentilles convictions que je vais froisser, aux charmantes illusions que je vais flétrir.

Buenos-Ayres, chacun sait cela, est une superbe cité presque entièrement neuve, dont les Argentins sont justement fiers. Mais sa prospérité inouïe est relativement récente, et il reste encore, dernier vestige de la ville primitive, un faubourg immonde, d'un pittoresque âcre et violent, qui porte le nom significatif de *Barrio de las ranas* (faubourg des grenouilles). Ce quartier, où est reléguée la basse prostitution et où sont groupés les bouges et les lupanars de dernière catégorie, rappelle de loin l'ancien *Rideck* d'Anvers et le *Flamboyant* de Toulon. Mais ce qui donne à ce lieu un aspect unique, c'est l'architecture imprévue des constructions qui s'y élèvent. Il faut s'imaginer que ces bastringues sont uniquement construits avec des fragments de bidons à pétrole et de boîtes de conserve. Toute cette ferblanterie cliquetante, découpée en rosaces, tailladée en festons, en spirales et en lambrequins, arrive à réaliser des espèces de palais baroques, d'alhambras fous,



d'eldorados saugrenus dont les façades, bariolées d'étiquettes multicolores : *Standart oil*, *Corned beef Chicago*, *Azucar de Tucuman*, miroitent férocement au soleil de tous les feux de leur étamage reluisant d'huile, de graisse et de mélasse. Autour de ces édens poisseux s'élèvent de véritables buttes d'immondices, monceaux de carcasses, de poissons pourris, de débris de toute sorte, grouillants de rats et de vermine, déversés là chaque jour à pleines charrettes, et que la municipalité, par mesure d'hygiène, fait brûler à petit feu. De ces foyers infects s'élèvent des tourbillons de fumée pouacre, dont la puanteur est aggravée par le grailonnement des gargotes en plein vent. L'entassement dans ce même pourrissoir de toutes les scories sociales que rejette cette énorme ville en fermentation, voisinant avec l'amas des détritits de sa voirie, compose un tableau d'une horreur vraiment dantesque, et ce décor, fait de collines fumantes d'ordures, de volcans putrides, convient bien à ce Suburre de clinquant qui apparaît, tout retentissant du vacarme enragé des orchestrons et des orgues mécaniques, comme une hideuse foire de la plus abjecte luxure.

La population qui hante ces bouges est composée en grande partie des déchets de l'immigration italienne, toute une basse latinité, métissée d'Indiens, écume des ports de la Méditerranée. Ces apaches argentins qui rappellent, mais très montés en ton, les ruffians de Naples et les nervis de Marseille, portent, dans l'argot de Buenos-Ayres, le nom de *compatriidos*. Très bruns, avec un teint de soupe à l'huile, ils ont le visage rasé au sang, sauf une mince moustache,



cosmétiquée. Coiffés d'un feutre rabattu sur leurs yeux sombres, ils portent les cheveux très pommadés, assez longs et coupés net sur la nuque, soigneusement tondue. Ce cou dénudé les rend encore plus sinistres en leur donnant vaguement l'air d'avoir subi la toilette du bourreau. Vêtus d'un veston court et d'un large pantalon qui s'écrase sur des bottines à très hauts talons, la chemise étincelante de faux brillants, ils réalisent le type du voyou rastaquouère. Mais ce qui en eux est particulièrement intéressant par rapport au tango qui nous occupe, c'est le caractère de leur démarche et de leurs attitudes. L'œil aux aguets, épiant les policiers ou surveillant le travail de leurs femmes, ils se glissent le long des bouges avec une souplesse cauteleuse, élastique, de félins en cage, le dos frôlant les murs pour se garder de quelque attaque en trahison, avançant, obliques et sournois, d'un pas de biais, le ventre en offrande, les jambes ployantes, ramassés sur eux-mêmes, comme prêts à bondir. Ils sont les vrais créateurs du tango argentin, qui n'est que le développement de leur allure disciplinée par un rythme et muée en danse. C'est ce déhanchement bassement lascif qu'ils continuent dans le tango auquel ils se livrent avec leur *putas*, au fond des bouges, pour charmer les loisirs du métier ou aguicher la clientèle. On retrouve, en effet, dans les variations du *corte* tous les caractères de cette démarche, de ce *meneo*, comme disent les Espagnols, les mêmes pas obliques à genoux joints, les mêmes contorsions



lubriques, aggravées par des accades cyniquement précises, toute l'obscénité imiesque des danses indiennes. Le tango n'est que la danse du ventre à deux, la danse pour ainsi dire professionnelle des lupanars de l'Uruguay et de l'Argentine.

Eh bien, chère madame, ne vous en déplaise, les voilà bien, les seuls salons de Buenos-Ayres où triomphe votre divin tango ; et vous reculez d'horreur en face de ces réalités répugnantes, devant ces *compatriidos* huileux qui, aux accents de la triste milonga, dans la puanteur des égouts et des relents d'abattoir, se convulsent ignoblement, un ceillet rouge fiché derrière l'oreille, décochant de leur bouche canaille, où charbonne un mégot, des jets de salive brune qui giclent par-dessus l'épaule de leurs *ninas* pâmées, collées à eux !

* * *

A la suite de quel malentendu cette danse éhontée, bénéficiant de la vogue, du prestige de tout ce qui nous vient de l'Amérique latine, a-t-elle été adoptée par Paris sans contrôle ? Par quelle aberration le tango, dont le nom seul fait rougir, à Buenos-Ayres, une demi-mondaine de deuxième classe, est-il accueilli chez nous à bras ouverts par la meilleure société et dansé dans les salons les plus puristes ? Joyeuse énigme ! Il est vrai qu'entre l'Argentine et la France, il y a un abîme : l'Océan, et que ce fruit exotique un peu trop pimenté pour nos climats a eu le temps, pendant ses vingt-cinq jours de tangage, de dégorger son venin et d'évaporer son musc au souffle purifiant de l'alizé suave. Mais, tout de même, c'est miracle de voir



comment des Françaises, avec leur sens exquis de la mesure, ont su le transformer et le mettre au point ; et je suis ravi, après cette débauche de descriptions affreuses, de reconnaître qu'à Paris certaines femmes du monde et même du demi dansent le tango, un tango un peu édulcoré, un peu parigoté, avec une grâce décente et légère, un air de n'y presque pas toucher, un petit genre pince-à-asperges du meilleur ton, où se manifestent le tact et le goût de ces fées, qui ont su faire de cette chaloupée de sauvages un flirt élégant de jambes fines et discrètes.

Elles nous vengent, ces vraies Parisiennes, de toutes les autres *possédées* qui, reniant le faubourg Saint-Germain pour celui des Grenouilles, tanguent sans vergogne avec une cadence de sommier. Quant aux Français, bien peu arrivent à égaler la maîtrise des Argentins et des Espagnols. Leur style est trop orné, trop chargé de fioritures, pas assez concentré, pas assez compte-gouttes. Trop de zèle, messieurs les possesseurs ! Vos derrières soucieux, guettant la mesure, froncés comme des noyaux de pêche de toutes les moires de l'attention et de l'inquiétude, sont attendrissants de conviction et d'application obstinées. C'est une joie ! Ah ! vraiment ! trop de sérieux, trop de foi, trop de culte ! Laissez-nous éclater de rire en pensant que les tangos qui, à Buenos-Ayres, portent comme titre des noms de tenancières : *la Laura*, *la Queca*, ou des propos d'alcôve de ce jus : *Morde me la Camiseta !* (Mords-moi la chemise !) sont baptisés, à Paris, de petits noms doucereux et gentils, comme *Loulou* ou *Primerose*.



Et le terrible gaucho Simarra avec son profil aigu en bec de tomahawk ! oh, Paris, qu'en as-tu fait ? Une espèce de Fouquières de la pampa, qu'on peut voir chaque nuit sur la moquette rose des restaurants à la mode, flanqué de tziganes à brandebourgs, faire voltiger dans des entrechats frénétiques ses larges pantalons de calicot brodé au nez des soupeuses ravies, prêtes à se prosterner devant les molettes étoilées de ses énormes éperons d'argent, comme devant les rayons d'un ostensor.

Le tango de Paris, voyez-vous, c'est la peau de bête puante arrivant du fond de la Sibérie, souillée et infectée de miasmes, se transformant, aux mains magiques des fourreurs, jusqu'à devenir la précieuse zibeline, caresse tiède et parfumée aux épaules fragiles des Parisiennes ; c'est le havane noir et juteux, métamorphosé en une mince cigarette blonde et dorée ; le tango de Paris, c'est le tango argentin dénicotinisé.

Et, quand il retraversera l'Océan, vous ne le reconnaîtrez plus, belles madames de Buenos-Ayres, votre tango *de las ranas*. Il vous reviendra paré de toutes les grâces de Paris, parfumé, ondulé, adorablement chiffonné, article de la rue de la Paix.



Les deux légendes de Contes
 tropes qui sont les plus
 hommes affectueux, leurs dévotion
 ne manent pas moins de peine,
 dans un lieu désert de la Mémoire,
 appelé l'île d'Or. Ce fait, qui date
 de l'année 1810, lorsque beaucoup de
 associations se firent dans
 Cet article fut le sujet d'un
 dominent son.

L'île aux Chiens



Les chiens légendaires de Constantinople, qui étaient des bêtes peu gênantes, affectueuses, furent déportés en masse, par mesure de police, dans un îlot désert de la Marmara, appelé l'île Oxias. Ce fait, qui date de l'année 1910, frappa beaucoup les imaginations et n'a pu être oublié.

Cet article fut le début littéraire du dessinateur Sem.

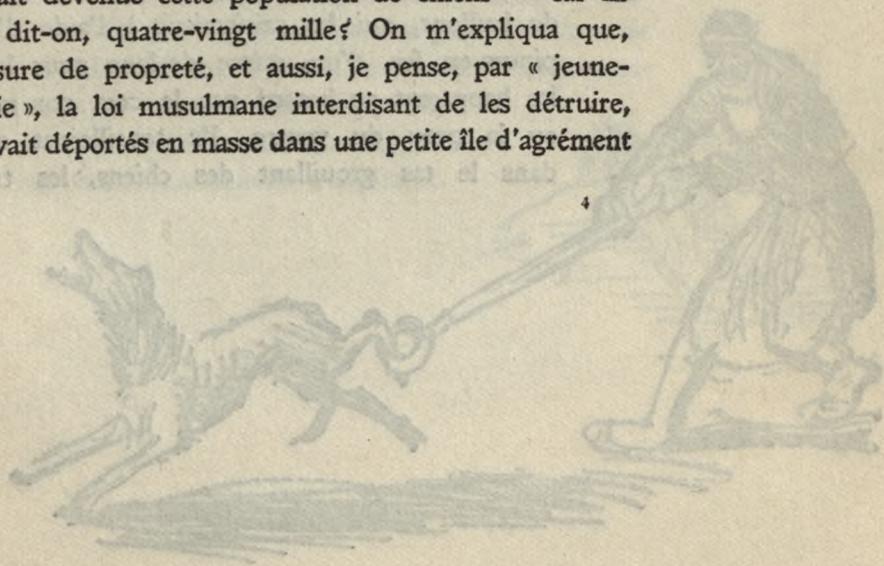


Octobre 1910.

EN effet, j'ai vu de près cette fameuse île des Chiens. C'était un hideux spectacle, et j'ai vraiment de la répugnance à en évoquer le souvenir. Enfin, voilà :

Mon ami J. H... m'avait invité à le rejoindre à Constantinople, sur son yacht, au mois de juillet dernier. En arrivant, je m'attendais, d'après la légende, à voir les ruelles de Stamboul uniquement pavées de chiens... et de bonnes intentions. Mais, à ma grande surprise, les chiens avaient presque tous disparu.

Qu'était devenue cette population de chiens — car ils étaient, dit-on, quatre-vingt mille? On m'expliqua que, par mesure de propreté, et aussi, je pense, par « jeune-turquerie », la loi musulmane interdisant de les détruire, on les avait déportés en masse dans une petite île d'agrément



de la mer de Marmara, appelée île Oxias, aux environs de Stamboul. Il courait déjà des bruits sinistres sur cette île ; on prétendait que ces malheureuses bêtes, privées d'eau et de nourriture, se dévoraient entre elles. Mais, au cours d'un dîner offert à mon ami par Talaat bey, ministre de l'intérieur, et auquel j'assistai, Son Excellence nous affirma avec un sourire rassurant que cette mesure avait été prise par Mouheddin bey, gouverneur de Péra ; que trente mille francs avaient été votés par le Parlement pour l'entretien de ces chiens, qu'ils étaient très bien soignés et nourris aux frais de l'Etat. Nous fûmes tout à fait tranquillisés, et même attendris à la pensée de ce mont Athos des chiens, de cette colonie idéale de bons toutous, vivant libres et heureux sur cette Isola-Bella...

Or, un beau soir, nous étant attardés dans un des faubourgs de Stamboul, dans le silence des petites rues désertes, nous fûmes surpris d'entendre des hurlements affreux, le bruit précipité d'une fuite, tout un tumulte de tuerie. Et nous vîmes accourir vers nous une des dernières bandes de ces pauvres chiens ; leur troupe hurlante passa tout près en nous bousculant, dans une panique de raffle. Ils étaient poursuivis, traqués, par trois brutes sordides, de terribles Kurdes à tête d'égorgeurs, le crâne enturbanné de haillons, qui les saisissaient à l'aide d'énormes pinces en fer, d'un mètre de long pour le moins, les happaient au hasard par le cou, par une patte ou la peau du ventre. Ils tenaillaient en plein dans le tas grouillant des chiens, les traînaient



dans la poussière et les cailloux, et les jetaient pantelants, comme de simples Arméniens, dans une espèce de tombereau attelé de buffles, d'où sortaient des grognements, un épouvantable vacarme de massacre.

Dès lors, nous étions fixés sur la sollicitude officielle et nous nous promîmes bien, à notre départ, de faire, en passant par la mer de Marmara, un détour jusqu'à l'île des Chiens.

Le yacht leva l'ancre le 12 juillet, à une heure de l'après-midi, par une chaleur torride. La mer, pâlie et déteinte par la lumière intense, était inerte, comme si, accablée par ce soleil, elle n'avait plus la force de remuer. Elle avait l'air de faire la sieste, et, accablé moi-même, je descendis dans ma cabine pour sommeiller un peu.

L'atmosphère était étouffante dans cette cabine. Le verre du hublot criblé de soleil brûlait comme une loupe. Etais-je obsédé par l'idée de ces chiens que j'allais voir et par les horreurs que j'avais entendu conter à leur sujet? Je fis des rêves affreux, hantés de peste et de pourriture, et dans mon sommeil le ronflement des ventilateurs, qui barattaient l'air alourdi, me donnait l'impression de grosses mouches bourdonnant autour de moi.

Je me levai en sueur et je grimpai quatre à quatre l'escalier du deck. Tout de suite, je fus saisi par une odeur de cadavres qui me suffoqua. Tout l'équipage, même les cuisiniers, était groupé sur l'avant du yacht, regardant avidement l'horizon. Je rejoignis sur la passerelle mes amis et le capitaine.

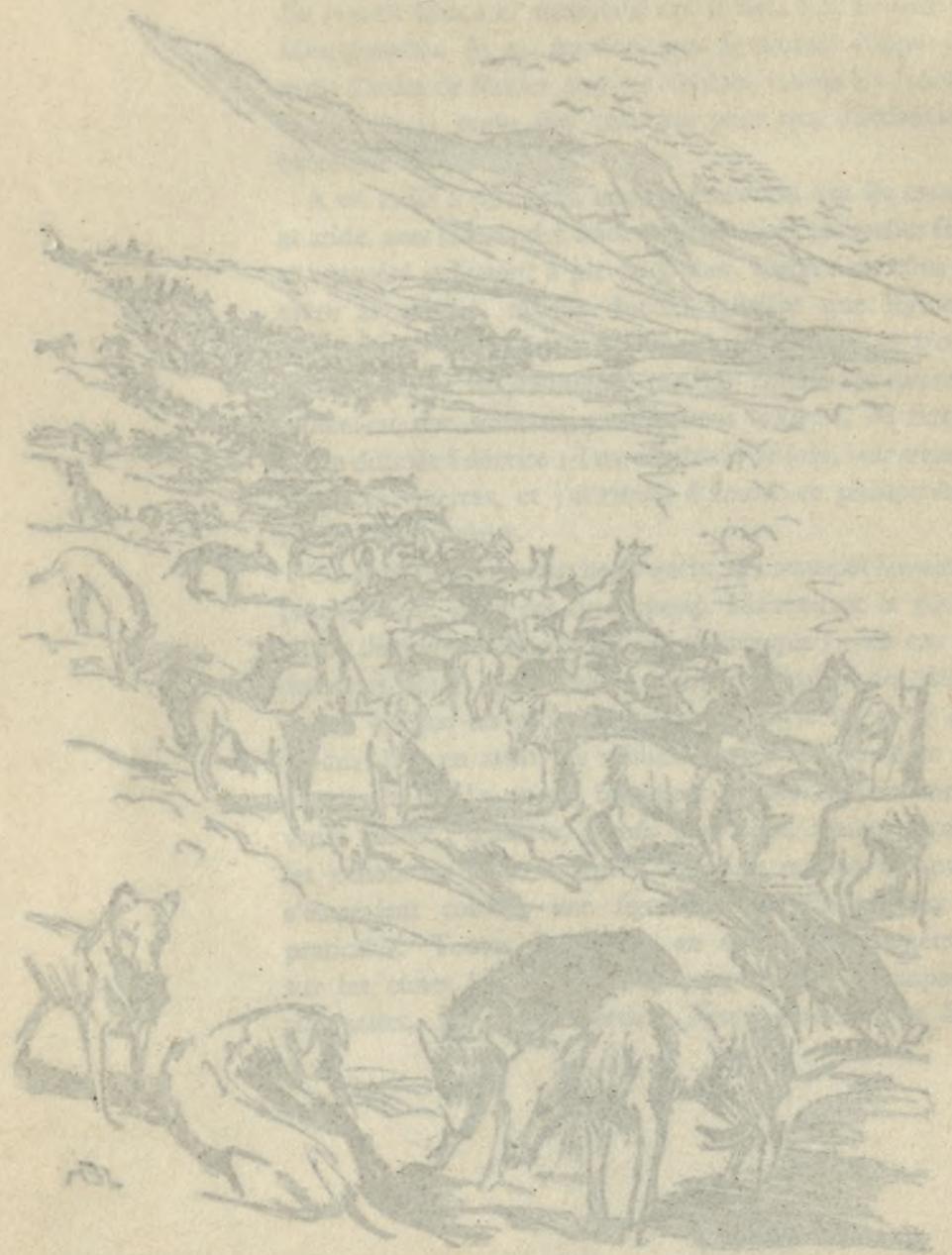


Ils avaient tous leur mouchoir sur le nez, tant l'odeur était insupportable. Je me souviens que le second donna vivement l'ordre de fermer tous les hublots, toutes les écoutilles et surtout la porte des cuisines, pour que l'intérieur du bateau ne fût pas infecté.

A un mille à peu près, nous apercevions une île escarpée et aride, sans la moindre trace de végétation, un rocher féroce et exaspéré jaillissant à pic de la mer, comme un cône jaunâtre et calciné, autour duquel volaient une légion de mouettes et de goélands. D'abord ébloui par la lumière aveuglante, je ne distinguai pas les chiens. Je percevais seulement une sorte de grouillement informe, de fermentation difficile à décrire ; il me semblait, de loin, voir trembler toutes ces pierres, et j'attribuai d'abord ce phénomène à l'effet de la chaleur.

On avait ralenti la marche du yacht, qui avançait lentement, prudemment, dans cet air empesté. Maintenant je pouvais mieux distinguer l'île : toutes ces pierres que j'avais cru voir danser et vibrer sous l'ardeur du soleil, c'étaient des chiens, jaunes comme les rochers, avec lesquels je les avais confondus. Il y en avait des milliers et des milliers. Les uns, amoncelés sur le rivage, bordaient la mer comme une vivante écume ; d'autres, juchés plus haut, avaient escaladé les pentes les plus escarpées, et leurs masses compactes s'étagaient comme une figuration de théâtre sur un praticable. Toutes les crêtes en étaient couronnées et, sur les cimes les plus élevées, on voyait se découper en silhouettes, sur le ciel ardent, leurs museaux et leurs





oreilles pointues. C'était comme une énorme pyramide de chiens !

A mesure que nous approchions, les détails se précisaient, et nous pouvions parfaitement suivre, même sans lorgnette, le hideux manège de ces malheureux animaux. Les plus nombreux se pressent, se bousculent sur la grève ; ils montent les uns sur les autres pour atteindre l'eau, cherchent à rafraîchir leurs membres cuits par le soleil et brûlés de fièvre. Beaucoup d'entre eux nagent, se battant dans la mer, se disputant des charognes qui flottent de tous côtés. Quelques-uns, à moitié morts de soif, essaient de boire l'eau salée. A terre, ce ne sont que sauvages mêlées de chiens qui s'arrachent des cadavres. Des groupes, fuyant la morsure du soleil, s'entassent dans les creux d'ombre et, comme les rayons tombent d'aplomb, ils utilisent les moindres saillies. D'autres enfin, atteints d'une sorte de folie, courent, s'agitent comme des possédés.

Leurs cris nous arrivent distinctement, portés par l'eau calme. Ce ne sont pas des aboiements, mais de longues plaintes humaines.

Soudain, le capitaine eut la curieuse idée de faire donner la sirène ; ces malheureux crurent à un appel. Je ne puis vous dire quelle clameur répondit de l'île maudite à ces beuglements de minotaure. Vous imaginez-vous cette montagne hurlante, ce rocher sinistre hérissé de gueules ouvertes, criant leur faim, sorte de Stromboli vomissant des plaintes et des râles ? Quelle vision ! Je ne puis l'évoquer sans me sentir le cœur soulevé.

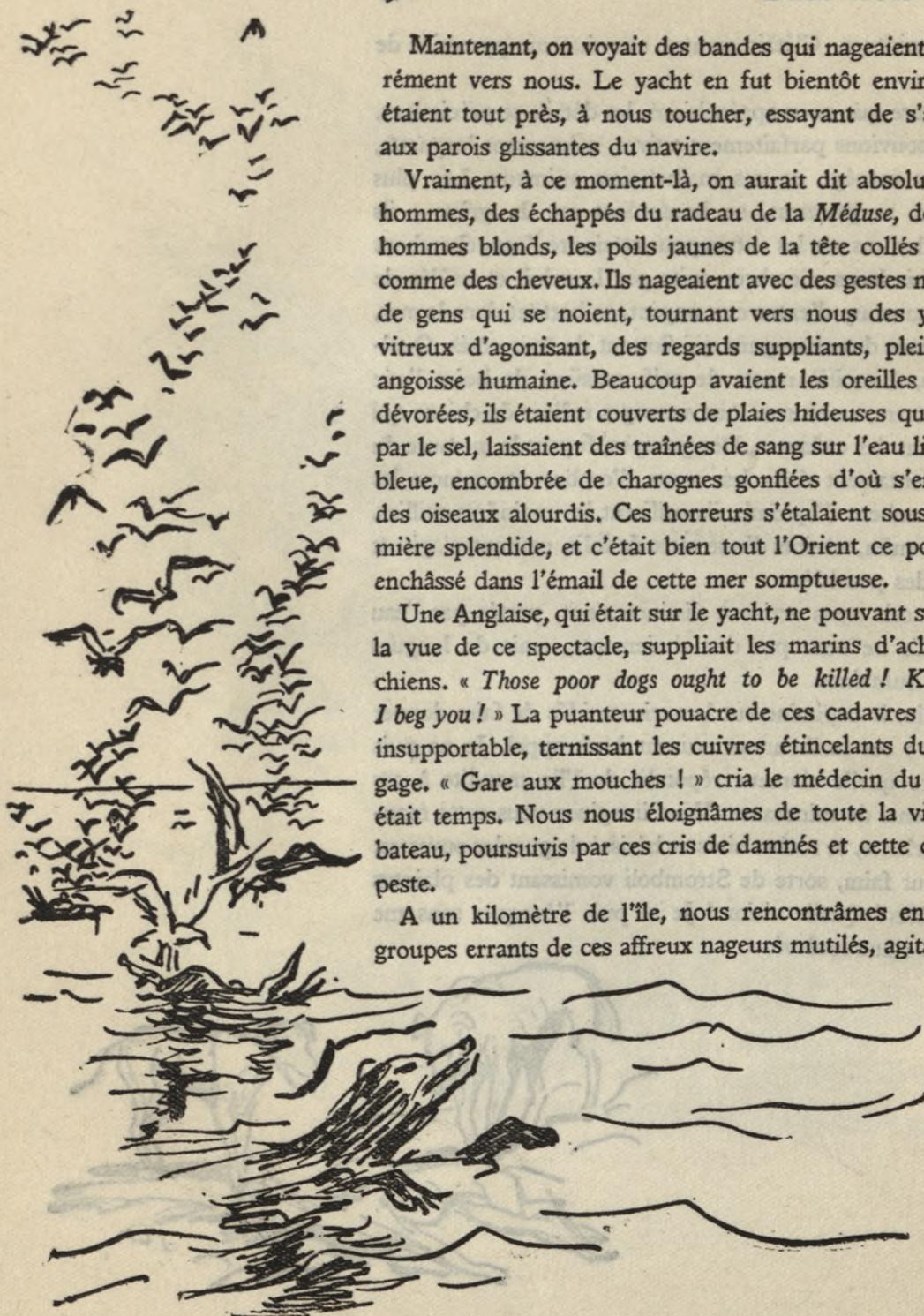


Maintenant, on voyait des bandes qui nageaient désespérément vers nous. Le yacht en fut bientôt environné. Ils étaient tout près, à nous toucher, essayant de s'accrocher aux parois glissantes du navire.

Vraiment, à ce moment-là, on aurait dit absolument des hommes, des échappés du radeau de la *Méduse*, de pauvres hommes blonds, les poils jaunes de la tête collés par l'eau comme des cheveux. Ils nageaient avec des gestes maladroits de gens qui se noient, tournant vers nous des yeux déjà vitreux d'agonisant, des regards suppliants, pleins d'une angoisse humaine. Beaucoup avaient les oreilles à moitié dévorées, ils étaient couverts de plaies hideuses qui, avivées par le sel, laissaient des traînées de sang sur l'eau limpide et bleue, encombrée de charognes gonflées d'où s'envolaient des oiseaux alourdis. Ces horreurs s'étaient sous une lumière splendide, et c'était bien tout l'Orient ce pourrissoir enchâssé dans l'émail de cette mer somptueuse.

Une Anglaise, qui était sur le yacht, ne pouvant supporter la vue de ce spectacle, suppliait les marins d'achever les chiens. « *Those poor dogs ought to be killed! Kill them, I beg you!* » La puanteur pouacre de ces cadavres devenait insupportable, ternissant les cuivres étincelants du bastingage. « Gare aux mouches ! » cria le médecin du bord. Il était temps. Nous nous éloignâmes de toute la vitesse du bateau, poursuivis par ces cris de damnés et cette odeur de peste.

A un kilomètre de l'île, nous rencontrâmes encore des groupes errants de ces affreux nageurs mutilés, agitant leurs

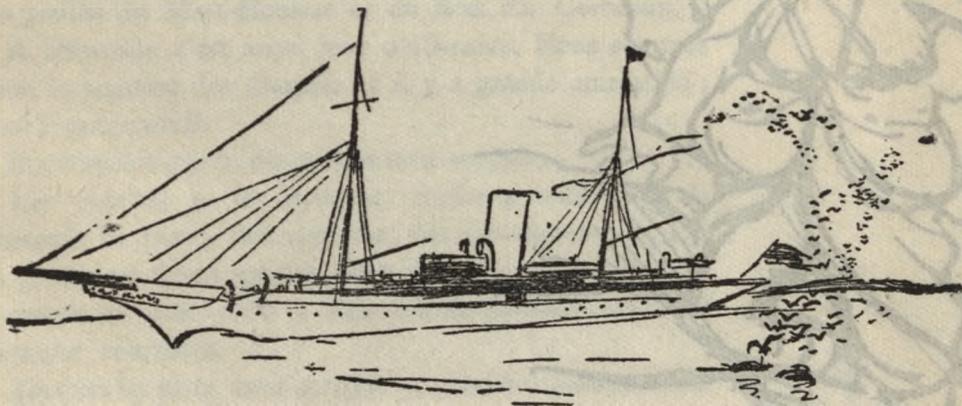


pattes comme des bras, avec des convulsions d'agonie, qui s'entêtaient à nous suivre et finissaient de se noyer dans le remous de l'hélice.

Au loin, nous aperçûmes un petit vapeur qui remorquait vers l'île deux gabarres chargées de cages. On apportait de Stamboul à ces affamés du « chien frais ». Peut-être est-ce ainsi que les Turcs entendent les nourrir...

Nous fûmes bientôt très loin, et ce hideux Montfaucon ne fut plus qu'un point noir sur la mer tendre et bleue comme une valse...

... Mais le soir nous ne pûmes dîner.



LE CHEMIN
des
dames.



septembre 1917

Septembre 1917.

JE viens de passer quelques jours à Deauville : il ne faut négliger aucun front. J'y ai noté d'ailleurs quelques impressions intéressantes. En voici une entre autres qui me paraît très significative des temps prodigieux que nous traversons.

La scène se passe au Tennis-Club, par une belle après-midi d'été, *glorious day*, comme disent nos amis anglais : glorieuse journée, en effet, car c'est ce même jour, que, dans un autre secteur, nos héroïques soldats enlèvent d'assaut les pentes du Mort-Homme et du Bois des Corbeaux.

A Deauville c'est aussi jour d'offensive. Nous sommes dans la semaine des tournois et il y a grande animation ; tout le gratin est là.

Sur tous les *courts*, des parties sont engagées.

Les joueurs et les joueuses, uniformément vêtus et chaussés de blanc, évoluent avec des mouvements prestes et précis, se figent soudain dans des attitudes de guet, la raquette en arrêt, prêts à s'élaner de nouveau avec une brusque souplesse.

De tous les côtés, on n'aperçoit que du blanc, des envolées



de jupes immaculées, des gestes blancs que le hâle des figures, des cous et des bras nus fait paraître plus blancs encore.

Des sweaters jaunes, rouges, bleus, capucine, pavoisent gaiement de nuances vives toutes ces blancheurs mouvantes, et, sur le fond de la mer d'un vert salé d'huître fraîche, au travers des hauts grillages qui entourent les vastes terrains géométriques, on distingue les balles rapides qui se croisent, semblent voler pareilles à de petites mouettes affolées, captives dans d'immenses volières.

Tous ces jeux aériens, entr'aperçus derrière la fine guipure des filets, ont une grâce encore plus légère et diaphane.

Au milieu du silence attentif des spectateurs, où se mêlent quelques uniformes anglais, on ne perçoit que le choc vibrant des raquettes, le bruit élastique et cotonneux des balles qui rebondissent sur le sol dur, le glissement des sandales aux semelles de corde, l'annonce monotone des points par les arbitres juchés, comme des stylites, sur de hautes chaises en métal. Parfois, des applaudissements discrets saluent les passes les plus réussies. Cette belle jeunesse, ivre de mouvement, est rayonnante de santé, d'allégresse physique.

Partout éclate l'ardente joie de vivre.

Sur ces *courts* nivelés, tirés au cordeau, d'une netteté sportive, tout est lumineux, limpide, d'une propreté hygiénique de nursery, qui fleure bon l'eau de lavande et la sueur jeune. Le bois clair des raquettes évoque l'idéale blancheur d'un pont de yacht bien gratté.

Au loin, l'Hôtel de Normandie aux innombrables fenêtres illuminées de géraniums, le Casino d'un blanc crémeux,



tout brodé de balustres, brillent au soleil sous un ciel lavé d'aquarelle où s'arrondissent d'aimables nuages en meringues. Délicieux tableau de la vie heureuse en flanelle et en souliers blancs. L'heure est exquise...

Mais, de temps à autre, des coups de canon tirés des polygones du Havre, à longs intervalles funèbres, secouent cet horizon paisible, bousculent cet enchantement... Lugubre rappel de la guerre noire et suffocante qui continue à faire rage là-bas... si loin.

Deux jeunes hommes, qui viennent de terminer une partie, prennent le thé avec leurs partenaires, deux charmantes jeunes filles. Ces deux joueurs, comme tous les autres, sont en correcte tenue de tennis. Rien ne les signale tout d'abord à mon attention. Mais, à les mieux regarder, je distingue dans leur attitude, leurs façons, un je ne sais quoi de mâle, de fier, qui me frappe. Leur aspect contraste singulièrement avec celui de certains éphèbes dernier cri, des *nuts* en argot londonien, qui, les cheveux rejetés en arrière d'un coup d'éponge et comme laqués, paradent devant les tribunes, tout fiers de montrer leur cou délicatement doré par un savant dosage de soleil, dans la blancheur d'un grand col de batiste largement rabattu sur un veston zébré de rayures voyantes.

Les deux jeunes hommes qui m'intéressent ont un tout autre genre. Leurs figures juvéniles, aux traits énergiques et comme durcis, sont plus rudement basanées et leurs cheveux sont courts. L'un est coiffé crânement d'un petit béret noir brodé d'un minuscule



cor de chasse en argent ; l'autre porte au-dessus du sourcil une cicatrice toute neuve. A leurs poignets luisent de petits bracelets en métal blanc, — leurs plaques d'identité. Je m'informe : ce sont deux lieutenants qui viennent passer ici dans leur famille leurs sept jours de permission.

Je suis assis à une table voisine, vaguement occupé à prendre quelques croquis. Tous les quatre sont installés sur de confortables rocking-chairs. Ils savourent leur délicate fatigue, contents d'avoir bien joué, de se sentir si à l'aise, la peau ventilée par le grand air à travers la trame de leur chemise en cellular. Encore un peu haletantes, toutes roses, toutes vibrantes de la partie vivement disputée, les jeunes filles rajustent en riant leurs cheveux, retenus selon la mode du jour par un large bandeau de faille. Ils forment ainsi un groupe charmant et sympathique et je ne puis m'empêcher de les écouter d'une oreille amie. Des bribes de leur conversation arrivent jusqu'à moi.

Ils échangent d'abord des propos légers et agiles, ils parlent tennis. Tout à coup, une des jeunes filles dit au jeune homme coiffé du béret :

- N'oubliez pas que nous jouons ensemble demain !
- Mille regrets, mademoiselle, mais c'est impossible. Mon petit camarade et moi, nous repartons ce soir même à 11 heures... Le clairon nous appelle.
- Comment, déjà finie la perme ?
- Déjà finie. Si la guerre est longue, les permissions sont courtes.
- C'est désolant ! Moi qui comptais absolument sur vous



pour gagner le handicap ! C'est épatant, vous savez, vous n'avez rien perdu. Vous êtes toujours la fine raquette d'avant-guerre.

— L'as des *courts* ! C'est qu'on joue au tennis là-bas. Seulement le filet est légèrement barbelé et les balles sont plutôt dures. Le lancement de la grenade, il n'y a rien de tel pour vous faire les bras.

— Alors c'est irrévocable ? Vous me laissez tomber ? Et où allez-vous, petits cachottiers ?

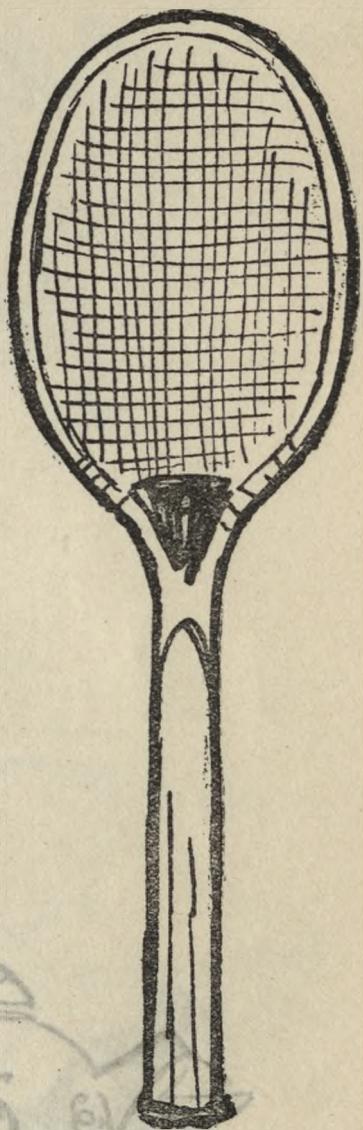
— Dans un assez vilain endroit, mademoiselle, mais qui a un si joli petit nom : le Chemin des Dames...

— Le Chemin des Dames ! quelle horreur ! On a vu ça dans l'*Illustration*. Mais c'est affreux !

Et tout naturellement la conversation passe du tennis à la guerre, saute avec une aisance inouïe des propos les plus enjoués à des récits de cauchemar, pleins de boue sanglante, de liquides enflammés et de gaz empoisonnés. Du même ton posé, sans la moindre recherche de l'effet, d'une voix plus basse cependant, avec une pointe de gravité, le lieutenant de chasseurs raconte, en buvant son thé à petites gorgées, une histoire de tank à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Mon bataillon avait pour mission de suivre les chars d'assaut. Ils n'allaient pas mal. Avec leurs tôles camouflées, badigeonnées de taches bizarres, jaunes, vertes et noires, ils se traînaient, sautaient lourdement comme de gros crapauds gonflés de venin.

« Tout à coup en voici un qui culbute dans un énorme entonnoir. Il ne bouge plus : c'est la fâcheuse panne. Aussitôt je vois jaillir de ses flancs, par la petite porte basse, un

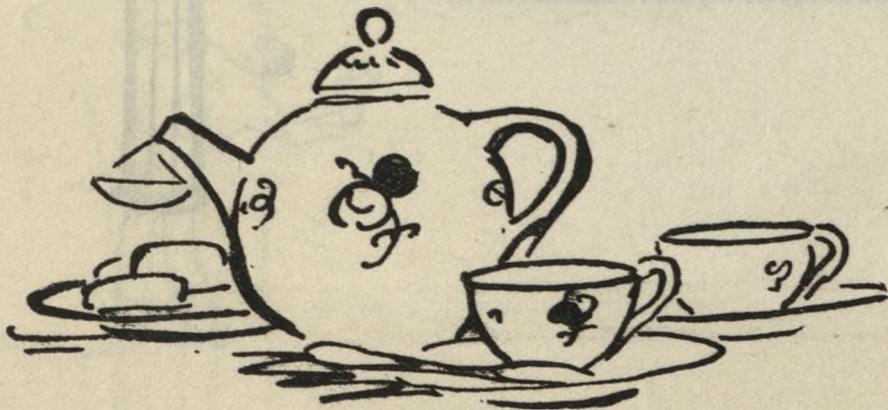


homme qui se met à courir en rond comme un fou. Je le reconnais : c'est mon pauvre ami X... Il tourne sur lui-même avec d'affreuses contorsions, secouant frénétiquement sa tête d'où jaillissent des gouttes de liquide. De loin, je crois que ce sont des gouttes de sueur. Il fait chaud dans ces outils-là ! Demandez au camarade qui en pilotait un ! Mais ça n'était pas de la sueur, c'était du pétrole enflammé : il brûlait, le malheureux ! A cause des éclatements nous ne pouvions pas entendre ses cris. Mais on voyait bien qu'il hurlait... Et pas moyen d'aller à son secours. Les Boches avaient repéré le tank et les obus pleuvaient, soulevant des gerbes de craie blanche — on aurait dit des geysers de farine. Plus près de nous un autre char continuait à ramper. Des Boches l'entouraient. Brusquement l'un deux, une espèce de colosse, saisit d'une main le canon de la mitrailleuse qui sort du tank, s'efforçant de détourner les balles pendant que, de l'autre main, il essaye de lancer une grenade dans l'intérieur par l'ouverture de la meurtrière. Il rate son coup : la grenade bute sur la tôle et lui éclate en plein dans la figure. Il s'abat élaboussé de sang et je vois sa tête qui se vide avec des glouglous comme une carafe de vin. »

Le lieutenant s'arrête un instant pour faire fondre son sucre.

Et puis ce sont d'épouvantables descriptions du champ de bataille le soir, après l'attaque, sous les lueurs spasmodiques des projecteurs, des magmas de cadavres allemands collés en tas gluants par le sang caillé, des morts recroquevillés qui semblent se tordre de rire, la bouche grande ouverte.

Puis il y a un silence, un court recueillement... Les mesures



d'un rag-time, venues de quelque villa, arrivent par risées, portées par le vent suave. On entend toujours la voix monotone des arbitres juchés sur leurs hautes chaises qui annoncent les points : *thirty all... deuce... advantage...*

La conversation continue :

— Vous avez des sandales épatantes, d'où viennent-elles ?

— C'est du Broquedis. Seulement faut se méfier : les œillets déchirent souvent les bas... et en ce moment, les bas de soie...

Une jeune fille en sweater vert amande passe près du groupe.

— Vous savez, il y a un *court* libre. Si vous voulez jouer il faut se trotter.

— Chic !

Tous se lèvent, ramassent leurs raquettes et courent la rejoindre.

.....

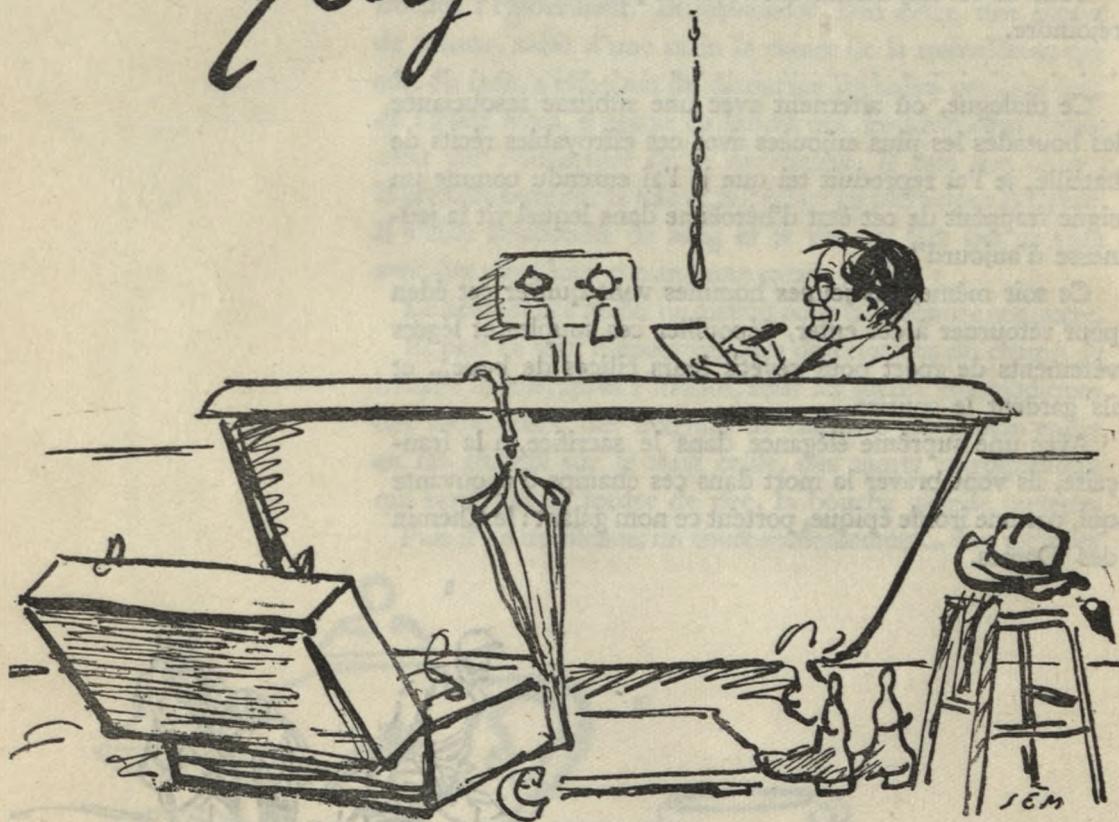
Ce dialogue, où alternent avec une sublime insouciance les boutades les plus enjouées avec ces effroyables récits de bataille, je l'ai reproduit tel que je l'ai entendu comme un signe frappant de cet état d'héroïsme dans lequel vit la jeunesse d'aujourd'hui.

Ce soir même, ces jeunes hommes vont quitter cet éden pour retourner à cet enfer, dépouiller ces souples et légers vêtements de sport pour revêtir leurs cilices de boue... et ils gardent le sourire.

Avec une suprême élégance dans le sacrifice, à la française, ils vont braver la mort dans ces champs d'épouvante qui, par une ironie épique, portent ce nom galant : le Chemin des Dames.



Le Couronnement du roi Georges V



LE COURONNEMENT DE GEORGE V 33

de la même manière élargit à mi-corps d'une rangée de
sages. C'est quelque homme à l'air sérieux en costume
avec un haut-collier dans une attitude dédaigneuse. Il
tient dans une main une canne devant des choses vides.
Le second est l'air de Saint-James Street. Les
lunettes sont défilées, et les cannes sont
dans une main. Les deux autres sont en costume de
lunettes et de cannes.

Juillet 1911.



J'AI vu les fêtes de Londres, en simple curieux et n'ai pu observer qu'un tout petit coin de ce grandiose spectacle. J'arrive un peu fatigué et ahuri, les yeux encore éblouis de splendeurs, les oreilles étourdies de coups de canon : je vais déballer à la hâte, sans ordre, comme on défait une malle, mes impressions toutes fripées des faux plis du voyage.

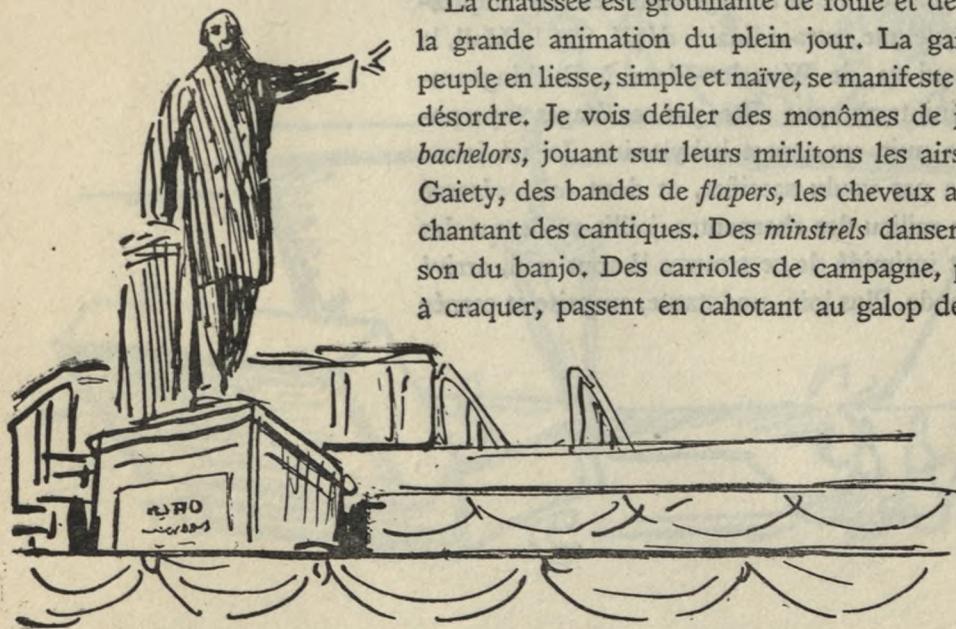
... Je débarque le mercredi soir, à 11 heures, à Charing-Cross, et, tout de suite, j'aperçois les énormes tribunes qui masquent l'entrée de la gare, le long du Strand. Elles sont de proportions gigantesques, tendues de rouge, et donnent, dès l'arrivée, par la solennité de leurs gradins déserts, l'impression d'attendre quelque extraordinaire défilé. Sur le Mall, la grande avenue qui va de Waterloo-Place à Buckingham-Palace, leur file ininterrompue offre, par ses étages superposés escaladant la nuit, un aspect babylonien. Ici un jeune arbre, qu'on n'a pas voulu sacrifier, et dont on a réservé la place au beau milieu des charpentes, jaillit au-dessus des banquettes, tout intimidé de se trouver là tout seul, arrivé avant tout le monde. Plus loin, une statue, surprise et cernée



de la même manière, émerge à mi-corps d'une rangée de sièges. C'est quelque homme d'Etat fameux en redingote ; avec ses bras ouverts dans une attitude déclamatoire, il paraît faire une conférence devant des chaises vides...

Je parcours Pall Mall et Saint-James street. Les rues sont absolument défigurées, méconnaissables. On ne sait où on est, ni à quelle époque : est-ce au moyen âge, est-on au Japon ou en Chine ? Toutes les façades, d'où les boutiques et les fenêtres ont disparu, sont entièrement recouvertes de façades nouvelles en bois, ornées de loggias, de balcons, de galeries d'une architecture bizarre et inclassable, d'une fantaisie et d'une variété infinies, installées et construites comme pour rester à demeure, — tout cela multicolore, chargé de crépines, de couronnes, de festons, d'emblèmes, de guirlandes et de draperies pompeuses comme des rideaux de théâtre. C'est une véritable mascarade de maisons, un carnaval de façades, — spectacle inattendu, auquel les illuminations, que règlent des électriciens perchés sur de hautes échelles roulantes, prêtent leur magie.

La chaussée est grouillante de foule et de voitures. C'est la grande animation du plein jour. La gaieté de tout ce peuple en liesse, simple et naïve, se manifeste sans le moindre désordre. Je vois défiler des monômes de jeunes gens, de *bachelors*, jouant sur leurs mirlitons les airs populaires du Gaiety, des bandes de *flapers*, les cheveux au vent, riant et chantant des cantiques. Des *minstrels* dansent des gigues au son du banjo. Des carrioles de campagne, pleines de gens à craquer, passent en cahotant au galop de leurs chevaux



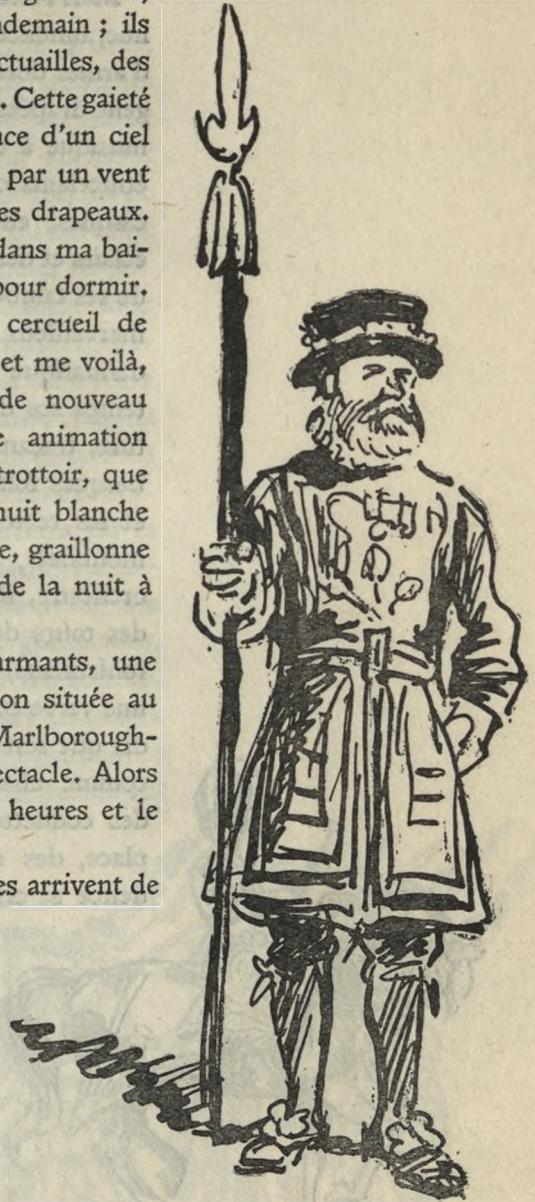
enrubannés aux couleurs du roi. Les suffragettes elles-mêmes ont désarmé, et, groupées sur de petites voitures ornées de pancartes, elles se joignent à la joie universelle.

Les bords du trottoir sont garnis de pauvres gens assis, gardant des places pour la procession du lendemain ; ils ont apporté des couvertures, des paniers de victuailles, des bouteilles de pale ale, et s'appêtent à réveiller. Cette gaieté nocturne et un peu lourde éclate sous la menace d'un ciel pluvieux, où de gros nuages noirs sont chassés par un vent violent, qui fait palpiter les étoffes et claquer les drapeaux.

Il est 2 heures du matin, je vais me coucher dans ma baignoire, — car c'est tout ce que j'ai pu trouver pour dormir. Je passe une assez mauvaise nuit dans ce cercueil de faïence ; dès 5 heures, je sors de mon bain sec et me voilà, courbaturé et un peu maussade, arpentant de nouveau Saint-James street. C'est toujours la même animation intense, la même foule. Les pauvres gens du trottoir, que j'enviais du fond de ma baignoire, ont passé la nuit blanche et ils ont bien mauvaise mine. Tout cela grelotte, grailonne et tousse, et cherche à combattre l'humidité de la nuit à grands coups de whisky.

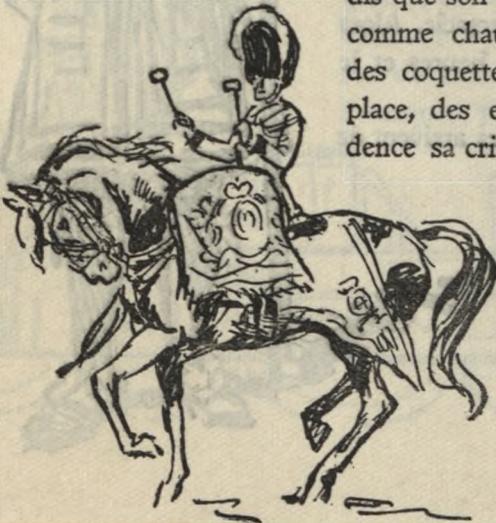
J'ai trouvé, grâce à l'amabilité d'amis charmants, une place excellente au premier étage d'une maison située au coin de Pall Mall et de Saint-James, en face de Marlborough-House, d'où je pourrai voir à merveille le spectacle. Alors commence une attente interminable ; il est 7 heures et le cortège ne passera qu'à 2 h. 1/2.

... Enfin, on arrête la circulation, et les troupes arrivent de



toutes parts. Les grenadiers rouges font la haie et, tout le long de Pall Mall, ils mettent une bordure éclatante de géraniums aux massifs sombres de la foule tassée sur les trottoirs.

Mais l'heure avance ; une vaste rumeur, du fond de l'avenue, annonce l'approche du cortège. Voici d'abord les hérauts d'armes dorés et redorés, sonnant de leurs trompettes d'argent drapées d'étendards. Puis une fanfare éclate : c'est la musique à cheval des horse guards. Avec ses instruments étincelants comme des soleils doublant l'éblouissement des casques, elle passe aveuglante et bruyante, lançant des éclairs et des éclats de tous ses cuivres au milieu du tonnerre de ses tambours. Mais tous les hourras sont pour le timbalier merveilleux qui précède et conduit la bande. Revêtu d'une dalmatique de brocart, il frappe alternativement à contre-temps ses deux timbales accrochées aux flancs de sa monture, traçant dans l'air avec ses minces baguettes des arabesques folles, des majuscules et des paraphes, les croisant et les recroisant, les mêlant, les faisant tourbillonner en moulinets vertigineux. Dans une frénésie d'homme-orchestre, il joue des deux mains, avec des ronds de bras, des tours de bâton, des carambolages, des roulades et des roulements, se livrant à des fantaisies inouïes, déployant une verve et une adresse étourdissantes de jongleur, — tandis que son cheval pie, l'encolure arrondie en clef de sol, comme chaussé d'escarpins, se dandine en mesure avec des coquetteries de beau valseur, des petits balancés sur place, des entrechats et des jetés battus, agitant en cadence sa crinière enrubannée et ses pompons, au rythme



balancé de ses deux tambours drapés de housses chamarrées. Il se rengorge et fait la roue et, de sa tête ornée d'un plumet vert, il paraît s'encenser lui-même et répondre avec une grâce maniérée de danseur, aux applaudissements qui saluent son passage.

Puis voici l'escadron somptueux des horse guards, géants blonds et roses, tout argentés comme de modernes Lohengrins, coiffés sur le nez du haut casque au cimier arrosé d'une pluie de crins blancs et terminé en motif de fontaine. Laqués de blanc et de rouge, ils sont revêtus de cuirasses bombées, qui reflètent toute la lumière du ciel et les couleurs mouvantes des drapeaux comme des boules de jardin. Ils sont tellement luisants et fourbis, tellement tous pareils, qu'ils semblent pour cette fête avoir été peints et nikelés à neuf : ce sont des panoplies vivantes. Assis dans leurs selles de mouton blanc, d'une main gantée de grands crispins de clodoche, ils maintiennent leurs énormes chevaux d'un noir apprêté de chapeau de soie. Hautains et pleins de morgue, la tête enraînée comme celles de leurs montures par la jugulaire de leurs casques qui leur bride le menton, ils s'avancent imposants et superbes, dans des éclairs de métal, des craquements de cuir verni et des cliquetis de gourmettes.

En contraste, voici venir les coloniaux, les Australiens, les soldats du Cap, coiffés crânement de leurs chapeaux boërs, leur carabine ternie sur la cuisse, vêtus de kaki, patinés et comme roussis par la fumée des batailles ; ils présentent l'image farouche de la guerre moderne.



A leur suite apparaissent les scotch guards aux vestes rouges, les pieds guêtrés de blanc, les mollets nus, roses comme du jambon, sous le *kilt* vert et bleu. Coiffés de leurs hauts *butzbies* à chenilles, le *dirk* fiché dans le bas roulé, la triple *claymore* au côté, le *sporrán* battant leurs flancs de sa crinière, ils vont de leur pas souple de montagnards et le plaid, accroché à l'épaule, vole au rythme alerte de leur marche. Ils sont entraînés par les airs sauvages, nostalgiques, aigres comme du petit-lait, bêlants et nasillards des bag-pipers qui soufflent d'une haleine infatigable dans leurs cornemuses gonflées comme des réservoirs à musique.

Et le défilé continue, fastueux et magnifique... Voici les rajahs et les maharajahs, tous les princes de l'Inde, figures dédaigneuses et farouches, au regard de tigre, à la barbe symétrique nouée sur les oreilles. Couverts de caftans de soie aux nuances adorables, brodés et rebrodés d'or, — à faire rêver M. Poiret lui-même, — la tête serrée dans des turbans de cachemire criblés de gemmes, ils passent, laissant derrière eux un effarement, une griserie de couleurs qui évoquent les splendeurs d'un autre soleil et les merveilleux cortèges venus du fond d'un passé fabuleux. Ils sont là pour témoigner de l'immensité de l'empire britannique. Ils s'éloignent dans un bruit somptueux de perles et des étincellements de diamants.

A peine suis-je remis de ces émerveillements que surgissent les voitures de gala des princes et des pairs. Les calèches aux caisses blasonnées, haut suspendues sur leurs



huit ressorts, balancent au pas de parade de leurs carrossiers harnachés d'or leurs cochers poudrés, droits sur leurs sièges larges comme des canapés, et leurs grands diables de laquais à bicorne qui se cramponnent à l'arrière. On devine, à l'intérieur, le rougeoiement des uniformes, la blancheur des hermines et les orfèvreries des couronnes ; et la foule salue par ses cris de surprise et de joie, à mesure qu'ils se succèdent, les équipages aux nuances variées, comme des fusées de couleur.

Enfin, précédé par un mascaret d'acclamations qui roule sur la multitude enfiévrée, apparaît au fond de Pall Mall le carrosse du roi. Le chant du *God save the king* court comme une risée ; il grandit et se rapproche et, dans une tempête de hourras, au milieu des chapeaux et des mouchoirs qui s'agitent dans un enthousiasme délirant, dans une émotion presque sacrée, voici venir les huit chevaux fleur de pêcher, énormes, pareils aux genêts d'Espagne des tableaux de Velasquez, leurs crinières nattées de rubans pourpres, à ce point recouverts et alourdis de caparaçons cloutés d'or, de résilles et de pendeloques qu'ils ont l'air chargés de reliques ; ils se dandinent de leur pas théâtral entre les valets et les hallebardiers qui les encadrent et traînent le colossal carrosse d'or cru, rutilant sous le ciel obscur, — sorte de trône roulant, qui oscille pesamment sur ses roues en soleil. A la portière galope lord Kitchener, le héros de Khartoum, en grand uniforme, le bâton de maréchal au poing. A travers les vastes glaces, on aperçoit, idole hiératique dans des



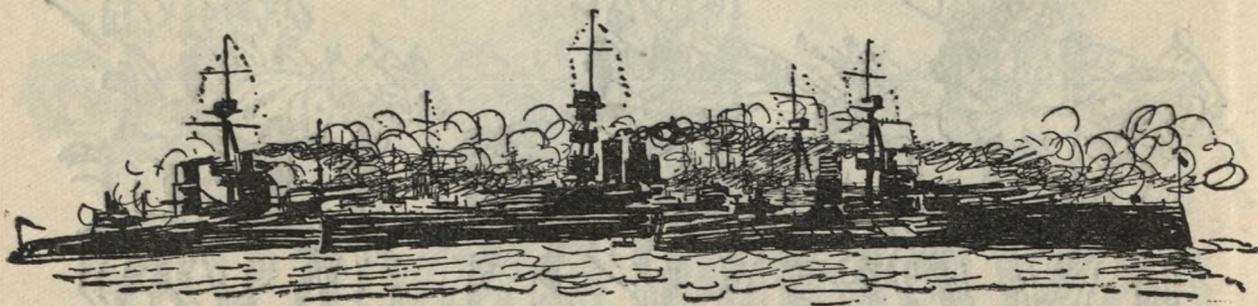
splendeurs de tabernacle, le roi, coiffé jusqu'aux oreilles de sa tiare étincelante comme un lustre. Le reflet de sa barbe blonde lui fait un visage doré ; il salue de la tête, tenant d'une main le sceptre et de l'autre le globe, et me cache la reine dont je ne puis voir que la traîne rouge étalée sur les coussins cramoisis.

... Il était une fois un roi et une reine... C'est bien ainsi que les concevait mon imagination émerveillée d'enfant, quand j'admirais, sur les images d'Epinal, Peau d'Ane ou Cendrillon dans de pareils carrosses barbouillés d'ocre, jaunes comme les citrouilles d'où la bonne fée les avait fait sortir. Cette impression s'accroît encore au passage des enfants royaux dans un équipage également doré. La petite princesse Mary semble une reine en miniature, à côté du prince de Galles qui, avec sa grosse couronne trop lourde pour sa jeune tête, a l'air d'un petit roi pour rire... Couple charmant qu'on dirait échappé d'un conte de Perrault.

Ainsi s'achève, après un dernier défilé caracolant de princes et de généraux, rouge et or comme des livres de prix, cette férie inoubliable qui me laisse courbaturé, ébloui, avec le regret d'avoir mal vu, les yeux aurifiés comme des dents, si j'ose dire, par tout cet éclaboussement d'or..!

LA REVUE NAVALE

A bord du *Prince of Wales*, sur la haute passerelle, déjà toute fleurie des toilettes claires des charmantes invitées auxquelles les officiers font les honneurs de leur navire, je

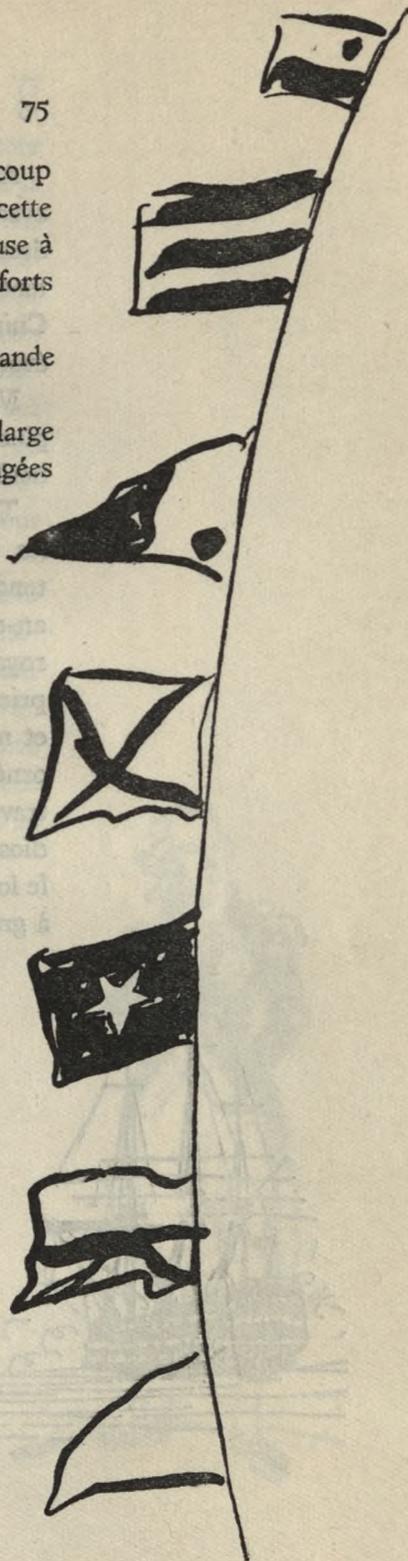
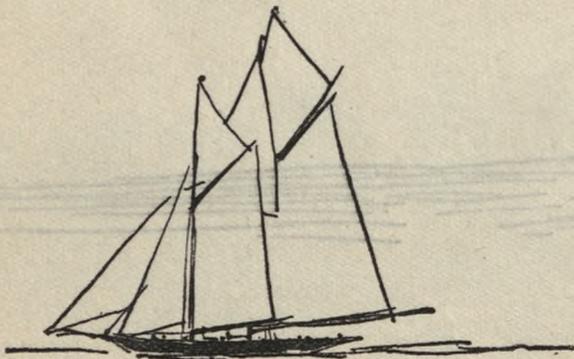


suis merveilleusement placé pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette prodigieuse ville de fer, de cette colossale Venise noire qui s'étend sur la mer houleuse à perte de vue, et couvre tout l'horizon jusqu'aux vieux forts à damiers qui gardent l'entrée du Solent.

Au-dessus de cette assemblée immobile passent la grande agitation du vent et la vie mystérieuse des signaux.

Je suis au centre d'une imposante avenue de navires, large de 400 mètres. La mer, enserrée entre deux rangées de vaisseaux qui, ainsi vus en enfilade, paraissent, par un effet de perspective, rapprochés les uns des autres, donne l'impression d'un grand fleuve écumeux, d'un Rhin de légende, bordé sur ses deux rives de châteaux et de forteresses farouches, garnis de tours et de donjons.

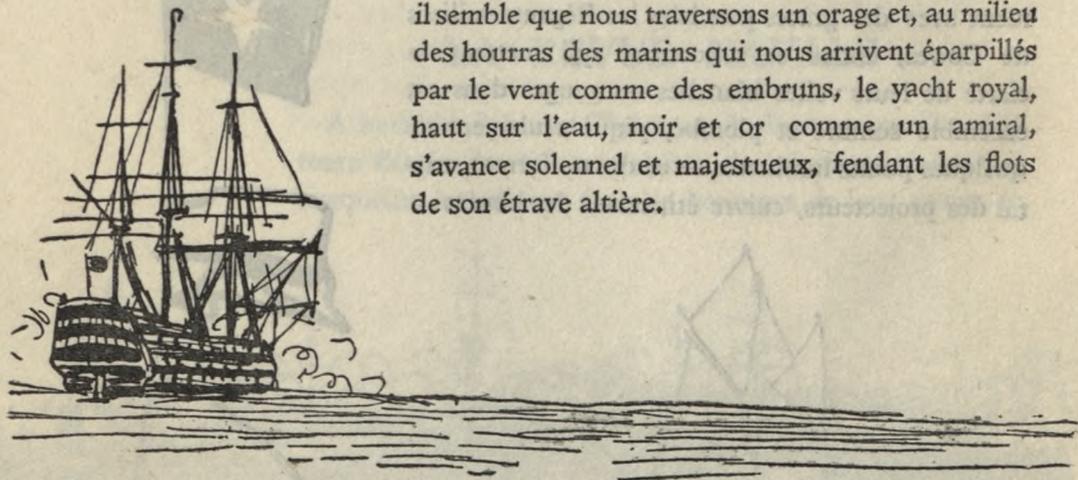
Les dreadnoughts, accroupis sur l'eau, alignent à l'infini leurs coques grises toutes pareilles, leurs superstructures compliquées et leurs mâts à tourelles, avec la double menace de leurs énormes canons qui jaillissent furieusement de leur carapace, tendus comme des trajectoires, et semblent montrer le poing à l'horizon. Autour des monstres noirs évoluent avec des grâces penchées les élégants voiliers de Cowes, cotres et schooners, qui mettent la clarté de leurs voiles blanches ou rouges dans cet ensemble sombre et plombé, piqué seulement de quelques points lumineux, — or des uniformes, cristal des projecteurs, cuivre étincelant des bouées.



A droite, j'aperçois notre *Danton*, qui fait bonne figure avec ses cinq cheminées, ses lignes sobres. Plus loin se dressent les immenses mannequins d'osier noir qui surmontent le cuirassé américain. Ici, éclate le pavillon jaune de la Chine et, là, le drapeau blanc éblouissant de rouge du Japon évoque les souvenirs sanglants et glorieux de Tsoushima.

Malheureusement il pleut et, sous l'averse qui les fait plus gluants, les vaisseaux prennent l'aspect de crustacés hérissés de piquants.

Tout à coup, au signal d'un coup de canon lointain, sur les trois cents navires, d'un seul essor, montent et se tendent les pavois multicolores, radieux comme des arcs-en-ciel et aussitôt, comme par magie, la pluie cesse. Le yacht royal entre dans le Solent ; la revue va commencer. On nous prie, sur l'ordre du roi, d'évacuer le pont et la passerelle et nous nous réfugions dans les appartements de l'amiral, ornés de fleurs, qu'éclaire le reflet dansant des vagues. A travers les larges sabords de l'arrière, nous voyons le grandiose spectacle. Les équipages se sont déployés en broderie le long des bastingages. Les canons tonnent de toutes parts, à grands coups sourds et ouatés ; nous sommes environnés de tonnerre et d'éclairs, de nuages chargés de foudre ; il semble que nous traversons un orage et, au milieu des hurras des marins qui nous arrivent éparpillés par le vent comme des embruns, le yacht royal, haut sur l'eau, noir et or comme un amiral, s'avance solennel et majestueux, fendant les flots de son étrave altière.

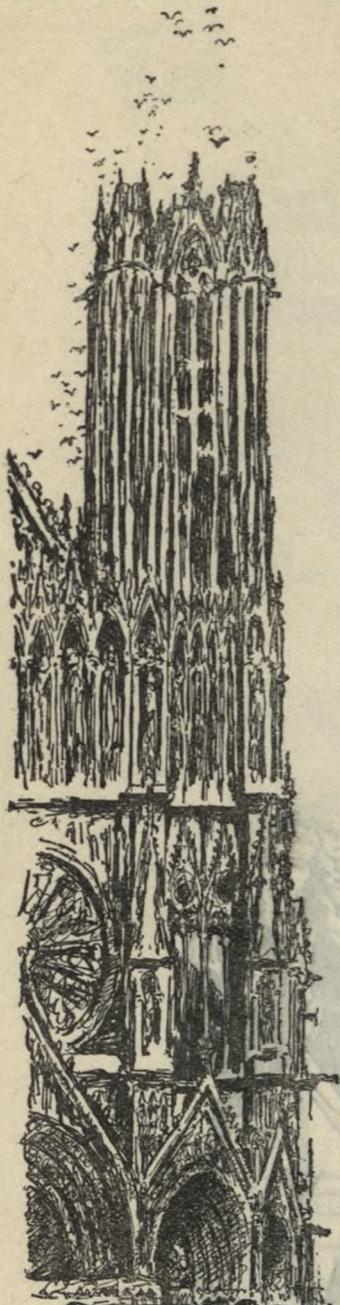


Toute cette armada prodigieuse apparaît grandie encore dans cette fumée héroïque. C'est comme une apothéose à la Turner, au milieu de ce fracas de combat naval qui fait vibrer au loin le vieux *Victory* où palpita l'âme de Nelson...

... Le soir j'allai contempler des hauteurs qui dominant Portsmouth la splendide fête nocturne qui termina cette journée historique. Les guirlandes de feu dessinant les silhouettes des mâts et des tourelles embrasaient le ciel sur une immense étendue ; et l'on croyait voir trembler au loin, dans la nuit émerveillée, un Stamboul de rêve qui alignait à l'infini ses irréelles mosquées, illuminées pour quelque féerique ramadan.

... Le lendemain, de grand matin, je traversai Londres pour aller prendre le train du retour. Les tribunes achevaient de déteindre sous la pluie et devant Buckingham Palace, recueilli et attristé sous sa couche de suie, je vis, perché familièrement sur le globe impérial que tient dans sa main la statue colossale de la reine Victoria, un tout petit oiseau revenu après ces fêtes, qui chantait gaiement de sa petite voix fragile...





La Cathédrale de Reims

Mai. 1917



MAI 1917.

La cathédrale agonise. Une de ses tours, frappée à mort, est sur le point de s'écrouler. Je voudrais, après tant d'autres, apporter mon témoignage et la décrire telle que je l'ai vue alors qu'elle n'était que blessée : — ruine encore superbe, pathétique et suprême souvenir qui va bientôt disparaître sous les coups acharnés de l'ennemi. J'arrivai à Reims en automobile. De loin, l'énorme silhouette de la cathédrale, dominant la ville, m'apparut presque intacte ; mais, après avoir traversé les quartiers dévastés par les obus, quand je débouchai devant la façade, je fus saisi d'une profonde émotion.

Hagarde et toute sombre la cathédrale se dressait sur la place déserte, nivelée par le bombardement ; au milieu de l'amas de décombres des édifices et des maisons écroulés à ses pieds, elle semblait plus haute et plus imposante dans son isolement tragique de ruine.

Cette façade ouvragée comme un reliquaire, où régnait, depuis sept cents ans, tout un peuple de statues assemblées





sous ses ogives fleuries en un pompeux concile de saints, d'archanges et de rois, cette façade fascinatrice, aux mille visages, intimidante comme une foule, qui, surplombante et penchée vers vous, semblait-il, vous regardait de tous les yeux des personnages souriants ou graves groupés autour de ses trois porches, — toute cette vie fervente n'est plus qu'une sorte de charnier de pierres.

Partout des têtes coupées, des membres broyés, écartelés, des faces épouvantablement défigurées par d'atroces brûlures, des corps informes, écorchés vifs, aux mutilations compliquées, — un terrifiant étal de suppliciés exposés là, sur ces murs calcinés, comme les dépouilles sanglantes que les barbares clouaient jadis aux portes des villes saccagées. Des vierges martyrisées sont encore en prière, les yeux baissés dans des visages extatiques sans nez et sans bouche ; des évêques avec un tronçon de bras continuent le geste de bénir ; des anges aux ailes brisées gardent leur sourire mystérieux et, dans l'admirable calvaire qui figure au tympan de gauche, le Christ, sous sa couronne d'épines, n'a plus de face, comme si ses traits étaient restés entièrement fixés sur le voile de sainte Monique... Tous ces restes, tous ces cadavres de statues, que l'on ne peut pour la plupart identifier, sont roussis, corrodés par l'incendie et, pour compléter encore l'impression de géhenne et de mort, des oiseaux noirs tournent dans le ciel qu'ils emplissent de leurs croassements...

La façade ainsi meurtrie était, certes, douloureuse à voir ; mais elle était encore belle d'une beauté grandiose et désolée, avec tout le prestige de son martyre. Les pierres, sous l'action

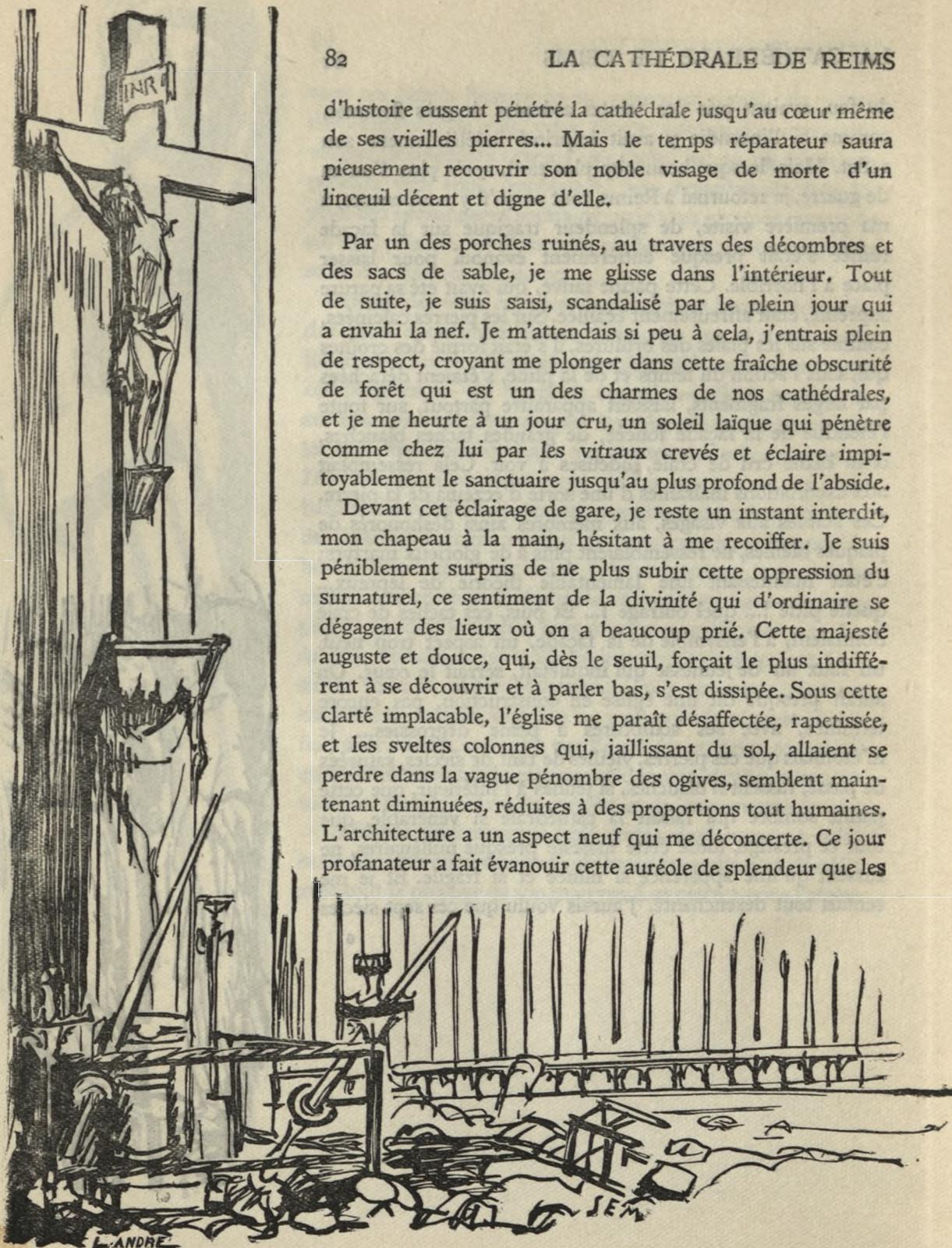
du feu, avaient pris des teintes ardentes de grès flammés, comme si l'incendie y avait imprimé indélébilement son reflet. Mais, lorsque beaucoup plus tard, après plus d'un an de guerre, je retournai à Reims, tout ce qu'il y avait encore, à ma première visite, de splendeur tragique sur la façade ruinée s'était presque entièrement évanoui pour laisser place à l'horrible. Cette patine fauve, qui avait été sa parure suprême, était affreusement écaillée. Sur les pierres calcinées, comme sur les plaies des brûlures, il s'était formé des croûtes qui, sous l'action du temps et de la pluie, s'étaient détachées par larges fragments, laissant apparaître partout, sur toute l'étendue de la façade foncée, de grandes taches blanches, d'un blanc cru de craie, hideuses à voir. Cela ressemblait aux excoriations malsaines d'une sorte d'eczéma de la pierre. Ces statues aux visages, aux membres ainsi déshonorés de plaques blêmes, ne ressemblaient plus à de glorieux martyrs; c'était maintenant une lamentable théorie de lépreux... quelle pitié !... quel outrage !... Et puis, ces taches de craie donnaient, à l'ensemble de la façade, un aspect trop neuf, un faux air de jeunesse qui inquiétait, serrait le cœur. On aurait presque dit une église en construction, pas encore terminée, avec ses sculptures à peine dégrossies... Je m'étonnais que ces pierres, vieilles de tant de siècles, saturées de passé, fussent si blanches, si jeunes à l'intérieur, que cette patine sombre qui faisait la cathédrale si vénérable, que tout ce prestige, toute cette majesté presque millénaires, ne fussent qu'une apparence si mince et si fragile. Et je me sentais tout désenchanté. J'aurais voulu que ces sept siècles



d'histoire eussent pénétré la cathédrale jusqu'au cœur même de ses vieilles pierres... Mais le temps réparateur saura pieusement recouvrir son noble visage de morte d'un linceuil décent et digne d'elle.

Par un des porches ruinés, au travers des décombres et des sacs de sable, je me glisse dans l'intérieur. Tout de suite, je suis saisi, scandalisé par le plein jour qui a envahi la nef. Je m'attendais si peu à cela, j'entrais plein de respect, croyant me plonger dans cette fraîche obscurité de forêt qui est un des charmes de nos cathédrales, et je me heurte à un jour cru, un soleil laïque qui pénètre comme chez lui par les vitraux crevés et éclaire impi-toyablement le sanctuaire jusqu'au plus profond de l'abside.

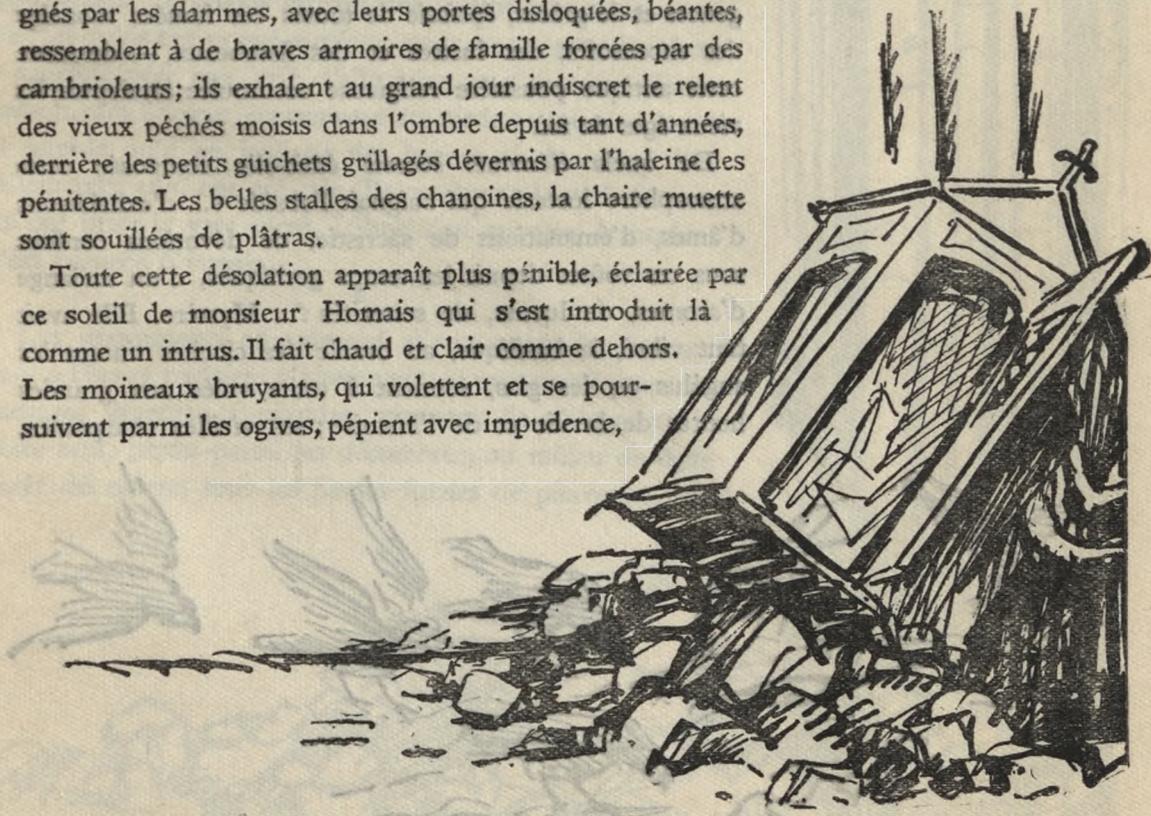
Devant cet éclairage de gare, je reste un instant interdit, mon chapeau à la main, hésitant à me recoiffer. Je suis péniblement surpris de ne plus subir cette oppression du surnaturel, ce sentiment de la divinité qui d'ordinaire se dégagent des lieux où on a beaucoup prié. Cette majesté auguste et douce, qui, dès le seuil, forçait le plus indifférent à se découvrir et à parler bas, s'est dissipée. Sous cette clarté implacable, l'église me paraît désaffectée, rapetissée, et les sveltes colonnes qui, jaillissant du sol, allaient se perdre dans la vague pénombre des ogives, semblent maintenant diminuées, réduites à des proportions tout humaines. L'architecture a un aspect neuf qui me déconcerte. Ce jour profanateur a fait évanouir cette auréole de splendeur que les



reflets des merveilleux vitraux promenaient sur les pierres, au rythme lent des heures.

Les dalles, craquantes de verre pulvérisé, sont jonchées de paille brûlée, de débris et de décombres ; des chaises renversées gisent en tas dans les coins ; les autels sont dégarnis de leurs flambeaux et de leurs croix ; seuls sur les murs restent les clous où étaient accrochés les tableaux et les tapisseries, et les longues cordes privées de leurs lustres qui pendent tristement des voûtes achèvent de donner à la cathédrale cet air d'abandon, cet aspect navrant d'une maison sinistrée qu'on a déménagée. Oui, c'est vrai, j'ai l'impression qu'on a déménagé la maison du Bon Dieu. On devine que les tabernacles sont vides et une colombe, entrée par les vitraux brisés, s'effarouche de ma présence et prend son essor vers les voûtes... il me semble que c'est le Saint-Esprit qui s'envole... Quelques confessionnaux épargnés par les flammes, avec leurs portes disloquées, béantes, ressemblent à de braves armoires de famille forcées par des cambrioleurs ; ils exhalent au grand jour indiscret le relent des vieux péchés moisissés dans l'ombre depuis tant d'années, derrière les petits guichets grillagés dévernis par l'haleine des pénitentes. Les belles stalles des chanoines, la chaire muette sont souillées de plâtras.

Toute cette désolation apparaît plus pénible, éclairée par ce soleil de monsieur Homais qui s'est introduit là comme un intrus. Il fait chaud et clair comme dehors. Les moineaux bruyants, qui volettent et se poursuivent parmi les ogives, pépient avec impudence,



et, au lieu de cette bonne odeur de messe, on respire une âcre senteur d'incendie refroidi.

Tout de même je reste tête nue, tendant machinalement les doigts vers le bénitier tari, plein de gravats jusqu'au bord. Je me réfugie dans un coin, où il reste encore un peu d'ombre, au fond d'une chapelle et, là, tout seul, assis sur une chaise éclopée, je me recueille et je me souviens...

Je rêve à ces ténèbres somptueuses et odorantes, saturées de parfums et d'oraisons, qui emplissaient l'immense vide des nefs depuis les dalles sonores jusqu'aux vertigineuses ogives, où planaient des essaims de prières envolées, en suspens sous les voûtes obscures, traînant comme de lentes vapeurs d'encens ; je rêve à cette atmosphère mystique, consacrée comme l'eau stagnante des bénitiers, macérée par des siècles d'imploration et de ferveur, imprégnée de divinité, chargée d'histoire et de légendes, riche d'indulgences et de grâces, épaissie de toutes ces fumées montées des encensoirs, des lustres et des flambeaux, — de toute cette antique poussière religieuse accumulée là, depuis les vieux âges de foi.

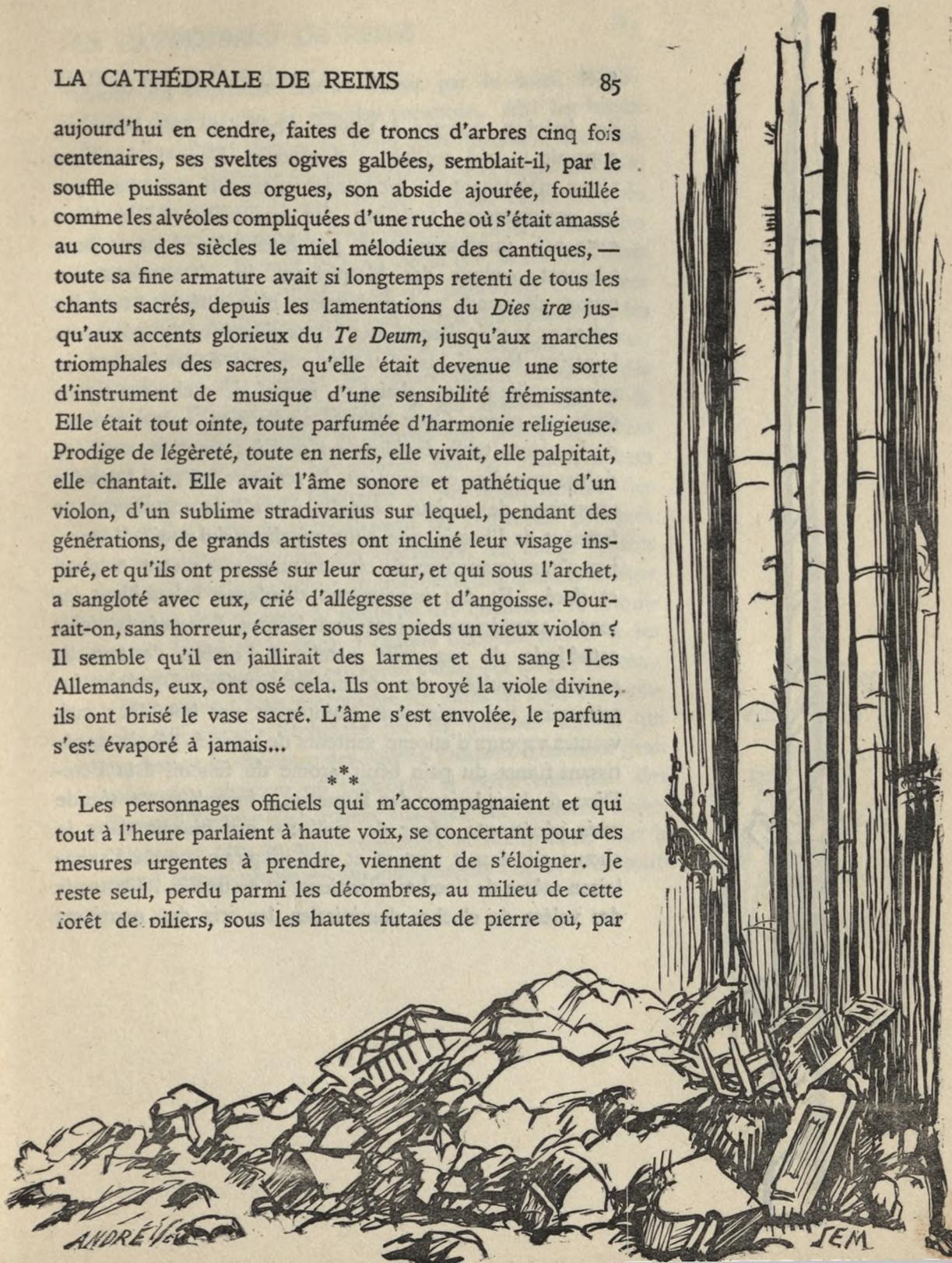
De quels éléments secrets était-elle composée cette atmosphère lustrale qui baignait l'abside ?... d'exhalaisons d'âmes, d'émanations de sacristie, de dévotions confites sous ces voûtes depuis les temps gothiques, d'un mélange d'aromes, de lueurs, de sonorités ?... Mystère. Elle avait tant vibré, la basilique, au branle des cloches tintant les angélus ou les glas, sonnante à toute volée aux grandes heures de la vie et de l'histoire ; ses vieilles charpentes,



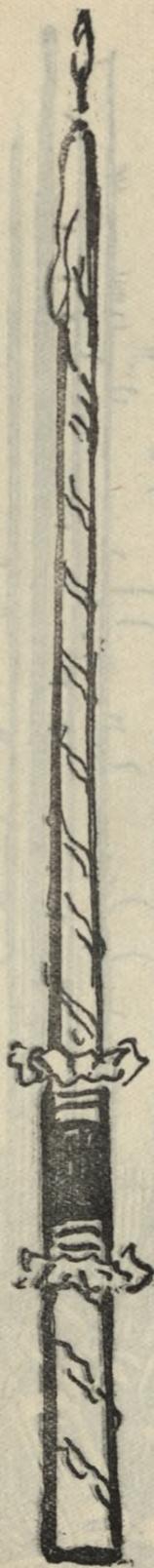
aujourd'hui en cendre, faites de troncs d'arbres cinq fois centenaires, ses sveltes ogives galbées, semblait-il, par le souffle puissant des orgues, son abside ajourée, fouillée comme les alvéoles compliquées d'une ruche où s'était amassé au cours des siècles le miel mélodieux des cantiques, — toute sa fine armature avait si longtemps retenti de tous les chants sacrés, depuis les lamentations du *Dies iræ* jusqu'aux accents glorieux du *Te Deum*, jusqu'aux marches triomphales des sacres, qu'elle était devenue une sorte d'instrument de musique d'une sensibilité frémissante. Elle était tout ointe, toute parfumée d'harmonie religieuse. Prodige de légèreté, toute en nerfs, elle vivait, elle palpait, elle chantait. Elle avait l'âme sonore et pathétique d'un violon, d'un sublime stradivarius sur lequel, pendant des générations, de grands artistes ont incliné leur visage inspiré, et qu'ils ont pressé sur leur cœur, et qui sous l'archet, a sangloté avec eux, crié d'allégresse et d'angoisse. Pourrait-on, sans horreur, écraser sous ses pieds un vieux violon ? Il semble qu'il en jaillirait des larmes et du sang ! Les Allemands, eux, ont osé cela. Ils ont broyé la viole divine, ils ont brisé le vase sacré. L'âme s'est envolée, le parfum s'est évaporé à jamais...

* * *

Les personnages officiels qui m'accompagnaient et qui tout à l'heure parlaient à haute voix, se concertant pour des mesures urgentes à prendre, viennent de s'éloigner. Je reste seul, perdu parmi les décombres, au milieu de cette forêt de viliers, sous les hautes futaies de pierre où, par



des brèches, comme à travers l'entrelacs des branches, apparaît le ciel tendre et dangereux. Dans la basilique règne maintenant un pieux silence, troublé seulement par les croassements familiers des corneilles. Mais, dans cette paix impressionnante, par intervalles, éclatent brutalement, comme des blasphèmes, les détonations des canons allemands, que prolongent, répercutés par tous les échos de la ville déserte, des bruits sinistres d'écroulements lointains. Remué jusqu'au plus profond de moi-même, je m'agenouille sur ma chaise et, incliné, je cache ma figure dans mes mains. Cette attitude d'adoration, ce geste rituel de la sainte table éveillent en moi les émotions oubliées de ma première communion. Je retrouve les plus humbles sensations de ce jour candide, jusqu'à la saveur de pur froment de l'hostie, que nous appelions du « pain d'ange », jusqu'aux émanations de cire de mon gros cierge ouvragé et doré... Et des impressions d'enfance m'assaillent intenses, attendrissantes jusqu'aux larmes. Je revois la vieille cathédrale de ma ville natale, à l'ombre de laquelle se sont écoulées mes premières années. De lointains souvenirs me reviennent maintenant par bouffées : enivrantes vapeurs d'encens, senteurs de mois de Marie, appétissant fumet du pain bénit, arôme du fenouil à la Fête-Dieu, du buis le jour des Rameaux... jusqu'à cette timide mais pénétrante odeur de veilleuse qui planait dans le chœur, s'insinuait partout et que j'aspirais comme l'exhalaison même de l'ombre silencieuse et recueillie... J'entends des volées de cloches dominicales, les cris des martinets



autour du vénérable clocher roussi par le soleil de dix siècles, dans un ciel de grandes vacances... Ah! les beaux dimanches d'été! Venant du plein soleil torride d'autrefois, avec quelles délices je me plongeais, les yeux clignants, dans la nuit violette de la nef. Je me sentais l'âme trempée dans une suave fraîcheur d'eau bénite. L'hiver, c'était plus exquis encore. Fuyant le froid de la rue, je me dépêchais de me réfugier dans l'église, de me pelotonner dans cette atmosphère douillette, tiédie par le feu des encensoirs, les braises assoupies des chauffe-pieds, les flammes exaltées; sursautant des cierges, les riches lueurs veloutées des verrières. Pénétré de bien-être, je me laissais aller à de doux rêves bienheureux, au ronron des prières susurrées dans le grand silence harmonieux fait de mille rumeurs étouffées, — les toux lointaines et les bruits discrets des mouchoirs après le recueillement de l'élévation ponctuée par le carillon argentin des clochettes, les coups espacés de la hallebarde du suisse, le tintement des quêtes, le léger brouhaha des chaises, le cliquetis des chapelets, le retombement feutré de la porte à chaque nouvelle entrée et les pas précautionneux que renvoyait l'écho des hautes voûtes...

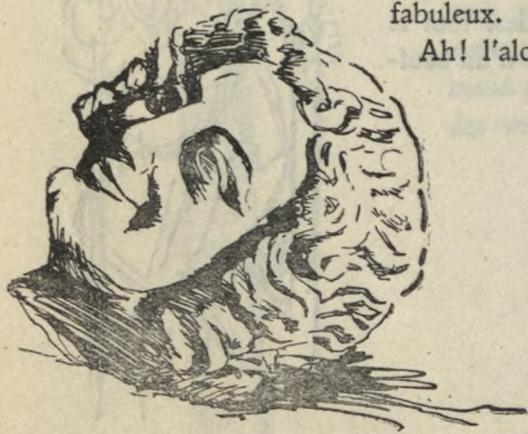
Et comme c'était magnifique les jours de fête, ces ouragans d'harmonie déchaînés par les grandes orgues, qui courbaient les flammes des lustres, faisaient frissonner l'eau noire des bénitiers où tremblait le reflet enflammé des vitraux! Comme elles étaient augustes ces clameurs d'apocalypse — cors de nuit, cromornes et bombardes, tout le grand jeu en branle — qui emplissaient l'église d'un souf-



flement de tempête, semblaient gonfler les voûtes, telle la toile palpitante d'un vélum ! Puis, subitement, tout ce fracas grandiose s'abîmait dans un silence grondant, — et longtemps encore la cathédrale continuait de vibrer, comme si les hautes colonnes en faisceaux étaient les tuyaux d'un orgue géant de pierre et de cristal... Mais je préférais à cette pompe le charme intime des messes basses au petit jour, « la messe des bonnes ». Je reconnaissais dans ce dieu levé de bonne heure le vrai Bon Dieu de mon paroissien, celui qui aime les petites gens qui n'ont pas de quoi payer leur chaise. J'avais aussi une prédilection pour la lampe du sanctuaire. Elle clignotait, si faible, ayant veillé toute la nuit, seule, perdue dans ces immenses ténèbres. Je la trouvais touchante et sa douce lueur vacillante, toujours près de mourir mais qui ne s'éteignait jamais, me semblait être le balbutiement à voix basse d'une humble prière de pauvre, recommencée sans fin... sans fin...

Une détonation plus violente et plus proche m'arrache à mes songeries et me ramène à la désolante réalité. Ici, hélas ! c'est bien fini. Le désastre est irréparable. Le divin mystère s'est évanoui. Tout ce qui fut l'âme de la cathédrale de Reims, pénombre harmonieuse et embaumée, effluves mystérieux et sans nom, tout s'est envolé à travers les déchirures de ses antiques verrières, dont l'émiettement splendide étincelle sur les dalles, comme si on avait pillé là le trésor d'un lapidaire fabuleux.

Ah ! l'alchimie sacrée des vieux maîtres verriers ! Ah !



les magiques vitraux ! Hosanna de couleurs, bannières de cristal, gerbes de grâces qui ruisselaient en faisceaux lumineux des mains tendues de la madone, portes resplendissantes du ciel, litanies de clartés, ils fulguraient dans l'ombre de l'abside et des chapelles. Ils mettaient sur l'humble paroissien d'une servante les riches enluminures d'un missel de reine et étendaient sur les dalles nues, où s'agenouillaient les pauvres, d'éblouissants tapis de prière ! Ils exorcisaient, pour ainsi dire, le soleil, purifiaient ses rayons, ne laissaient filtrer que des lueurs liturgiques, une demi-nuit nimbée où couvaient, à l'abri de la lumière impie du siècle, les vérités obscures et consolantes, les ineffables symboles du vieux rêve chrétien.

Je ramasse quelques-uns de ces petits fragments qui miroitent parmi les gravats, les maniant avec précaution, avec respect comme des gemmes. Je les fais jouer dans la lumière. C'est merveilleux ! Il y a des bleus tendres comme des yeux de séraphins, des bleus de nuit profonds comme le firmament, des bruns d'abîme qui font penser au clair-obscur de Rembrandt, des jaunes chauds et dorés comme des auréoles de saints. D'autres fragments, de couleur pourpre, ressemblent à des charbons ardents qui brillent sous la cendre. Je les examine curieusement ces petits éclats de verre si troublants, aux mystérieuses lueurs. Je les regarde à contre-jour. Le côté qui était tourné vers l'intérieur du sanctuaire est poli et brillant, tandis que l'autre côté, exposé à l'extérieur, est revêtu d'une sorte de tartre qui s'est déposé là sous l'action du temps. Ces vitraux étaient pareils aux



ailes des papillons de nuit qui, ternes et grises en dessus, sont, en dessous, sourdement somptueuses.

Le beau soleil de France, qui luit doucement d'un éclat amorti à travers la transparence embuée des grains de raisin gonflés de jus, a mûri aussi, comme nos treilles, ces verrières depuis tant de saisons exposées à ses rayons, et je retrouve, en effet, dans ces fragments de verre pétrifiés, le rouge velouté des vieux vins de Bordeaux, le feu sombre des bourgognes, l'or vivant et pailleté des champagnes, l'ambre des cognacs vénérables, tous les tons des élixirs tels qu'ils chatoient à travers les flacons voilés par la noble poussière des caves, — toute la gamme des plus riches nuances transposées en mineur par la patiente magie des siècles.

C'est cette taie, cette matière poreuse comme un filtre, qui tamisait le soleil, compensait ces lueurs chuchotées, cette atmosphère de méditation, juste ce qui peut passer de demi-jour eucharistique à travers les doigts joints qui voilent le visage incliné d'une communiant. C'était comme de doux cantiques de lumière, des prières cristallisées.

Presque toutes ces merveilles sont irrémédiablement abîmées — beaucoup sont à jamais anéanties.

La célèbre rosace de la façade, naguère splendide ostensor de soleil, crevée en maints endroits, montre son armature de plomb et fait penser maintenant à une pièce de feu d'artifice prête à s'éteindre où apparaissent, dans le dernier flamboiement, les tristes fumerons de sa carcasse noire.



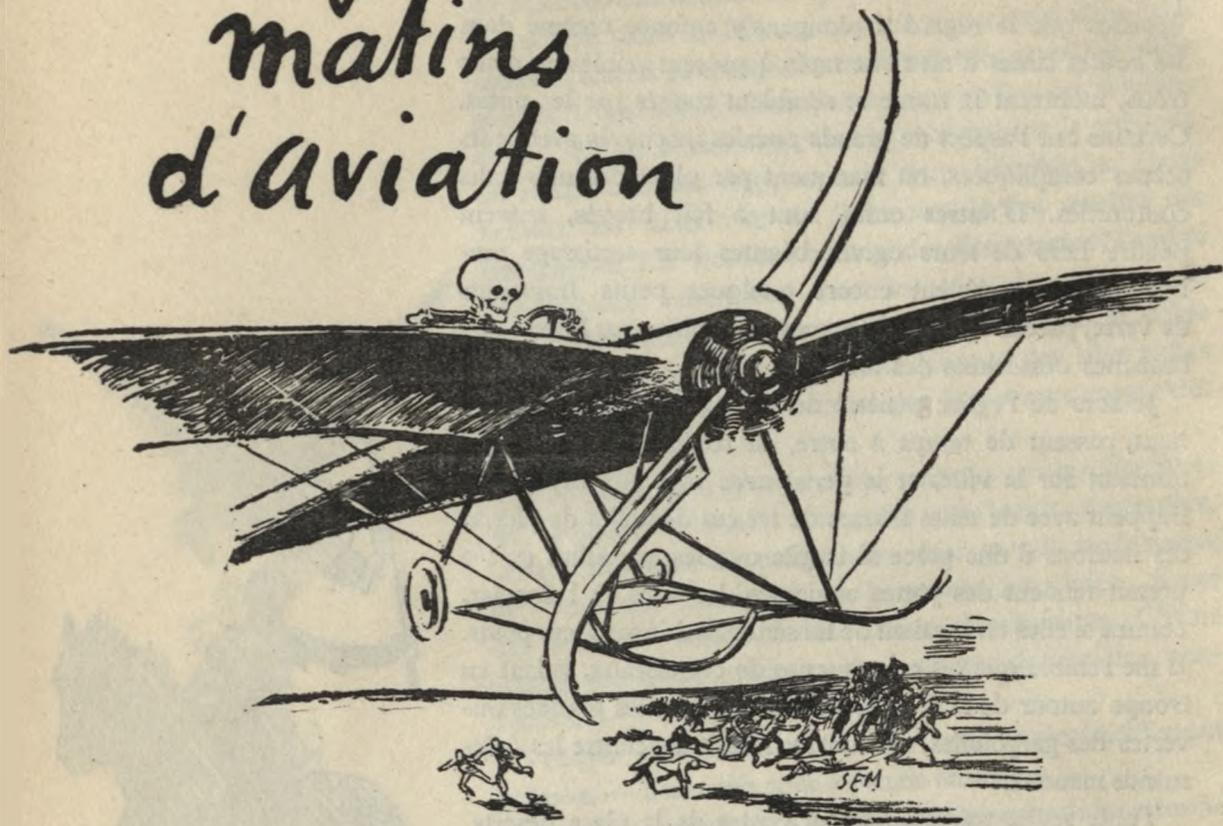
Deux des plus beaux, des plus anciens vitraux de la nef, ceux dont les couleurs sont si chaudes, si profondes, si épaisses que le regard y plonge, s'y enfonce comme dans les hautes laines d'un riche tapis, à présent criblés de petits trous, montrent la trame et semblent rongés par les mites. Certains ont l'aspect de grands puzzles inachevés avec leurs scènes compliquées, où manquent par place des morceaux contournés. D'autres enfin, tout à fait broyés, laissent pendre hors de leurs ogives béantes leur sertissage embrouillé où tremblent encore quelques petits fragments de verre, pareils à ces feuilles mortes oubliées par l'hiver aux branches desséchées des arbres.

Je sors de l'église pénétré de tristesse. Dans le ciel, très haut, passent de temps à autre, en ronflant, des obus qui tombent sur la ville, et je pense avec rage aux brutes qui frappent avec de telles masses de fer ces dentelles de pierre, ces fleurons d'une grâce si fragile que les corneilles en s'y posant tendent des pattes anxieuses, les ailes en balancier, comme si elles craignaient de les sentir fléchir sous leur poids. Il me semble que les cris rauques de ces oiseaux, volant en troupe autour de la façade, sortent des gueules grandes ouvertes des gargouilles, clamant furieusement contre les Allemands maudits.

Toute seule, toute petite, au centre de la place déserte, la Pucelle, restée par miracle intacte au milieu du désastre, érigée sur son palefroi, tient haut, d'un geste gauche de paysanne, son épée, à laquelle les enfants de Reims ont attaché un petit drapeau tricolore qui palpite...



Les grands matins d'aviation



Mai-juin 1911.

Pour que l'on puisse comprendre le sens symbolique du premier de ces articles, il faut rappeler la journée tragiquement mémorable où M. Berteaux, ministre de la Guerre, fut tué, M. Monis et M. H. Deutsch grièvement blessés sur la piste d'Issy-les-Moulineaux, au moment des départs pour la course d'aviation Paris-Madrid, organisée par le Petit Parisien.

Malgré les efforts du pilote pour retarder l'atterrissage et virer, un énorme monoplan glissa lourdement fauchant les trois personnes.

Le second article décrit les départs de la grande course Paris-Bruxelles, organisée à Vincennes par le Journal.

Issy-Les Moulineaux

Mai 1911

JE fus réveillé en sursaut par une rumeur de foule qui montait de la rue. « Tiens, me dis-je, j'ai dormi bien tard, il est au moins midi ». Je sautai hors de mon lit et ouvris les volets. Mais, à ma grande surprise, ce ne fut pas le grand jour qui m'apparut, ce fut la nuit à peine blanchie par les lueurs de l'extrême matin. Ma montre marquait trois heures, et cependant la rue, noire de monde, était en pleine activité. Autobus bondés, taxis, fiacres, bicyclistes, groupes pressés de piétons, tous, chose bizarre, allaient avec une hâte fébrile dans le même sens, comme attirés invinciblement vers un but mystérieux. Etais-je le jouet d'une hallucination? Encore sous l'influence du sommeil, je cherchais à me ressaisir, à expliquer cet étrange phénomène, quand je songeai au départ de la course Paris-Madrid ! C'était cela. Entraîné moi-même par l'attrance de cette multitude en marche, Je m'habillai rapidement et gagnai les boulevards.

Quelle étrange vision ! Sous un ciel sale, mal débarbouillé :

de sa nuit blanche, comme la figure hâve d'un vagabond, les façades blêmes des maisons endormies, épuisées de réclames électriques, de grimaces et de cris de lumière, leurs lettres de feu enfin éteintes, leurs boutiques et leurs cafés fermés, défigurées et détendues dans leur repos, présentaient cet aspect cadavérique et méconnaissable que les villes surmenées prennent dans l'abandon de leur sommeil. Dans cette demi-obscurité de rêve, la chaussée, grouillante de monde et de voitures, à l'apogée de son animation tumultueuse de plein midi, au milieu de ce décor nocturne muet et mort, offrait un saisissant contraste et donnait l'impression fantomale de l'exode d'un peuple pris de panique, fuyant devant la menace de quelque cataclysme dans la froide solennité de l'aube.

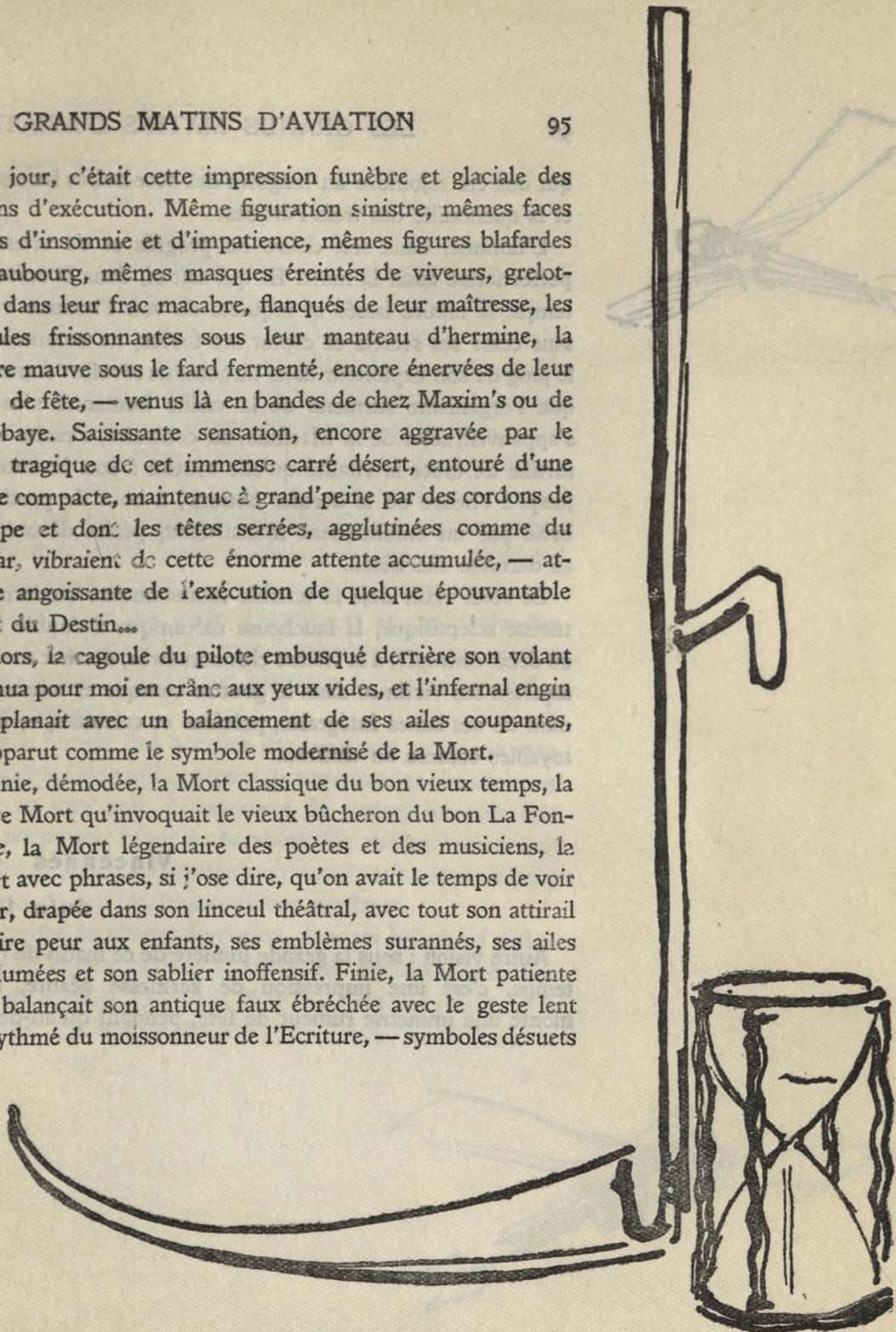
Aux abords du champ d'aviation, cette cohue nerveuse et morne, sans un cri de joie, sans la gaieté légendaire des foules parisiennes, comme étreinte d'avance par des pressentiments de mort, prenait des proportions épiques. Tout Paris semblait s'être vidé là, et ce torrent humain venait se briser, s'écraser aux portes de l'enceinte dans un déchaînement de brutalité. Cette foule, sans cesse accrue, dont toutes les têtes étaient levées vers le ciel écliptique, où tournoyaient les monstrueux gnomes volants, semblait attendre quelque prodigieux phénomène cosmique. Elle était une vivante évocation des temps futurs tels que les a conçus l'imagination de Wells. On eût dit la descente des Martiens sur la terre jalonnée de grands feux pareils à des signaux interplanétaires.

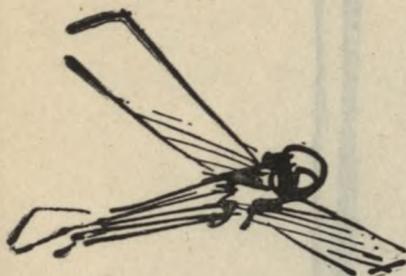
Mais ce qui dominait surtout dans cette lumière grise du

petit jour, c'était cette impression funèbre et glaciale des matins d'exécution. Même figuration sinistre, mêmes faces pâlies d'insomnie et d'impatience, mêmes figures blafardes de faubourg, mêmes masques éreintés de viveurs, grelottant dans leur frac macabre, flanqués de leur maîtresse, les épaules frissonnantes sous leur manteau d'hermine, la figure mauve sous le fard fermenté, encore énervées de leur nuit de fête, — venus là en bandes de chez Maxim's ou de l'Abbaye. Saisissante sensation, encore aggravée par le vide tragique de cet immense carré désert, entouré d'une foule compacte, maintenu à grand'peine par des cordons de troupe et dont les têtes serrées, agglutinées comme du caviar, vibraient de cette énorme attente accumulée, — attente angoissante de l'exécution de quelque épouvantable arrêt du Destin...

Alors, la cagoule du pilote embusqué derrière son volant se mua pour moi en crâne aux yeux vides, et l'infernal engin qui planait avec un balancement de ses ailes coupantes, m'apparut comme le symbole modernisé de la Mort.

Finie, démodée, la Mort classique du bon vieux temps, la brave Mort qu'invoquait le vieux bûcheron du bon La Fontaine, la Mort légendaire des poètes et des musiciens, la Mort avec phrases, si j'ose dire, qu'on avait le temps de voir venir, drapée dans son linceul théâtral, avec tout son attirail à faire peur aux enfants, ses emblèmes surannés, ses ailes déplumées et son sablier inoffensif. Finie, la Mort patiente qui balançait son antique faux ébréchée avec le geste lent et rythmé du moissonneur de l'Écriture, — symboles désuets





qui ont été rejoindre au magasin des accessoires les ciseaux et la quenouille des trois Parques.

L'homme, dans son délire de progrès et de vitesse, a perfectionné aussi la mort. Et qui sait si, dans la suite des temps, la nature lassée et inquiète de voir l'homme violer sans cesse ses secrets et capter ses forces, ne secouera pas le joug de son exploiteur dans un accès de révolte ? A mesure que l'organisme surmené de la vieille humanité s'use et s'appauvrit, celui de la Machine, au contraire, s'exalte et se fortifie de toute la vitalité qu'elle soutire à son inventeur ; jusqu'à l'heure où le dernier homme, à bout de prodiges, brisé par un enfantement monstrueux, périra dévoré par sa dernière machine...

Et voici venir déjà la terrible moissonneuse moderne, la tueuse scientifique, la faucheuse mécanique à double faux, au débit centuplé, à la vitesse chronométrée, dernier modèle, aspirant ses victimes dans le gouffre conique et tourbillonnant de ses lames intégrales, précises et calculées, — impitoyables comme un chiffre...

Vincennes

Juin 1911.

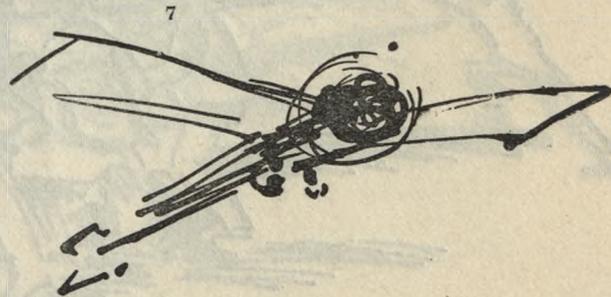
Autre vision : sous la grande lumière de ce matin de printemps, c'est une impression de kermesse géante, d'où monte une immense rumeur de fête, pendant qu'au-dessus

de la foule volettent, emportés par le vent qui s'élève, les papiers gras d'une nuit de ripaille en plein air.

Qu'étaient les modestes cuvettes du Colisée de l'antique Rome, du stade d'Olympie, auprès de cet océan humain qui couvre la plaine et d'où émerge comme un phare le donjon bourré de curieux jusqu'au faite? Tout est noir de monde, tout grouille, tout palpite. Les arbres, les moindres talus sont utilisés. Les spectateurs, délirant d'impatience, creusent de leurs mains le sol détrempé par la rosée de la nuit, et font de petits tas de terre comme les enfants sur les plages, afin de se hausser et de mieux voir. Ah! voir, voir à tout prix! C'est une orgie de curiosité. Quand un aéroplane, cherchant sa route, passe au-dessus des massifs de foule, tassés en grands rectangles par les clôtures, toutes les têtes se renversent dans une pose d'extase, et la multitude des visages, éclairés par l'émotion et l'enthousiasme, apparaissent de loin, comme d'immenses parterres de pensées tournées vers la lumière...

Je suis auprès des hangars des aviateurs, et je me sens gagné par la fièvre qui se dégage de cette étrange cité aérienne éclosée en une nuit, groupement de petites maisons fragiles, nerveuses, faites de bambous, de cordages tendus et de toiles de soie qui frémissent au vent : vrais cocons soyeux et légers de ces bizarres papillons ronflants.

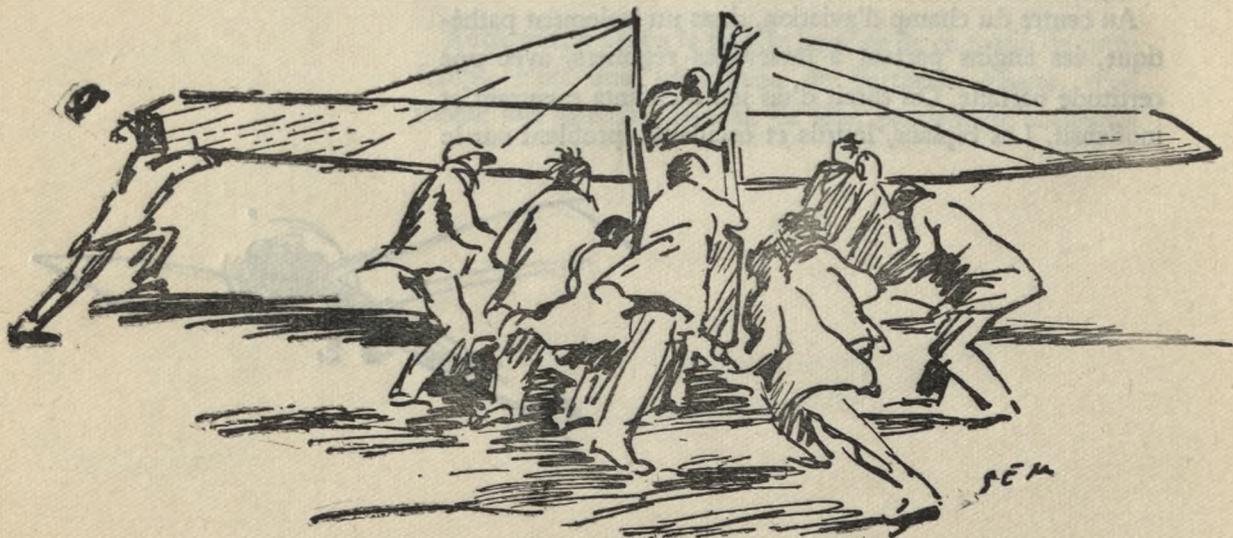
Au centre du champ d'aviation, dans un isolement pathétique, les engins partent à intervalles réguliers, avec une certitude parfaite. On dirait d'un jeu d'enfants rassurant et inoffensif. Les biplans, lourds et oscillants, profilent sur le



ciel lavé leur volume rectangulaire et maussade, et semblent faire de la géométrie dans l'espace. Les monoplans jaillissent du sol au coup de canon du départ comme des projectiles vibrant de toutes leurs ailettes ; ou ils trouvent l'air avec la frénésie tournoyante d'un vireton, d'un carreau d'arbalète. Mais ne semblent-ils pas plutôt des oiseaux allègres et vifs, des perdreaux au vol bruisant qui se lèvent au coup de feu du chasseur?...

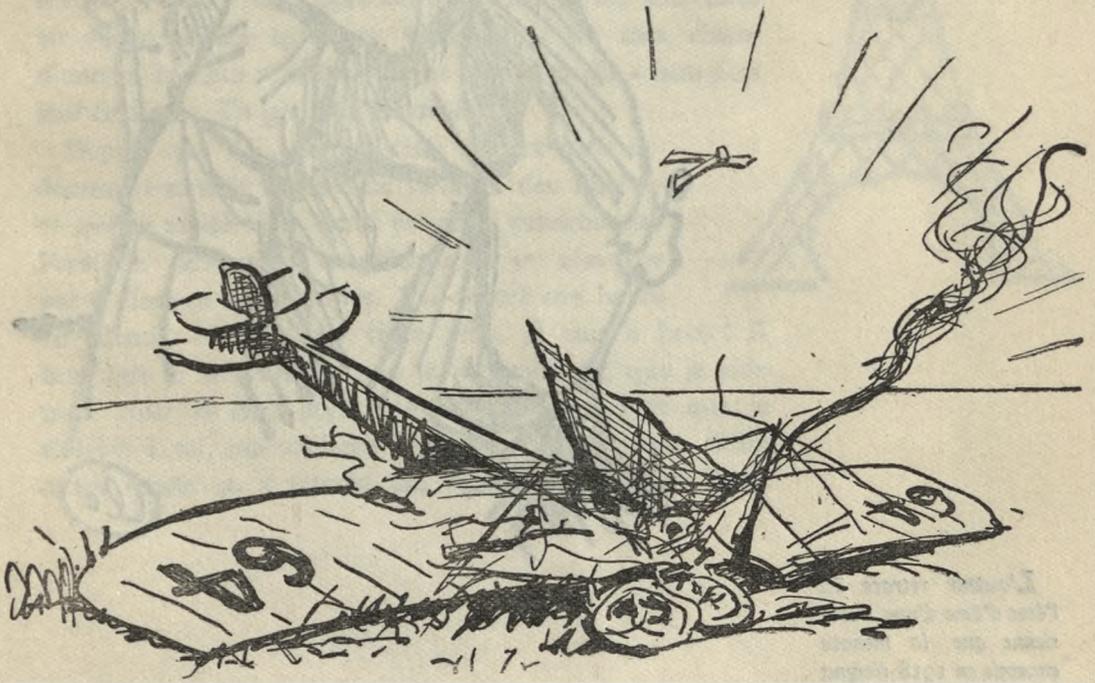
Soudain, une immense clameur d'angoisse : le plomb a porté, et un des malheureux oiseaux, blessé à mort, vient s'abattre sur le sol.

Cependant, un autre engin est là, à son poste, prêt à partir. On le voit cabré, piaffant, si l'on peut dire, comme un cheval de course avant son canter aux mains d'un lad, frémissant comme un lévrier dressé sur sa laisse devant le lièvre qui fuit. Il secoue la grappe des mécaniciens cramponnés, arc-boutés à son fuselage ; l'ouragan, déchaîné par la fureur de l'hélice en plein vertige, s'engouffre dans leurs vêtements et les fait palpiter avec des claquements de voiles ; leurs casquettes effarées s'envolent et leurs cheveux, soulevés par la rafale, semblent se hérissier d'horreur. L'instant est tragique. Et, dans mon émotion, je crois voir, tandis que le héros commande les suprêmes manœuvres, les êtres qui lui



sont chers élançant désespérément le fuselage de leurs bras suppliants et joindre leurs efforts à ceux des aides qui essaient de le retenir.

Mais lui, levant le bras, a fait le geste symbolique de la fatalité, et l'appareil, secoué de rage, dans une dernière convulsion, s'arrache à cette étreinte et bondit, libéré, dans l'espace. Bientôt, il plane au-dessus de l'affreuse agonie de son camarade. Et il passe, rapide et clair, dans le ciel radieux.



Les départementales

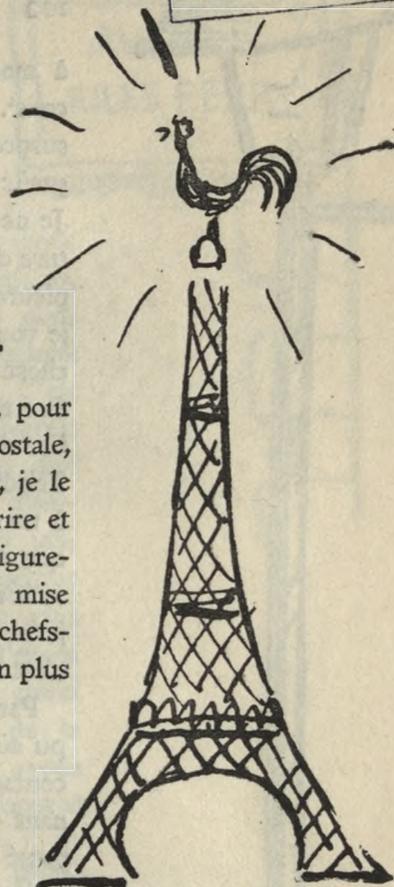


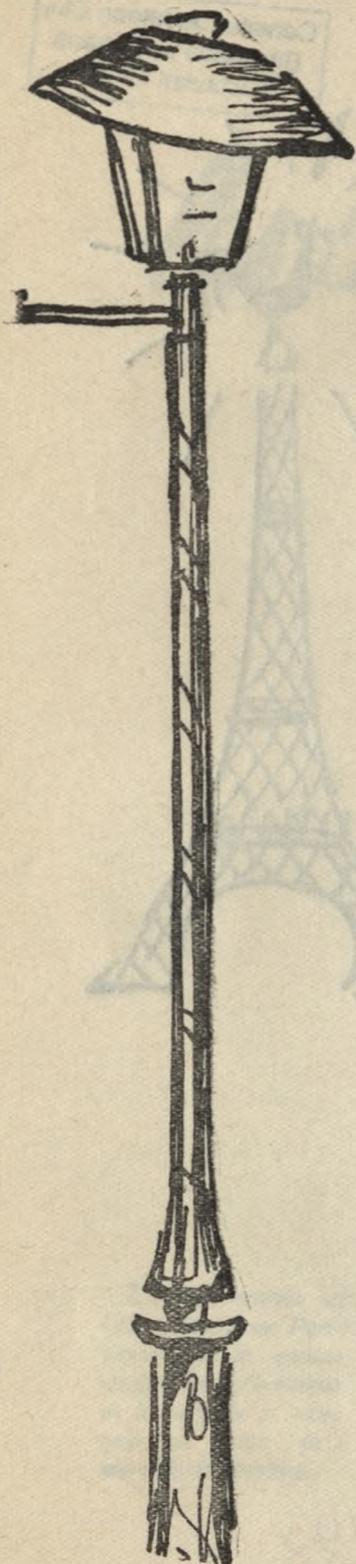
L'auteur retrace ici l'état d'âme d'une Parisienne que la menace ennemie en 1918 éloigna de la capitale et exila pour un temps dans une ville de province.

Octobre 1918.

FAUT-IL que je m'ennuie, ma petite Madeleine, pour que moi, qui n'ai jamais admis que la carte postale, j'en sois réduite à t'écrire une vraie lettre; car, je le sens, c'est une longue lettre que je vais t'écrire et même, ce qui est plus grave, une lettre illustrée. Figure-toi que, pendant les loisirs de mon exil, je me suis mise au dessin. Voici quelques échantillons de mes chefs-d'œuvre. Maman prétend, affirme que c'est du « Sem plus mal dessiné ». Tu parles si je suis fière !

Depuis que j'ai commis cette sinistre gaffe de décamper sous la menace de l'avance des Boches et que je moisiss dans cette province panachée de Parisiens désœuvrés et désheuréés, je n'ai pas osé te donner signe de vie. J'ai dévoré ma honte en silence. Mais je n'y tiens plus, je suis à bout ! Il faut que je m'épanche, que je me confesse, que je vide mon cœur et mon stylo qui débordent, il faut que je t'écrive à toi, ma vaillante Madelon, qui es restée fidèle à ton poste et, à travers toi, à mon cher grand Paris,





à mon petit Panam adoré que je regrette de tout mon cœur. Ah ! je ne croyais pas tant l'aimer ! Ma parole, je me surprends souvent à l'appeler par des petits noms gentils, des petits noms tendres d'oreiller, comme si c'était un être chéri. Je ne puis voir, sur les cartes postales exposées à la devanture des bureaux de tabac, la tour Eiffel sans avoir envie de pleurer. La tour Eiffel, vois-tu ? c'est comme notre clocher ! je voudrais voir un coq se dresser à sa pointe. La moindre chose de Paris me tient infiniment au cœur. Tiens ! veux-tu être tout à fait gentille ? Va de ma part embrasser le brave bec de gaz qui monte la garde devant notre porte, avenue Friedland, et qui ressemble, avec son abat-jour sur l'oreille, à un joyeux Tommy coiffé de son casque. Et même, tant que tu y es, embrasse aussi mon concierge ! Cet animal m'horripilait autrefois. Depuis que je suis loin de Paris, je ne puis y penser sans m'attendrir... il me semble que c'est mon oncle !...

Par quelle aberration moi, une Parigote pur sang, ai-je pu ainsi douter de Paris, de son étoile ? Quelle singulière contagion m'a touchée ? Je ne puis comprendre, maintenant que tout est refroidi, quel étrange phénomène s'est passé en moi. C'est inexplicable. Maman avait beau crâner, insinuer d'un petit ton dégagé que c'était l'été, qu'on avait bien le droit de partir, comme tous les ans, pour la campagne... Allons donc ! Pas de chiqué ! On a eu peur, tout bêtement peur et voilà tout ! Tu ne peux t'imaginer, ma chérie, combien cela me soulage et me réhabilite, vis-à-vis de moi-même, de te l'avouer.



Mais je t'assure que je suis bien punie, va !

Oh ! ne te frappe pas ! Ne va pas imaginer d'affreuses tortures morales, des catastrophes ! Non, le supplice que j'endure est autrement raffiné et intolérable : c'est l'ennui... nous sommes condamnés à l'ennui. Mais quel ennui ! Nous avons tous connu l'ennui des châteaux, l'ennui des palaces, l'ennui des villes d'eaux... Mais cet ennui que nous subissons est tout à fait différent. C'est quelque chose de très spécial que je n'ai jamais éprouvé. C'est un ennui morne, opaque, monotone, qui vous déprime et vous pénètre comme un brouillard. Je devrais dire que c'est un ennui provincial, mais il me répugne d'employer ce qualificatif. Le mot province est trop joli, trop vieille France. Il n'est pas juste. Non ! c'est quelque chose de plus mesquin, de plus maussade, de plus médiocre, de plus officiel, si j'ose dire, c'est l'ennui départemental, préfectoral, un ennui d'octroi, un ennui de chef-lieu ! Car, tu l'as deviné aux cachets de la poste sur l'enveloppe, papa, maman et moi nous avons établi notre résidence de réfugiés riches (affreux mot !) dans le chef-lieu du Tarn-et-Garonne.

Ah ! parle-moi d'un ignoble trou, du plus perdu, du plus abject petit bourg. Là, du moins, je pourrais goûter l'amère satisfaction de me lanenter, je pourrais apitoyer mes amis par des descriptions pittoresques, d'horribles détails. Mais ici, dans cette honorable préfecture de deuxième classe d'un département *conséquent*, com-



Ce que je m'embête
dans ce patelin

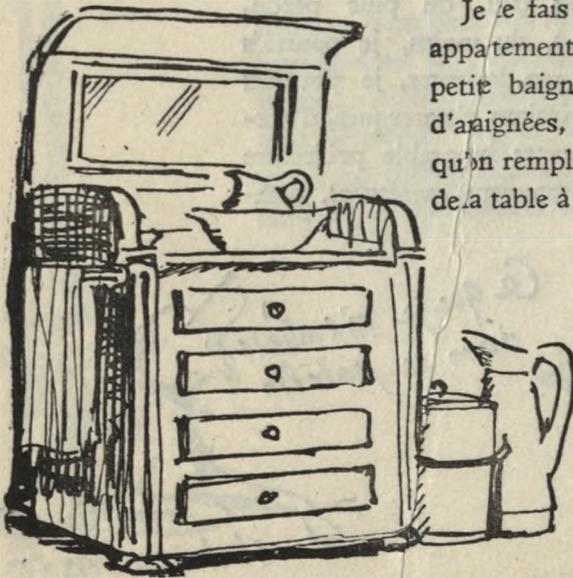




ment oser se plaindre ?... Et puis, nous occupons tout le deuxième étage d'une maison fort convenable, 24, avenue Jules-Ferry, une des principales artères de la ville. Et nous faisons des jaloux ! Ah ! je voudrais que tu le voies, le 24 de l'avenue Jules-Ferry ! Ce qu'elle peut m'agacer, cette maison convenable ! Il n'y a rien à dire. Elle n'est ni trop vieille, ni trop déjetée, ni trop neuve, de ce hideux modern-style qui commençait, avant la guerre, à sévir en province. Non, c'est l'immeuble vague et courant, carré et symétrique, fabriqué en série avec ses fenêtres régulières flanquées d'espagnolettes, ses murs de

crépi grisâtre encadré de chaîrons de pierre blanche, ses petits balcons étroits et raides en fonte moulée de quincaillier, avec sa porte vert-bronze ornée du frappeur traditionnel formé d'une main potelée de dame à bagues tenant une boule, avec une grâce désuète de second Empire : le moulage de la main de l'impératrice Eugénie. Elle porte, cette maison de l'avenue Jules-Ferry, avec une dignité d'électeur, ses deux panonceaux trop dorés (il y a un notaire au rez-de-chaussée) comme les palmes académiques... Et l'intérieur alors !

Je te fais grâce de la description de nos appartements et de notre mobilier, de la petite baignoire en zinc tapissé de toiles d'araignées, qu'on déménage du grenier et qu'on remplit à la main avec une casserole, de la table à toilette système *chemin de fer*,



avec son couvercle à glissière et autres commodes...
Passons...

Mais il y a l'odeur de la maison, une odeur indéfinissable de ratière et de cartons verts qui, de l'étude du notaire, grimpe par l'escalier raide et sec jusqu'à notre appartement où elle se mélange au relent des chambres de bonnes qui, lui, descend des mansardes... Ça, c'est le bouquet ! Aucun parfum de la rue de la Paix ne peut lutter contre ce fumet saumâtre qui pénètre partout. Notre linge, nos frusques en sont tout imprégnés. D'ailleurs, je ne sais pas ce qu'elles ont, nos robes. Elles ont attrapé je ne sais quelle malaria, quelle grippe du Sud-Ouest ; elles pendouillent inertes, découragées ; elles n'ont plus ni ligne, ni galbe : on dirait qu'elles boudent. Je crois qu'elles aussi s'ennuient à crever. Pour mes chapeaux, c'est le même étrange phénomène. J'ai beau les pétrir, les frictionner, les redresser avec des petites pichenettes encourageantes, ils ne veulent rien savoir : ils n'ont plus aucun chic. Et puis après tout, c'est peut-être moi qui ne sais plus les porter. Mes pauvres cheveux sont ternes, raides et poisseux. Ils sont de toutes les nuances. Où les faire laver ? Où faire *refaire mes racines* ? Pas de coiffeur, pas de manucure ! Et toi, mon précieux Thao-Wang, pédicure céleste, où es-tu ? J'ai détourné mes talons sur ces sacrés cailloux pointus de la place de la Cathédrale.





papa

Je boite et j'ai été obligée d'acheter *du tout fait* aux Galeries Universelles. Et puis où remmailler mes bas de soie ? Ah ! si tu voyais ce que nous dégottons ! Maman a l'air de la dame du receveur de l'enregistrement et moi de sa demoiselle.

Quant à papa, c'est encore pire. Il ne quitte plus le café de la Poste où il a *fait des connaissances* (oh ! cercle de l'Épantant, voile-toi la face !). Il ne parle plus que mazagran, manille et manillon et il prend l'accent du cru. Croirais-tu que, l'autre jour, il nous arrive, sous prétexte de la chaleur, vêtu d'un veston d'alpaga et coiffé d'un panama ? Il va bientôt porter la barbe à la bouc : il aura tout à fait l'air d'un député.

Ma petite Madelon, nous sommes des Parisiennes déracinées... Nous devenons *moches* !

Dans cette atmosphère départementale notre goût s'altère. Comme des fleurs qu'on a changées trop brusquement de climat, nos toilettes se fanent : l'air subtil de Paris leur manque. Peu à peu notre *parisine* s'évapore comme un parfum.

Mais, me diras-tu, qu'est-ce que vous attendez pour rentrer à Paris ? Eh bien, non ! Ce serait dégoûtant d'y revenir maintenant que Paris est tranquille et glorieux et qu'on décolle partout sur les vitres les bandes de papier. Non... nous resterons ici jusqu'à l'expiration de notre peine, jusqu'à la fin de notre cure de frousse, si j'ose dire. Nous sommes des bannis volontaires et nous expierons jusqu'au bout notre petite forfaiture...



Ma petite Madelon, on tiendra ! Tu ne nous reverras que cet hiver,

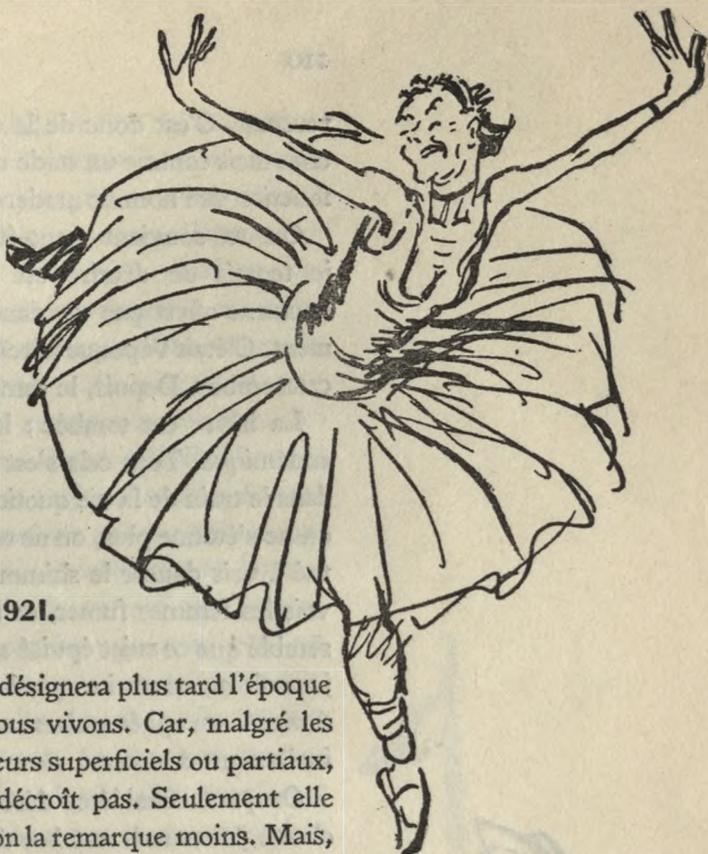
Ta Clo.

P.-S. — Mon mari, tu sais, est interprète près des Anglais en Artois. Il a eu sa perle l'autre jour. Où crois-tu qu'il est venu la passer ? Ici près de moi... Pas du tout, ma chère, il nous a salement plaquées et il est resté à Paris où Monsieur fait le gigolo... Ça, c'est le coup de grâce.





l'âge
de
la danse



I

Février 1921.

C'EST peut-être ainsi qu'on désignera plus tard l'époque agitée, trépidante que nous vivons. Car, malgré les affirmations des observateurs superficiels ou partiiaux, la vogue de la danse ne décroît pas. Seulement elle devient coutumière, en sorte qu'on la remarque moins. Mais, loin de s'affaiblir, le mouvement s'amplifie au contraire, gagne en étendue et en profondeur. Il déborde déjà Paris, a pénétré en province, atteint la campagne, s'insinue dans les bourgades voisines des villes d'eaux. On peut dire que le fox-trott est entré résolument dans nos habitudes, dans nos besoins. Pour nombre de nos contemporains, et surtout de nos contemporaines, danser est une action aussi naturelle, aussi indispensable que manger, dormir, faire sa toilette ou l'amour. L'homme est un roseau dansant, dirait Pascal s'il

revenait. C'est donc de la danse envisagée non comme une crise mais comme un stade de notre civilisation, une nouvelle fonction de l'homme moderne, que je veux parler aujourd'hui.

On se souvient peut-être de cette *Ronde de nuit* où je tentais de décrire en termes assez vifs le spectacle nocturne offert par un dancing clandestin en plein rendement. C'était l'époque héroïque, l'ère des persécutions et des catacombes. Depuis, le temps a trotté, et même fox-trotté.

La fièvre est tombée ; la danse est maintenant à l'état endémique. Tout cela s'est tassé, régularisé, a pris sa place dans le train de la vie quotidienne. On ne se scandalise plus, on ne s'étonne plus, on ne regarde même plus. On s'est habitué à voir danser le shimmy comme on s'est accoutumé à voir les femmes fumer, exhiber leurs jambes et leur dos. Il semble que ce sujet épuisé ait perdu de son piment. Eh bien ! je crois au contraire que la danse ainsi adoptée, banalisée, devient un phénomène social permanent d'autant plus intéressant à noter.

On peut considérer désormais la danse comme un sport classé. Je connais nombre de gens, hommes et femmes, qui, chaque jour, vers 5 heures, se font un devoir d'aller à leur dancing, comme on va à la salle d'armes ou de culture physique. Cela fait partie de leur hygiène. Le soir un petit tour de fox-trott s'impose aussi. Croyez-vous qu'il ne soit pas plus sain, après dîner, de danser que de rester attablé, les coudes sur la nappe, à digérer lourdement, à s'empoisonner de toxines, en ressassant des potins aigris ? Evidemment, par ce temps de vie chère, tout le monde n'a pas les moyens de



fréquenter assidument les dancings et les restaurants à musique. Aussi beaucoup de gens modestes ou plus raisonnables dansent à domicile avec un phono. Aux mêmes heures, chaque soir, dans certains quartiers élégants, et même dans les autres, toutes les maisons, du haut en bas, vibrent sourdement, semblent onduler, atteintes elle aussi de cette secouette du shimmy, comme si des rames de métro roulaient sans interruption sous la chaussée. C'est amusant d'imaginer tous ces couples superposés, tricotant des jambes les uns au-dessus des autres, depuis les chambres de bonnes jusqu'à la loge du concierge. Le jazz à tous les étages !

Et c'est très bien ! La danse est un sport excellent qui maintient la santé et prolonge la vie. Parfaitement : les statistiques nous apprennent que la profession qui offre le plus grand nombre d'exemples de prodigieuse longévité est celle de danseuse. Cette observation n'a pas été faite hier et pour les besoins de la cause : elle date du siècle dernier. Depuis qu'elles dansent assidument, les femmes perdent leur embonpoint, elles gardent leur ligne, elles acquièrent plus de légèreté et de grâce. Les hommes prennent garde à leur aspect physique, ils s'entraînent, restent jeunes et souples. En ce temps d'officielle propagande sportive, le gouvernement ne devrait pas négliger la danse et même souvent la proscrire ; il devrait, bien au contraire, l'enseigner obligatoirement dans les écoles et les lycées. Il y a eu les bataillons scolaires, pourquoi n'y aurait-il pas des classes de fox-trott et des équipes de shimmy-boys ? Quoi de plus embêtant, de plus maussade que la culture physique ?





Convenir que la danse est la façon la plus attrayante de faire de l'exercice et de transpirer, c'est faire preuve d'un minimum de galanterie. Malheureusement on danse la plupart du temps à des heures indues dans des salles enfumées où l'atmosphère est viciée. Mais il ne faut pas toujours prendre le mot dancing au péjoratif. J'en ai vu un, l'été dernier, à Saint-Jean-de-Luz, installé en plein air sur le bord de l'Océan. Je vous assure que c'était charmant. Tous ces jeunes gens, ces jeunes filles au teint hâlé, vêtus de blanc et de sweaters aux nuances vives, chaussés de légères espadrilles, dansant avec entrain, à l'ombre frémissante d'une tente agitée par la brise, composaient un tableau qui était une joie pour les yeux. Il s'en dégagait une impression de vie saine et heureuse. J'ai conservé aussi un excellent

souvenir d'une sauterie improvisée dans le club-house du golf de Saint-Cloud. Quelques jeunes femmes et quelques hommes avaient gardé leur tenue de jeu, et tous ces chandails, ces gros bas frustes couleur de mousse ou de bruyère mettaient, dans l'ensemble des couples, une note agreste qui donnait à cette réunion mondaine la saveur salubre d'un bal champêtre.

Mais c'est à un de ces thés dansants, offerts par le cercle Hoche chaque dimanche à ses invités, que les pures qualités sportives du fox-trott me sont apparues avec le plus d'évidence. Le bal a lieu dans la grande salle bien éclairée, bien aérée, où les membres du cercle s'exercent à l'escrime, à



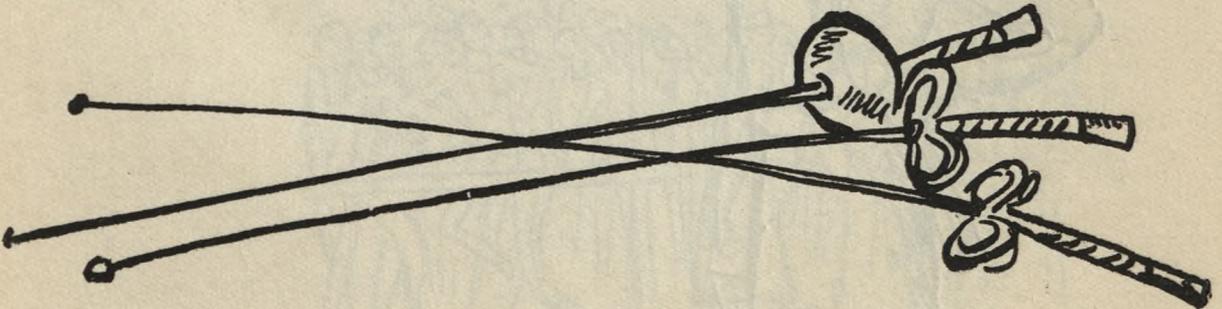
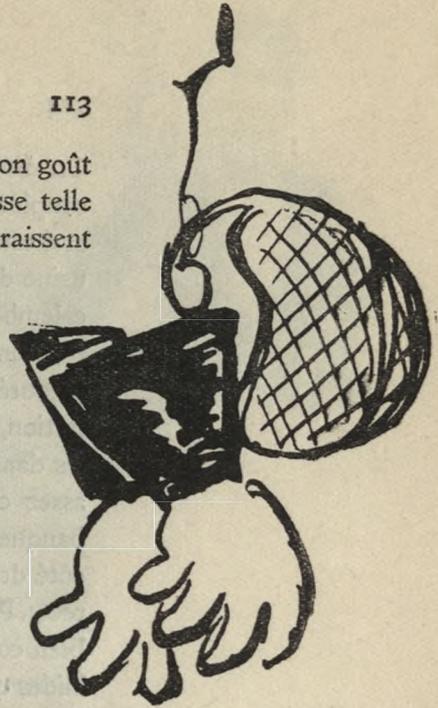
la boxe et pratiquent la culture physique. On a le bon goût de ne pas l'orner pour la circonstance. On la laisse telle quelle, et c'est très sympathique. Au plafond apparaissent les crochets d'où on a détaché les agrès de gymnastique. Le plancher est simplement débarrassé de ses pistes d'assaut. Aux murs, les gants et les masques restent suspendus en ordre, et les épées luisantes aux râteliers, bien rangées à l'alignement comme les baïonnettes d'un régiment, donnent à cette vaste salle nue un caractère franc, chevaleresque, presque austère. L'orchestre, avec ses cuivres stridents, son tambour, sa caisse et ses cymbales qui retentissent dans le vide de ce grand local sans meubles, prend le rythme énergique d'une musique militaire. Il semble qu'on danse à l'ordonnance, et on croit entendre un moniteur régler la cadence en comptant : une, deux ! une, deux !...

Ça a un côté Ecole de Joinville très amusant.

Vous voyez que nous sommes bien loin des dancings interlopes, vaguement chinois, aux éclairages équivoques.

A l'appui de ma thèse, je citerai un autre exemple plus curieux et plus décisif.

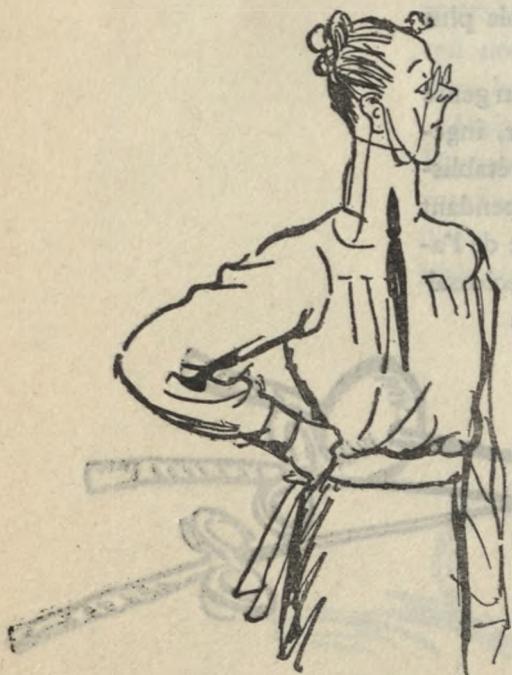
En Angleterre, patrie du bon sport, on a inauguré un genre de dancings inédit, inconnu en France. Un manager, ingénieux et pratique, a eu l'idée originale d'installer un établissement de danse dans les vastes hangars construits pendant la guerre, dans la banlieue de Londres, pour le service de l'aviation. C'est immense, démesuré, je n'ose écrire colossal



On dirait plutôt un *dansodrome* qu'un dancing. Deux mille couples peuvent y évoluer, y tourner à l'aise, mus par six orchestres monstres à haute pression. C'est une énorme usine de produits shimmyques, si j'ose risquer cet affreux calembour. C'est la danse industrialisée.

A une des extrémités du ring on a réservé une enceinte entourée d'une balustrade, une sorte de camp de concentration, un garage plutôt, où sont parqués les danseuses et les danseurs professionnels attachés à l'établissement. C'est assez confortablement aménagé, avec des fauteuils et des banquettes en moleskine. Il y a le côté des hommes et le côté des femmes. Ces messieurs sont en smoking, très corrects. Presque tous ont un bon chic anglais, avec les cheveux bien collés à la moelle de bœuf. Ces dames ne sont pas plus laides que ça et quelques-unes sont jolies. Elles portent une robe noire, pas trop courte, légèrement décolletée, avec des petits poignets de lingerie. Elle tiennent le milieu entre la dactylo et la nurse. Un ruban rouge, porté autour de la taille pour les femmes, et placé je ne me rappelle plus où exactement pour les hommes, est l'insigne distinctif de ce personnel spécial.

Maintenant, suivez-moi bien : voici du nouveau. Un monsieur, un client sérieux, pénètre dans l'établissement. Naturellement il veut danser et il est seul. Que va-t-il faire ? Prendre le temps de découvrir dans l'assistance innombrable une dame ou une demoiselle qu'il connaisse ? Non. C'est bien plus court et plus direct. Il se présente à un gui-



chet spécial où un contrôleur à casquette dorée lui remet contre *six pence* (dix sous français avant la guerre) un ticket rose et, muni de ce ticket, il se dirige vers le garage que je vous ai décrit, côté des femmes. Là, après un court examen, il choisit dans le tas, pardon ! dans le lot, la danseuse qui lui convient. Pour ses six pence il a droit à un shimmy bien tassé. Si, au contraire, c'est une cliente qui désire danser, même opération, même ticket, même prix. Pour six pence elle peut s'offrir un danseur garanti par la direction, presque sur mesure ; car il y en a de toutes les pointures.

Et notez bien que cela se passe très correctement, sans arrière-pensée équivoque ou polissonne. Les charmes physiques n'entrent pour rien dans le choix d'un danseur ou d'une danseuse. On ne considère que la qualité professionnelle. On ne regarde que les pieds. Une cliente prend un danseur comme elle louerait un masseur ou un baigneur... j'allais dire un taxi ! C'est qu'en effet on peut prendre un danseur ou une danseuse à l'heure ou à la course, et j'imagine assez bien ces dames et ces messieurs professionnels munis d'un appareil enregistreur, fixé à la cheville comme est attaché au poignet un bracelet-montre.

Il faut toute la respectabilité anglaise pour appliquer ce système sans inconvénient. Nous ne sommes pas mûrs pour cette coutume. Je frémis en pensant aux surnoms dont le public parisien qualifierait ces honnêtes maisons de *paso*



doble et autres *shimmys*. Notre esprit de tolérance ne va pas jusque-là.

Quoi qu'il en soit, tout cela démontre bien qu'il est possible de considérer la danse, en dehors de tout attrait sensuel, comme un simple exercice physique.

C. Q. F. D.

II

Dans ces temps incertains où tant de préoccupations nous accablent, la danse américaine nous a rendu un grand service. Elle nous a restitué la gaieté physique, la gaieté musculaire, celle de notre pauvre carcasse en révolte qui, dans un délire de contorsions, se libère de cette camisole de force imposée par la géométrie inflexible des vêtements modernes à nos membres ankylosés. C'est la gaieté toute nue des sauvages et des bêtes, celle des êtres jeunes et naïfs, contents d'exister et de se mouvoir. C'est la joie gesticulante des bons nègres hilares, celle des enfants lâchés en liberté dans les cours de récréation, la gaieté prime-sautière, impétueuse du fox-trott, pardon, du fox-terrier qui pirouette, fou d'exubérance. C'est la joie, en un mot, sans arrière-pensée, sans pensée aucune, l'allégresse intégrale, débordante, qui s'épanche, jaillit spontanément des sources profondes de la vie, comme le trop-plein bouillonnant de la santé et de la force.

Et plus cette joie est purement réflexe, animale, plus elle est bienfaisante pour nous,



intellectuels surmenés, qui ne vivons que par notre cerveau saturé d'abstractions. Ce besoin de danser n'est que la revanche du corps sur l'esprit, la réaction nécessaire, le juste retour à la nature. Nous sommes de trop vieux civilisés, et cette musique primitive nous communique sa naïveté, nous refait pour un instant des âmes simples d'enfants.

Il y a là un phénomène bien amusant à observer.

Suivez-moi. Nous sommes au restaurant à la mode. Regardez à côté de vous ce monsieur et cette dame installés à la même table. Lui, cinquante-cinq ans, bedonnant, chauve, décoré, barbe et lorgnon, smoking carré de coupe sérieuse et riche, revers de moire. Elle, quarante-cinq ans, myope, bouche pincée, chapeau aigre perché sur des cheveux tirés et arides, robe d'une mode imprécise.

Le couple est silencieux et digne, un peu constipé et distant.

Tzim !!!... Le jazz éclate. Instantanément, ces deux personnages, traversés, semble-t-il, par un courant électrique, se dressent, pareils à deux automates aimantés. Leurs visages revêches se déplissent et s'éclairent d'un sourire soudain, comme déclenché par un commutateur. Et, sans transition, étroitement enlacés, ils se mettent à gigoter et à gambader follement.

Ne riez pas. C'est au fond très attendrissant. Il n'y a qu'un instant, ces deux êtres n'étaient pas réellement un homme et une femme. C'étaient un Monsieur et une Dame. Enorme différence ! c'étaient un monsieur et une dame du monde, c'est-à-dire quelque chose de très considérable et de très futile à la fois. Car c'est effrayant ce que ces deux vocables



peuvent contenir de conviction naïve et de crispante certitude. Ils étaient là tous les deux, bien sages, entre un petit vase de fleurs malades et une Veuve Clicquot, soucieux par-dessus tout de garder une attitude de bon ton en rapport avec leur rang. Oh ! ce Rang !... Comme ils étaient pénétrés de son importance !... Et toute la pitoyable vanité mondaine s'étalait sur leurs visages contraints, vieillis à force de vouloir paraître décents.

Au premier coup de cymbales, comme par enchantement, ces esclaves sont délivrés, exorcisés du démon de l'orgueil, et

les voici pareils aux petits enfants innocents. C'est miraculeux ! Mais regardez-les donc, le monsieur et la dame. Comme ils sautillent et se trémoussent gentiment ! Pas l'ombre d'une gêne, d'une inquiétude. Leurs yeux luisent d'une joie ingénue. Visiblement, ils ne savent pas qu'ils font cela devant tout le monde... Ils ont tout oublié. Lui ne pense plus à ses cinquante-cinq ans, à son lorgnon, à sa calvitie, à sa barbe, à sa décoration et son petit bedon. Elle ne se souvient plus qu'elle a un grand fils ingénieur, un salon, un jour, une bouche pincée et un petit bibi perché. Plus de soucis,



plus de préjugés, plus de rang, plus d'âge. Leurs vieux visages sont en vacances. Ils ont l'air ravi, évaporé de deux gosses qui sautent à la corde... Vinaigre !... vinaigre !... Et allez donc ! M. le baron Paul et Mme la baronne Marguerite de X... ont retrouvé leurs petits noms. Ce ne sont plus que Popaul et Guiguite. C'est délicieux !

Ce même air de candide et insouciante espièglerie se retrouve sur les traits de la plupart des danseurs. Et pourtant vous savez comme moi de quels éléments est composé en grande partie ce public « chic » des restaurants à la mode : boursiers véreux, gigolos louches, maris complaisants, métèques mélangés à quelques rares Parisiens égarés. Tous ces gens-là ne sont pas des bébés, croyez-le bien. Et pourtant ils s'amusez innocemment comme des gamins et, quand les musiciens, épuisés, s'arrêtent, ils claquent des mains, tapent du pied, trépignent avec des impatiences, des exigences d'enfants gâtés. « Encore, na !... Encore !... » Ah ! les petits coquins, ils en veulent, ils en redemandent. Et les musiciens goguenards et familiers, répondent par l'appel classique : *Old boys ! old boys !* (vieux petits garçons). Mais ils sont nègres... et ils continuent.

Ah ! soufflez, bon nègres, soufflez sans répit sur ces civilisés ce jazz hilarant qui les purifie, leur donne, avec l'oubli de leurs soucis et de leur méchanceté, l'illusion d'être redevenus des enfants simples.



Broadway à Paris



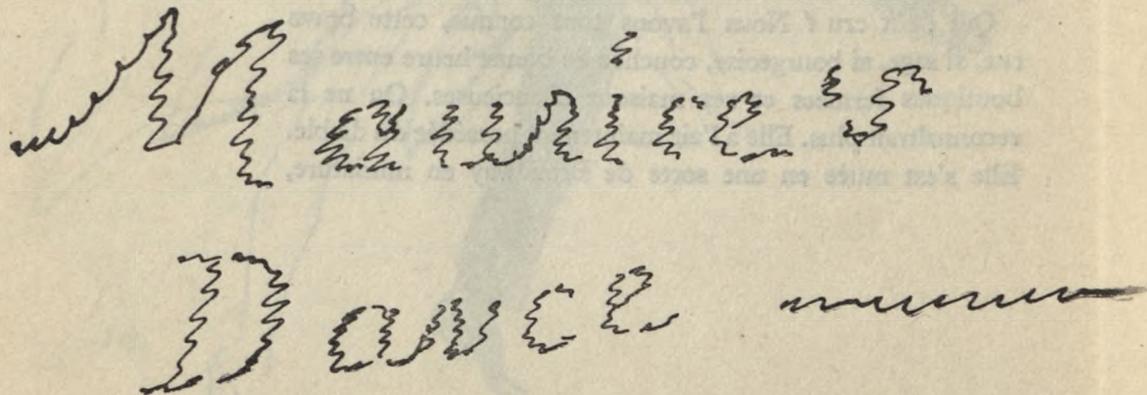
Maï 1922.

JE ne vous apprendrai rien en vous révélant que les étrangers envahissent de plus en plus Paris. On m'assure cependant qu'il reste encore, dans notre ville, des quartiers purement français. Je le crois sans peine ; mais tel n'est pas le cas de la pauvre rue Caumartin, qui vaut d'être conté. C'est un détail amusant de la singulière époque que nous traversons. Naguère, Montmartre avait le monopole des *boîtes de nuit*. Mais ce Montmartre frelaté (pas celui des artistes) s'est démocratisé à l'excès et les étrangers chics ont émigré vers des zones moins canailles. Leur essaim bourdonnant et doré s'est abattu un beau soir, on ne sait pourquoi, sur cette pauvre vieille rue Caumartin. C'est là que bat maintenant, avec le plus de frénésie, le rythme trépidant de la vie américano-parisienne.

Qui l'eût cru ? Nous l'avons tous connue, cette brave rue, si sage, si bourgeoise, couchée de bonne heure entre ses boutiques fermées et ses maisons silencieuses. On ne la reconnaîtrait plus. Elle a l'air maintenant possédée du diable. Elle s'est muée en une sorte de Broadway en miniature,

plein d'agitation et de bruit. Au-dessus de chaque porte, ou presque, fulgure une enseigne lumineuse annonçant un dancing ou un bar à musique en lettres de feu rouges — lettres épileptiques, démoniaques, parcourues de spasmes et de frissons, qui tremblent, sautillent dans la nuit et semblent danser le shimmy pour raccrocher les passants, comme dans une parade de foire. Dès onze heures du soir, le sabbat commence et il fait rage jusqu'à l'heure des chiffonniers. C'est dans tout ce quartier, autrefois paisible, un indescriptible encombrement de longues autos étincelantes, dont les files interminables débordent jusqu'aux rues avoisinantes, au milieu des coups de gueule des chasseurs qui, à travers leurs mains en porte-voix, appellent les chauffeurs de maître, le fracas luxueux des portières rabattues, les rauquements impérieux des clacksons et le bourdonnement des jazz-band, assourdis par les tentures des fenêtres. Tous ces dancings qui, naturellement, portent des appellations américaines : *Teddy*, *So different*, etc., se disputent la clientèle. Mais c'est le *Maurice's Club* qui tient la grande vogue. Pour l'instant, c'est là qu'est le mouvement élégant. C'est là, et non pas ailleurs, qu'il importe d'être vu.

Dans les grands restaurants de la place Vendôme, de la rue Daunou, de l'avenue de l'Opéra, des boulevards, on ne se demande même plus, après dîner : « Où va-t-on ? » Inutile même de donner l'adresse aux chauffeurs. Toutes les autos, comme aimantées, roulent toutes seules vers le *Maurice*. Car les initiés disent le *Maurice* tout court.



Maurice

Maurice

* * *

Mais d'où vient cet attrait irrésistible ? Du danseur Maurice d'abord qui, très connu à New-York, jouit d'un grand prestige auprès de ce public spécial. Et surtout de son exquise partenaire, miss Leonora Hugues (on prononce Youse), qui a conquis, on pourrait dire envoûté, tous les hommes et même, ce qui est plus rare, toutes les femmes, jeunes et vieilles (et le diable sait s'il y a de vieilles dames dans les dancings).

On veut la voir, la revoir encore. On ne peut se rassasier d'elle. C'est une véritable dévotion. Toutes les nuits, la salle est comble. Mais le samedi, il se livre de véritables batailles à la porte, où des chasseurs en grande livrée contiennent à grand'peine la ruée des gens qui, n'ayant pas retenu de tables, veulent absolument entrer quand même. Jusqu'au fond du long couloir, jusque sur le trottoir, c'est une mêlée de smokings et de manteaux en zibeline ou en chin-chilla. Les femmes surtout sont enragées. Elles s'exaspèrent, menacent ou supplient. Maurice est obligé d'intervenir lui-même. On l'entend crier, avec un léger accent belge (ce roi des danseurs américains est Belge !) : « *Excuse-moi, une fois, sais-tu, chère amie ! Plus un guéridon libre !* » Enfin on peut rabattre les portes et les gens se décident à aller se réfugier dans un autre dancing, de l'autre côté de la rue. Depuis on l'appelle : le salon des refusés. Car la salle du *Maurice's Club* est minuscule. C'est un théâtricule qu'on a transformé par une décoration de fortune, quelques fleurs, quelques tentures, n'importe quoi, en salle de danse. Il y a place pour cent personnes. Il y en a quatre cents. Toutes les tables se



touchent, on peut à peine lever le coude, faire le geste de boire, rien que du champagne, bien entendu, et à quel prix ! Elle offre un spectacle bien curieux, cette petite salle où est entassé, dans un méli-méloinouï, tout ce qu'il y a de plus perlé, de plus *rapping* à New-York, depuis Dempsey, miss Peggy Hopkins, Fanny Ward, jusqu'aux milliardaires les plus cotés de la *Fifty Avenue*. Quelques rares figures de l'ancien Tout-Paris, apparaissent, noyées dans cette foule étrangère.

On a réservé un tout petit espace libre pour la danse. Resserrés par les rangées de tables, les couples forment un tas compact, une sorte d'agglomérat, de galantine de chair fardée, truffée de smokings, qui tremble comme de la gelée à la cadence spasmodique du jazz, à peine perceptible, dans un épais brouillard de fumée de cigarettes et un vacarme de volière surexcitée. Enfin, à une heure précise, le tambour, le *drum* (parlons américain) exécute un roulement significatif et deux graves huissiers à chaîne disposent sur le parquet un tapis noir bordé d'une cordelière dorée. Un « ah ! » de satisfaction, d'extase, et miss Leonora, accompagnée de Maurice, s'avance, toute simple, en légère robe blanche, sans autre parure que l'or de ses cheveux bouclés. Elle est heureuse de danser, elle piaffe d'avance et sourit. Toute la salle est déjà conquise.

Elle n'est pas une très habile danseuse. Elle n'exécute aucune acrobatie inédite et elle danse tous les soirs les mêmes pas sur les mêmes airs. Certes elle est jolie et faite admirablement, mais ce n'est pas une beauté qui s'impose. Pas du tout. Alors, à quoi tient donc ce succès inouï ? A ceci, tout



simplement : elle plaît. *Saltavit et placuit*. Elle danse et elle plaît. Voilà tout le sortilège. Le mot grâce semble avoir été inventé pour elle. Il se dégage de toute sa personne, de tous ses mouvements si souples, si harmonieux, un charme qui captive, qui enchante, — charme très pur, très sain, qui n'a rien de pervers, ni même de sensuel. Avec ses cheveux courts et ondes, d'un blond si jeune, avec ses yeux tendres et sa douce figure, elle apparaît comme l'ange anglo-saxon du fox-trott. Il n'y a nulle coquetterie dans son sourire, il n'y a que l'innocente espièglerie... et peut-être un tantinet de fadeur. C'est l'idéal du *sweet heart* américain. Dois-je donc m'excuser d'avoir cité gravement du latin à propos de miss Leonora ? Non, car, malgré le fox-trott, elle a la grâce éternelle et classique des petites danseuses nues, au voile frissonnant, qui animent les fresques de Pompeï. Dans l'élan de la danse, sa robe courte, découpée en lambeaux flottants, selon la mode du jour, découvre presque entièrement ses jambes au galbe délicieux. Mais on ne surprend rien de polisson ou de provocant dans ces écarts. Il n'y a que l'allégresse pure d'un être jeune, ivre de mouvement, qui saute de joie et qui rit aux anges ; son sourire n'a rien du rictus mécanique, presque douloureux, de la ballerine. C'est le sourire ingénu d'un enfant ravi de danser, les cheveux au vent. Dans les pas difficiles et compliqués, elle fait une petite moue, tire gentiment la langue, comme une petite fille qui s'applique, et qu'on a envie d'embrasser parce qu'elle a bien récité son compliment.

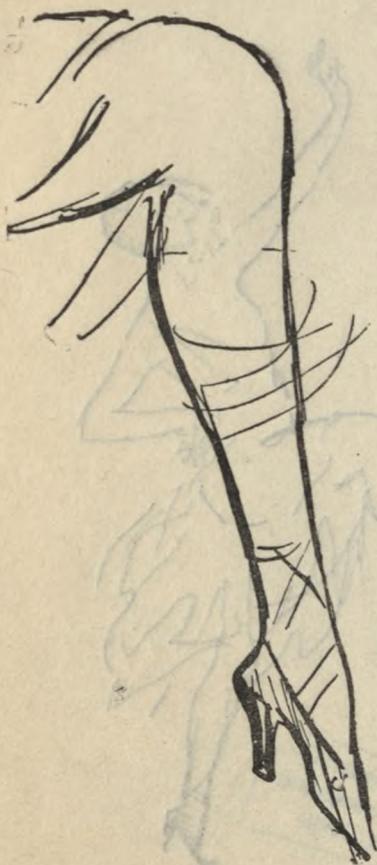
Dans cette salle surchauffée, pleine d'émana-



Censitivul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavien Goga"

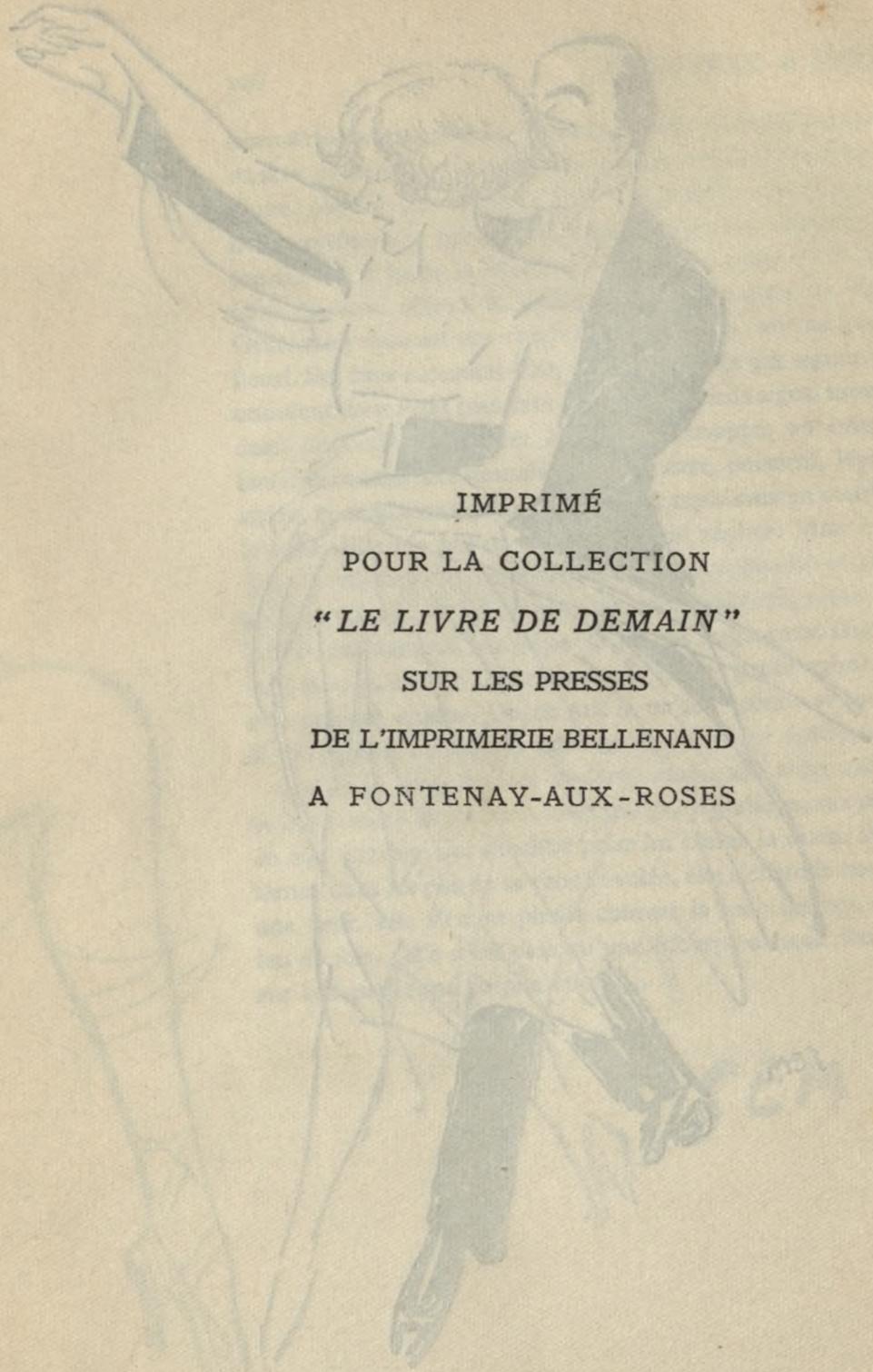
tions de fards fermentés et de fumée opiacée, dès qu'elle paraît, on sent passer dans l'atmosphère épaissie comme la fraîcheur d'une pastille de menthe. Elle est fraîche comme une fleur, comme le printemps, comme l'aurore, comme la source. C'est toute la litanie de la joie de vivre qu'il faudrait chanter. Elle a la fraîche poésie des girls de Kate Greenaway dansant une ronde dans un jardin, sur un gazon fleuri. Ses bras caressent l'air, souples comme des algues qui ondulent dans l'eau courante et ses petits pieds aigus, moulés dans de fines chaussures ajourées, découpées en minces lanières comme une muselière de levrette, pointent, légers, agiles, et semblent à peine effleurer le tapis sans en courber la laine. Elle n'a pas de poids, c'est un zéphyr. Mais c'est dans la valse qu'elle est le plus exquise. Sa jolie tête inclinée sur son épaule, les yeux clos, elle semble dormir, rêver aux bras de son danseur, bercée par le rythme langoureux. Ils dansent avec un accord si parfait que le couple paraît animé par une volonté unique. On ne sait si on les écoute valser ou si on regarde onduler la valse qu'ils incarnent idéalement.

C'est fini. Haletante et toujours ravie, elle s'agenouille, se laisse choir doucement, avec une grâce pudique, aux pieds de son cavalier qui s'incline pour lui baiser la main. Prosternée dans les plis de sa robe envolée, elle s'effeuille comme une fleur, elle s'éteint plutôt comme la jolie flamme d'un feu de joie... elle n'est plus qu'une écharpe de soie dénouée sur le tapis et qui palpite encore...



SEM





IMPRIMÉ
POUR LA COLLECTION
"LE LIVRE DE DEMAIN"
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES

ACADEMIA R. P. R.
FILIALA CLUJ
BIBLIOTECA
Nr. 1189 1956



0,01. —

mi
38

